

A full-page photograph of a ballerina in a vibrant red dress performing a dance move in a grand, arched hallway. The hallway features a series of repeating stone arches and columns, with a large, ornate chandelier hanging from the ceiling. The ballerina is captured in a dynamic pose, with her arms raised and her long red skirt billowing out around her. The lighting is warm and golden, creating a dramatic and elegant atmosphere.

MARIE COMPAGNON

L'ASTRE DE LA HAVANE

UNE PASSION SANS LIMITES. UNE DESTINÉE HORS DU COMMUN.

Marie Compagnon

L'ASTRE DE LA HAVANE

OceanofPDF.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Tous droits réservés pour tout ou partie de l'œuvre
Article L-122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle

Dépôt légal : août 2022

© Marie Compagnon, 2020, pour le texte

© Shutterstock, pour la couverture

OceanofPDF.com

*À ma Maman, ma première lectrice,
qui m'a transmis sa passion des arts...*

OceanofPDF.com

*" La vie d'une ballerine peut être glorieuse.
Mais cela ne devient pas plus facile. "*
Alicia Alonso

*" Lorsque je danse, je ne cherche à surpasser
personne d'autre que moi. "*
Mikhail Baryshnikov

*" Un danseur danse parce que son sang
danse dans ses veines. "*
Anna Pavlova

OceanofPDF.com

1

GISELLE

Octobre 1974

Quand elle pénétrait dans une chambre, tout au long des années, Giselle avait su conserver le même rituel : elle se dirigeait toujours vers la fenêtre principale, écartait rideaux ou voilages, pour ressentir – car c'était là le bon mot – le paysage. Parfois, ce dernier se révélait cruellement ordinaire. Mais il arrivait aussi qu'il se montre sensationnel. Comme ce jour-là...

Elle ouvrit la fenêtre en grand et inspira profondément, sereinement. Ce parfum lui était si familier... Il s'agissait de celui que certains percevaient quand ils se trouvaient chez eux. Un effluve de souvenirs porté par l'odeur des végétaux et du soleil. Car le soleil avait une odeur, Giselle en avait toujours été persuadée. Un pincement au cœur lui rappela que ces dernières années, elle s'était crue perdue, sans foyer. À voyager à travers le monde, elle n'avait plus l'impression d'être rattachée à une terre, pas même à un quelconque caillou. À voyager à travers le monde, elle n'était plus de nulle part.

Elle ferma les yeux, profitant encore des rayons du soleil sur ses bras nus. Les paupières closes, elle fut tirée de ses songes par un enfant qui sanglotait. Elle se pencha un peu en avant, les mains sur le rebord de la fenêtre, pour mieux entendre. Mais craignant d'être surprise en pleine tentative d'espionnage, elle eut un bref mouvement de recul. Au pied de la façade, elle imaginait un homme rudoyer un petit garçon face à lui. Et son fils s'essuyer les yeux du revers du bras, grossièrement, comme le font les plus jeunes. Cela devait faire figure d'exception pour le père de famille, se caressant la mâchoire, ennuyé, avant de s'agenouiller et de prononcer d'autres paroles, qui semblaient plus réconfortantes. Ensuite, le père devait certainement prendre son enfant contre lui, l'enlacer : la crise était passée.

Elle se redressa et leva une dernière fois son visage vers le soleil baignant dans un ciel d'un bleu franc : elle ne devait pas se mettre en retard.

Elle se débarrassa de ses escarpins, en les abandonnant simplement sur l'épaisse moquette. Ses valises l'attendaient déjà dans sa chambre, montées

depuis le hall par un des employés de l'hôtel. Même si elle était menue, Giselle n'eut aucun mal à soulever la plus imposante des deux, pour la déposer sur le couvre-lit. La force de l'habitude, sans doute. Chacun de ses pouces sur un bouton qu'elle enclencha, la valise s'ouvrit, dans un cliquetis familier.

Dans ce grand bagage, elle avait emporté ses plus belles toilettes, celles qui lui semblaient les plus appropriées. Ses mains parcourent les différentes étoffes, les satins de soie et l'organza. Elle sortit une à une chacune de ses robes, pour les glisser sur des cintres, refusant qu'elles apparaissent froissées. Elle avait beau savoir qu'un service de pressing était proposé, elle n'autorisait qu'une seule personne à toucher ses vêtements.

Quand elle eut déplié ses robes, il ne restait qu'une tenue au fond de la valise, la plus importante. Elle prit encore plus de soin avec elle, la saisissant avec une infinie délicatesse, comme si elle craignait qu'elle ne se brise si elle heurtait un coin de meuble ou tombait au sol. Celle-ci, elle l'accrocha à l'envers, pour qu'elle garde son volume, comme elle le faisait toujours. La trame particulière du tissu lui semblait si habituelle sous la pulpe de ses doigts, qu'elle se sentit rassérénée. Ce n'était pas que rien de mal ne pouvait lui arriver quand elle la portait, mais plutôt que l'étoffe lui donnait assez de force pour s'en moquer.

Elle se dirigea vers la pièce d'eau, défaisant sa ceinture puis les boutons de sa robe, qu'elle abandonna à même le sol laineux : elle ne pouvait affronter les prochaines heures sans un bon bain chaud.

Ce soir, elle aurait encore le sentiment d'être exhibée, comme un trophée. La proposition était cependant si belle, si incroyable, qu'elle n'avait pas pu la décliner quand on lui avait présentée. En échange, elle avait seulement demandé à loger dans la plus lumineuse des chambres du plus impressionnant des hôtels. Pour elle, cela allait de soi. Pour elle, c'était un retour aux sources...

2

CELESTINA

Mai 1950

Le souffle court, elle se faisait toute petite, accroupie derrière une voiture à la carrosserie bleue. Elle serrait ses poings, le cœur battant à tout rompre. Elle craignait qu'il puisse la découvrir, guidé par son sang qui affluait bruyamment jusqu'à ses tempes, dans un rythme puissant et saccadé.

Elle aurait dû essayer de fuir, ou de se cacher autre part, là où il ne pourrait pas la retrouver. Se dissimuler, c'était une pratique devenue familière ces dernières années. Au point que Celestina excellait.

Si seulement elle pouvait atteindre l'autre rangée de voitures, de l'autre côté de la voie. Si seulement elle pouvait s'éloigner encore un peu...

Elle rassembla tout son courage, ne quittant pas des yeux l'endroit vers lequel elle comptait s'élancer. D'ici quelques secondes, une Cadillac passerait à côté d'elle. Elle courrait à côté, s'en servirait comme d'un paravent, jusqu'à pouvoir investir sa nouvelle cachette. Ce serait le moment où jamais. L'occasion était trop belle, elle ne se représenterait pas.

Cinq... Quatre... Elle inspira profondément, retint l'air dans ses poumons. Trois... Elle se redressa un peu, prête à bondir. Deux... Un...

— Ah ! Je t'ai eue !

Celestina sursauta en même temps qu'elle se relevait. Elle n'avait pas eu le temps de déguerpir avant qu'il ne mette la main sur elle. Une petite main pas plus grande que la sienne, celle d'un enfant.

Elle était tellement déçue... Elle n'avait tenu que dix minutes. Et tandis qu'elle exprimait sa contrariété, Adriano souriait, fier de lui.

— Je suis sûre que tu as triché ! s'emporta-t-elle.

— Pas du tout, je te le jure. C'est seulement que je suis de plus en plus doué. Et j'arrive à deviner tout ce qui se passe ici, lui dit-il en tapotant la tempe de son amie.

Face à Adriano, Celestina ne parvenait jamais à conserver très longtemps un air renfrogné. Ce n'était pas pour rien qu'ils étaient meilleurs

amis, depuis l'emménagement du jeune garçon dans l'appartement à côté du sien.

— Allez, viens. On ferait bien de retourner où ton père nous a laissés, sinon il risque de ne pas être content.

Il lui saisit la main et ils rejoignirent, en marchant, l'entrée de service. Ils prirent soin de le faire en passant le plus possible par la pelouse, ce qu'appréciait Celestina. Ce n'était pas tant qu'elle préférât le gazon au bitume. Cependant, en passant par le jardin, l'espace de quelques minutes, elle avait l'impression de faire partie de ce monde qui l'entourait. Un monde de luxe, de fêtes, de plaisirs. Un monde de vacances perpétuelles.

Et jouer les clientes lui permettait aussi de profiter des plus belles vues de l'Hotel Nacional. Celestina trouvait que c'était l'édifice le plus réussi de tout le quartier du Vedado et, peut-être, de toute La Havane. Et rien que pour cela, elle en était reconnaissante aux Américains qui l'avaient construit. D'inspiration coloniale et Art déco, son architecture bénéficiait également d'éléments monastiques. Imposant et majestueux, le bâtiment blanc dominait la promenade du front de mer et la baie. Des étages les plus élevés, on pouvait même apercevoir la vieille Havane. Celestina le savait car elle avait bravé une fois l'interdit, pour se retrouver tout en haut, sur le toit, entre ce qu'elle appelait « les clochers »...

Venir à l'hôtel, c'était jour de fête. Elle n'avait pas le droit d'y accompagner tout le temps son père, car Joaquin ne voulait pas s'attirer d'ennuis. Mais parfois, lorsqu'il partait chercher sa paie, elle pouvait aller avec lui. Et dans ce cas, Adriano faisait partie de la petite expédition, pour la plus grande joie des enfants. Quand il n'y avait pas trop de clients, Celestina et Adriano étaient même autorisés à pénétrer dans le bâtiment. Ils admiraient le hall, parcouraient les salles de restaurant ou les bars, rêvaient dans le cloître à colonnades. Les chambres et les suites leur étaient interdites, comme les couloirs et les piscines. Mais pas les jardins exotiques aux palmiers indolents...

Le Nacional avait à peine plus de vingt ans, et il ne les faisait pas du tout. Pour Celestina, c'était toujours le plus bel endroit qui lui avait été donné de voir. Sans doute parce qu'elle l'observait avec ses yeux d'enfants. Pas comme Joaquin. Pas comme ceux qui y travaillaient, et qui ne pouvaient que constater le fossé existant entre leur mode de vie et celui de la clientèle... Pour eux, ce n'était pas la beauté du lieu qui leur sautait aux yeux. Seulement l'injustice.

Joaquin avait trouvé son premier emploi ici, et n'avait jamais songé à le quitter. Entre le salaire et les pourboires, et le superbe cadre dans lequel il évoluait, il avait de la chance, et il en était conscient. Excepté en ce début du mois d'octobre 1933, quand son bel hôtel avait été le théâtre de la « révolte des sergents »... Joaquin n'aimait pas y repenser. Aussi, il occultait le combat et les scènes qui s'y étaient joués, tout comme les assassinats de certains hauts gradés de l'armée... Maintenant, c'était du passé : Carlos Prío Socarrás était au pouvoir, conférant au pays un relatif sentiment de paix. Et c'était ce qui importait. Car Joaquin Casarei avait assez vécu pour savoir que si les rangs les plus élevés de la société bénéficiaient des réformes menées par des présidents successifs, le peuple ne faisait jamais que les subir.

Pour les enfants, évoluer à l'Hotel Nacional était une bénédiction, un poste à responsabilités. Alors le soir, quand Joaquin rentrait à la maison après sa journée de travail, Celestina et ses deux frères étaient avides d'entendre les anecdotes de leur père. Ils n'en avaient jamais assez. Parfois, Joaquin en rajoutait un peu, juste pour voir davantage briller leurs yeux. Mais son poste de barman l'avait quand même amené à côtoyer les étoiles hollywoodiennes, telles que Buster Keaton ou Errol Flynn. Et bien plus tard, tandis que Joaquin Casarei serait en retraite, il demeurerait connu dans tout le quartier comme l'homme qui avait servi un Bloody Mary à Papá Hemingway, et un Gin Sling à Ava Gardner. Il se murmurerait alors que la femme fatale lui aurait même glissé un « Merci, chéri » en apprenant qu'il avait utilisé le gin Beefeater, son préféré, pour lui préparer son cocktail...

— Tu crois que ton père nous emmènera regarder les étoiles ce soir ?

Ils étaient parvenus à l'entrée de service et Adriano dévisageait Celestina en lui posant la question, anxieux, la tirant de ses songes.

L'observation des étoiles... Ce rendez-vous régulier lui était précieux. Adriano était arrivé à La Havane avec sa mère, quelques années auparavant, et Joaquin était ce qui se rapprochait le plus d'une figure paternelle pour lui. Ce n'était pas pour rien qu'il était devenu « Oncle Joaquin », alors qu'aucun lien ne les unissait réellement. Enfin, sauf ceux du cœur... C'étaient ceux qui importaient le plus.

— Je ne sais pas, répondit Celestina.

Et c'était vrai. Elle ignorait si son père était de service ce soir.

Joaquin avait toujours été un passionné d'astronomie. Il connaissait tout ce qu'il y avait à savoir sur les étoiles et les constellations. S'il avait pu choisir, il aurait passé sa vie à les étudier, les contempler. Mais il avait appris depuis bien longtemps que l'existence décidait quelquefois à notre place. S'il n'avait jamais pu recevoir d'instruction supérieure, il continuait d'admirer les astres, et il avait converti à sa passion chacun de ses enfants. Ernesto et Clemente, ses aînés devenus plus âgés, délaissaient dorénavant ces rendez-vous pour noctambules, remplacés par Celestina et Adriano. Les étoiles... En dessous d'elles, on était tous égaux.

Enfant, depuis sa campagne, Joaquin les voyait mieux. Même les premières années après son emménagement à La Havane. Mais dernièrement, avec le développement des éclairages nocturnes, il devenait de plus en plus ardu de les observer. Parfois, quand le ciel était dégagé de tout nuage, et qu'ils se concentraient très fort, ils y parvenaient malgré tout.

Adriano se lançait, d'une main à l'autre, un caillou, pour occuper son temps. Celestina scrutait, avec autant de curiosité qu'elle aurait examiné un sujet de biologie, une mère et sa fille passer non loin de là. La femme arborait une robe sous le genou, faite d'un tissu à rayures bleu et blanc, souple, qui suivait le mouvement de ses courbes tandis qu'elle marchait. La tenue de son enfant, dans une cotonnade à gros carreaux, était agrémentée de boutons roses en nacre, assortis à des rubans. Même en considérant son habit du dimanche, Celestina n'avait pas souvenir d'avoir porté de robe aussi belle que celle-ci... Surtout pas pour un jour « ordinaire ». Elles devaient être Américaines. Ce n'était pas l'époque de l'année privilégiée par les Européennes.

La porte de service s'ouvrit, faisant tressaillir les deux enfants perdus dans leurs pensées. Un sourire se glissa sur leur visage doré, quand ils reconnurent Joaquin sortant du bâtiment.

— Je suis désolé, j'ai mis plus de temps que prévu. J'ai voulu aller voir comment se débrouillait le jeune homme qu'ils ont embauché avant-hier. Le pauvre, il avait oublié le club soda dans son Old Fashioned et ne savait pas comment confectionner un Manhattan, expliqua-t-il.

Il réajusta son chapeau, et prit dans les siennes la main de chacun des enfants. Et tous trois se dirigèrent vers la sortie.

— Il y a donc un nouveau ? demanda Adriano.

— Tout à fait. C'est Manolo, un jeune qui arrive de la province de Matanzas.

— Pourquoi il vient ici et qu'il ne reste pas chez lui ? s'enquit Celestina.

— Ses parents préfèrent : ils espèrent qu'il aura une belle vie, avec un bon emploi.

— Parce qu'ils ne travaillent pas, à Matanzas ? renchérit le petit garçon.

— Bien sûr que si, Adriano. Tout le monde doit en passer par là. Mais dans cette province, il n'avait le choix que des travaux agricoles : les caféiers ou la canne à sucre.

Quelques années plus tôt, Joaquin avait également quitté sa région de Pinar del Río, aux terres fertiles, dédiées à la culture du tabac. Lui aussi était arrivé à La Havane avec le rêve d'un avenir meilleur. En définitive, il ne s'en sortait pas mal, et mieux que bien d'autres. Mais il avait beau aimer sa ville d'adoption, Joaquin ressentait toujours un petit pincement au cœur quand il fermait les yeux et revoyait sa terre natale. Les vallons et les collines. Les plantations de tabac. Et les fermes qui y étaient rattachées. Et les feuilles qui y séchaient. Et au loin, perdue plus à l'ouest, la chaîne de montagnes de la Sierra de los Órganos...

Lui aussi avait dû se faire à un nouvel environnement, bien avant Manolo. Et il en saisisait toutes les raisons.

— Vois-tu, pouvoir travailler dans pareil établissement, c'est un avancement certain pour les gens tels que nous. C'est prestigieux, comme référence...

Celestina comprenait mieux que ne pouvait l'espérer son père. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, son au revoir au Nacional. Avec lui, ce ne serait jamais un adieu : ils partageraient toujours des rendez-vous.

— Manolo m'a dit que ses parents étaient si fiers, qu'ils parlaient de sa place de barman à toutes leurs connaissances, y compris au boucher. La prochaine fois qu'il leur rendra visite, Manolo sera certainement accueilli comme une célébrité par tout son village.

Et Adriano ouvrit des yeux ébahis à cette simple évocation.

Avec des températures encore assez douces et suffisamment de temps devant eux, ils ne se voyaient pas rentrer en bus.

Joaquin ralentit le pas, avant de regarder de chaque côté de la chaussée. Aujourd'hui, il y avait peu d'automobiles : ils traversèrent la rue

sans se presser. Il leur était plus agréable de retourner dans leur quartier en passant par le Malecón. Bien que semblable, le spectacle n'était jamais parfaitement identique depuis le front de mer.

En cette matinée, le soleil éclaboussait les flots, et ceux-ci brillaient presque féroce­ment, comme si de l'or avait remplacé le sel. C'était cela aussi, le Malecón : une jetée si bien placée, qu'elle s'étirait de l'est à l'ouest, du levant au couchant, toujours empreinte de lumière.

Sur la promenade, il y avait quelques badauds qui déambulaient, marchant nonchalamment. Pour la plupart, il s'agissait de touristes : les Cubains et l'avenue Maceo, c'était surtout une histoire d'amour à la tombée du jour, quand le disque doré s'apprêtait à plonger dans l'immensité bleue.

Il était facile de faire la différence. En premier lieu, les habitants originaires de l'île ne portaient pas de lunettes de soleil, ou alors seulement les bourgeoises ou les gravures de mode. Mais la plupart du temps, les verres teintés n'habillaient que les visages des étrangers. Ensuite, il n'y avait que les Havanais pour pêcher depuis là. Certains, par passion. D'autres, par obligation. C'était le marché le moins onéreux de la ville puisqu'il était gratuit, et on en repartait avec du poisson on ne peut plus frais.

Les enfants lâchèrent la main de Joaquín et s'élancèrent, pour chasser les goélands et l'ennui. S'arrêter quelques instants, ne plus bouger le temps qu'ils reviennent, et se remettre à courir. À s'agiter. À rire. Bruyamment et sans retenue. Pour que chaque seconde compte.

La Habana Vieja ... Joaquín, Adriano et Celestina rentrèrent dans leur quartier de la Vieille Havane un peu avant midi. Vedado était au chic et au moderne, ce que La Habana Vieja était à l'authentique et au coloré. Même à l'heure de la sieste, le quartier vibrail. Et avant le déjeuner, la vie se concentrait davantage dans les bâtiments aux façades jaunes, vertes, bleues ou roses. Des fenêtres ouvertes parvenaient les conversations animées, les bruits des casseroles, et de la musique en sourdine, toujours.

Un chien vieillissant battait lentement de la queue sur le seuil d'une porte, attendant qu'apparaissent son maître ou une gamelle d'eau.

Le soleil tombait à l'aplomb des ruelles et il ne demeurait pas un recoin où s'en protéger. Pas un cercle de pénombre. Aucun renfoncement

ombragé. Si la peau mate des Casarei ne craignait pas les rayons dardés depuis le ciel, ils avaient tout de même hâte de regagner leur logement, afin de profiter d'une citronnade bien fraîche.

Dans leur rue, derrière la double-porte écaillée du numéro 32, quatre foyers se partageaient l'espace. Les enfants galopèrent dans l'escalier en bois étroit, en haut duquel Adriano bifurqua pour rejoindre sa mère, tandis que père et fille pénétraient dans leur propre appartement.

— Nous sommes rentrés ! s'exclama Celestina.

— Venez, je suis ici, répondit une voix chantante.

Celestina courut et précéda son père dans la cuisine. Et Carmen Casarei était là, les mains dans la féculé de maïs, en train de confectionner le pudding à la vanille et au citron vert. La mère de famille s'essuya le visage du revers de la main, et recouvrit une de ses pommettes cuivrées d'une poudrée blanche.

— Je vous prépare un *natilla* pour le dessert. J'ai pensé qu'on pourrait terminer le *picadillo* en plat principal.

Joaquin se réjouissait à l'idée de manger le hachis de bœuf, au riz et haricots noirs. Celestina quant à elle, avait l'eau à la bouche rien que de songer à l'entremet qu'elle savourerait bientôt. Ce midi, la famille fêtait l'anniversaire d'Ernesto, dix-huit ans.

— Je pourrai mettre la cannelle ? s'enquit l'enfant, qui ne lâchait pas la table des yeux.

— Ce sera avec plaisir, répondit sa mère. Les meilleures recettes sont celles que l'on prépare à quatre mains. Et j'en cherchais justement deux supplémentaires pour saupoudrer la cannelle...

— Alors je tombe bien ! se réjouit Celestina.

— On ne peut mieux, *mi cielo*.

Joaquin embrassa sa femme à la naissance des cheveux, ce qui déclencha son rire. Avec délicatesse, il sortit de sa poche un mouchoir blanc cassé qu'il tint dans le creux de sa main gauche, tandis que sa main droite en ouvrait les pans. À l'abri dans le morceau de tissu, deux fleurs patientaient. Il avait veillé à ne pas les écraser et se voyait soulagé de les trouver intactes, bien qu'un peu défraîchies.

— Tes préférées : des mariposas, se contenta de dire Joaquin. C'est un de mes collègues qui m'en a donné tout à l'heure, une pour chacune de vous...

Carmen ne l'écoutait déjà plus. Elle prit une des grappes et passa les pétales blancs sous son nez, avant de piquer la fleur derrière l'une de ses oreilles. Elle fit de même avec l'autre mariposa, dans les cheveux de Celestina, qui gloussait de plaisir.

Joaquin Casarei retourna à l'encadrement de la porte, son poste d'observation, contre lequel il s'adossa. Parce qu'il trouvait toujours autant plaisant d'admirer sa compagne. Il n'avait peut-être pas les moyens de lui offrir les plus jolies toilettes, mais Carmen demeurerait la plus belle femme de toute La Havane. Et elle n'avait pas besoin de noir sur les yeux, ou de rouge sur sa bouche. Même ainsi, avec ses cheveux d'ébène relevés et son tablier chamarré, les années ne semblaient pas avoir eu prise sur elle : Carmen était la sensualité incarnée, dans ses moindres gestes.

Contrairement à son mari, Carmen avait vécu toute sa vie à La Havane. Ils s'étaient rencontrés un soir d'été, alors qu'une pluie orageuse balayait la baie. Joaquin était entré, presque par hasard, poussé par le déluge qui s'abattait dans les rues, dans un bar à la devanture qui ne payait pas de mine. Entre les tables, des danseurs évoluaient parmi des clients venus profiter de la vue ou du rhum ambré qu'on y servait. Joaquin faisait partie de ces hommes qui ne buvaient quasiment jamais. En revanche, il n'avait pu détacher ses yeux de la magnifique danseuse qui se mouvait au son de la salsa, puis du mambo. Enfin... Lui, comme tous les autres. S'il était capable de chanter ou de frapper des mains en rythme, Joaquin Casarei avait toujours eu le complexe du « danseur idiot », persuadé d'avoir deux pieds gauches. Carmen l'avait également remarqué : c'était le seul qui ne lui avait pas offert de verre. Alors elle s'était chargée elle-même de lui en proposer un. Là encore, chose étonnante : il avait refusé. Et elle avait été suffisamment surprise pour s'en retrouver charmée. Entre deux *ginger ale*, Joaquin lui avait révélé son secret, son inaptitude à danser. Carmen s'était mise en peine de le contredire. Et cela perdurait depuis vingt-deux ans. Désormais, Joaquin Casarei était enfin devenu un bon partenaire, à l'unique condition de danser avec sa femme, la seule à qui il souhaitait faire tourner la tête...

— Où sont les garçons ? voulut savoir Joaquin.

— Bartolomé les a emmenés regarder une voiture, un modèle importé d'Europe.

Carmen continuait de mélanger la pâte consciencieusement, tout en parlant.

— Le petit voisin a investi dans l'automobile ?

— Pas du tout. Ou plutôt, il me semble que non..., réfléchit-elle tout haut. D'après ce que j'ai compris, il a repéré un véhicule remarquable sur la Calle Galiano, et il souhaitait le faire voir à Ernesto et Clemente.

Puis elle ajouta, d'un air absent :

— Si tu crois que je fais attention à tous les mots qui sortent de la bouche de Bartolomé... Au moins, cela m'a laissé suffisamment de temps pour préparer un gâteau surprise à notre fils. Dix-huit ans... J'ai l'impression pourtant, qu'hier encore, il était bébé dans mes bras...

Celestina ne quittait pas le mélange des yeux, son imagination savourant déjà ce que son palais dégusterait bientôt... Alors que sa mère se perdait dans ses souvenirs, la fillette lui attrapa des mains la cuillère en bois, ce qui lui valut un coup de torchon et des chatouilles.

— Tu n'es pas possible, *chica* ! La gourmandise est un vilain défaut. Ne te l'a-t-on jamais dit ?

— Ce n'est pas de la gourmandise : on a besoin de manger pour grandir, se défendit Celestina. Et moi, je suis la plus petite de la maison, ce qui fait que j'ai plus besoin de manger que vous autres.

Sa mère leva les yeux au ciel, en souriant, et son père quitta la cuisine pour lire son journal, dans son fauteuil.

3

CELESTINA

Novembre 1950

Quand elle était partie de chez elle avec son père, Celestina n'aurait jamais pensé que cette journée la marquerait à tout jamais. Ils étaient allés à l'Hôtel Nacional, afin que Joaquin puisse récupérer son salaire. Chose exceptionnelle, Adriano n'était pas avec eux, sa mère lui ayant demandé de faire une course.

Dans les faits, Joaquin Casarei aurait très bien pu prendre l'enveloppe qui l'attendait en même temps qu'il finissait son service. Rien ne l'obligeait à revenir sur son lieu de travail. Seulement il utilisait le prétexte de sa fille pour retourner à l'hôtel, alors qu'en réalité, Joaquin venait s'assurer que tout se passait bien. Déjà enfant, on lui avait inculqué l'amour du travail bien fait. Et s'il n'était ni propriétaire ni actionnaire de cet établissement, mais uniquement un employé qui n'avait jamais considéré sa place comme acquise, il ne voulait pas de « laisser-aller » dans son bar, durant son hebdomadaire jour de repos. Joaquin craignait qu'un bouton manque à la chemise d'un des serveurs, qu'on oublie la rondelle de citron sur le rebord du verre de madame Johnson, ou pire, qu'une table ne soit pas débarrassée dans la seconde où des clients la quittaient. Bien que se sachant transparent pour ces derniers, ou la plupart d'entre eux, Joaquin se faisait un devoir de leur être utile. Et la passion de Celestina pour le palace était un alibi tout trouvé...

D'autant que la « grande saison », qui commençait en décembre et s'étirait jusqu'en mai, allait bientôt débiter. L'effervescence était palpable dans l'atmosphère. Les peintres donnaient d'ultimes retouches, les jardiniers taillaient quelques plantes et la pelouse, les femmes de ménage traquaient le moindre grain de poussière, et le chef mettait au point ses dernières recettes. Certains vacanciers de « fin d'année » étaient même déjà arrivés.

Il agita son index devant le visage de sa fille, comme il en avait l'habitude quand il lui faisait ses sempiternelles recommandations :

— Tu n’oublies pas : tu ne t’éloignes pas trop d’ici, et ne te montres pas aux clients. Mais si jamais tu en croises un, sois polie et dis bonjour. Tu n’entres pas dans l’hôtel et tu n’approches pas des piscines. Sommes-nous bien d’accord ?

Celestina hocha la tête, sagement. Elle respectait toujours les consignes. Enfin, la plupart du temps. Elle estimait qu’elle ne désobéissait pas à un ordre, tant qu’elle ne se faisait pas prendre sur le fait. Ainsi, ses promenades dépassaient allégrement le périmètre autorisé. À quoi servait-il d’avoir un si beau parc sous les yeux, si on ne pouvait pas le fouler ? De toute façon, son père demeurait toujours un certain temps à l’intérieur de l’hôtel. Elle avait inscrit en elle cette durée, sans vraiment savoir à quoi cela correspondait étant donné qu’elle ne portait pas de montre. Et jamais elle ne dépassait sur l’heure : elle revenait à l’entrée de service avant que son père n’en ressorte.

Joaquin Casarei observa sa fille et se fit la remarque qu’elle ressemblait chaque jour davantage à sa mère, la belle Carmen. Elle n’était encore qu’une enfant, mais ses yeux foncés en amande, bordés de longs cils fournis, lui donnaient des allures de biche juvénile.

— Promis, prononça Celestina, en croisant ses doigts derrière son dos.

Et Joaquin se sentit le droit de pousser la porte pour retrouver les bruits et les odeurs chers à son métier.

Celestina s’éloigna, en sautant à cloche-pied. Elle agita sa main pour saluer Pedro et Javier, qui travaillaient vers une des haies. Ils lui répondirent en lui souriant : bien qu’estimant son père, ils n’avaient jamais dénoncé les égarements de Celestina hors du paramètre autorisé. Sans doute qu’eux aussi auraient apprécié de pouvoir jouer dans pareil lieu, au même âge qu’elle. Sans doute s’en souvenaient-ils...

Parce que ce jour-là elle croisa le chemin d’un papillon, un sublime monarque aux ailes orangées, Celestina partit plus loin qu’elle ne l’avait jamais fait, quasiment de l’autre côté du bâtiment. Au pied d’un palmier, elle observait, attentive, le battement des ailes qu’elle imaginait comme autant de clins d’œil délicats, quand une mélodie troubla le silence du début de matinée. De la musique classique, jouée par un orchestre.

Celestina était si curieuse qu’après avoir regardé à droite puis à gauche, pour s’assurer que la voie était libre, elle s’avança prudemment au pied d’un des murs. Dissimulée en partie par un bougainvillier aux grappes de fleurs violettes, elle se dressa sur la pointe des pieds pour observer ce qui

se passait par la fenêtre ouverte. Celestina avait vue sur l'intérieur d'une salle dans laquelle elle n'était jamais venue et qu'elle ne connaissait pas. C'était la première fois qu'elle en admirait le parquet, les barres fixées dans une cloison, et surtout, les hauts miroirs qui recouvraient tout un pan de la pièce. Bien qu'elle se demandât à quoi pouvaient servir autant de glaces – chez elle il n'y en avait que deux de plus petite dimension, et c'était suffisant ! –, toute son attention fut vite distraite par un autre élément...

Dans un recoin tapissé de pénombre, il y avait une femme. Parce qu'elle n'était pas au centre de la salle et qu'elle ne bougeait pas, il était facile de ne pas lui prêter le moindre intérêt. N'importe qui passant devant la fenêtre ouverte et jetant un coup d'œil, l'aurait ignoré.

Mais pas Celestina. Elle ne pouvait détacher son regard de cette inconnue qui se tenait dans un coin, la main sur une des barres en bois. Avec ses cheveux blonds foncés ramenés en chignon et sa peau assez pâle, la petite fille comprit que l'inconnue était une étrangère. Elle portait également une tenue très près du corps, si proche qu'elle le moulait, le collait, comme s'ils ne faisaient qu'un. Comme si elle était née avec.

La femme garda les yeux fermés, le visage baissé, pendant l'intégralité du morceau qui s'échappait du gramophone, sans rien faire d'autre. Au suivant cependant, elle se mit à bouger. Tout doucement au début, avec un simple mouvement de la nuque ou des chevilles. Presque précautionneusement. Puis de plus en plus amplement.

L'inconnue faisait des mouvements d'une infinie lenteur et d'une incroyable précision, remuant tour à tour ses bras, ses jambes, sa tête. Celestina n'avait encore jamais rien vu de pareil. C'était une façon de se mouvoir si... différente. Singulière. Cela n'avait rien de commun avec les danses latines que Carmen et Joaquin maîtrisaient si bien, et qu'ils lui avaient apprises. Elle ne sut combien de temps elle resta ainsi, subjuguée par l'étrangère, hypnotisée. Une légère brise souffla sur le bord de côte, faisant trembler les fleurs des bougainvilliers jusqu'à caresser la joue de Celestina : il était l'heure pour elle de partir rejoindre son père. Empruntant le même chemin que pour venir, elle longea les murs, les arbustes, se cacha derrière deux palmiers, courut sur la pelouse, sautilla sur un pied, tout en se promettant de bientôt revenir.

Et c'est ce qu'elle fit.

La semaine suivante, à la même entrée de service, écoutant les incessantes recommandations, Celestina hocha la tête, prononça un « Oui » sonore, sans oublier de croiser les doigts dans son dos. Dès que Joaquin referma la porte derrière lui, Celestina partit en trombe pour sa nouvelle destination : la salle de danse de l'inconnue. Cette fois, Adriano faisait à nouveau partie de l'expédition, et il interpella son amie quand elle s'élança, lui à sa suite :

— Où vas-tu ?

— Quelque part, répondit mystérieusement Celestina, sans vouloir s'épancher davantage.

Toute la semaine, elle avait réussi à tenir sa langue et à ne pas trahir son secret. Elle conservait dans sa seule mémoire une rencontre qui lui importait terriblement, sans comprendre pourquoi. Et c'était d'autant plus difficile et remarquable pour elle, fillette on ne peut plus bavarde... Cela révélait aussi à quel point cette découverte lui était précieuse.

— Mais où ? s'entêta Adriano, qui ne se contentait jamais de réponse évasive.

Elle se rendit compte qu'en partageant ce qu'elle savait, il serait plus facile pour elle de multiplier les séances d'observation. De plus, elle n'avait encore jamais caché quoi que ce soit à Adriano, de même qu'il ne lui dissimulait rien non plus.

Celestina s'arrêta de courir, avisa les alentours afin d'être sûre que personne d'autre ne pouvait l'entendre et l'avertit tout bas :

— Je veux bien te montrer, mais c'est un secret. Tu promets de ne rien dire ?

Comme pour tout enfant, ne pas trahir un secret était une question d'honneur. Aussi, il déclara d'un ton solennel en posant sa main sur son cœur :

— Je te donne ma parole.

Celestina lui prit la main avant de poursuivre sa course. Elle espérait de toute son âme que l'inconnue serait bien là, dans cette salle, à danser au son d'un orchestre enregistré. Elle voulait qu'Adriano assiste au spectacle. Mais peut-être serait-ce déjà fini ? Ou peut-être l'étrangère était-elle partie ? Certains vacanciers ne restaient qu'une semaine ou deux.

Oh non, cela ne pouvait pas être possible, craignit tout à coup Celestina ! Cette inconnue avait planté une petite graine en elle. Et bien qu'elle ne sache ni en quoi cela consistait, ni ce que cela allait créer au final

– une tomate ou un jasmin –, Celestina ressentait toute l'importance de cette découverte. Désormais, il y avait un avant et un après, même si elle ignorait de quoi se composerait cet « après ».

Tandis qu'ils se rapprochaient de l'aile opposée, Celestina fut rapidement rassurée en entendant la musique. Derrière le bougainvillier, la fenêtre était ouverte, comme la dernière fois.

Celestina se tourna vers Adriano et lui intima l'ordre de se taire, en posant un doigt sur ses lèvres. Elle lâcha sa main, s'avança vers la fenêtre, et se hissa sur la pointe des pieds, là encore, comme la dernière fois. Adriano l'imita et s'agrippa au rebord en pierre.

Les luminaires étaient encore éteints et le ciel, légèrement couvert, plongeait la salle dans la pénombre. Toutefois, vêtue d'une tenue jaune, l'inconnue se détachait nettement, grâce au jeu des glaces qui renvoyaient un peu de lumière naturelle.

De même que quelques jours auparavant, Celestina se retrouvait fascinée par la grâce de l'inconnue, par ses mouvements qui parvenaient à se fondre dans la musique. Les notes courtes, rapides, s'accompagnaient de petits sauts ou de tours, tandis que les phrasés plus lents, étaient escortés par des gestes plus amples et parfois de longs déplacements. Pour Celestina, c'était l'harmonie. Plus que cela, c'était de la pure magie.

Adriano regardait également l'inconnue, avec le même intérêt qu'il aurait vu une poule traverser la route. Il ne comprenait pas en quoi ce spectacle pouvait enchanter Celestina. Une femme dansait, oui et après ? À La Havane, que ce soit dans les rues ou dans les clubs, la danse faisait partie de la vie. Et lui préférait les musiques plus rythmées et plus joyeuses que celle, mélancolique, des cordes... Quant à cette façon de bouger, Adriano ne la connaissait pas et il s'en moquait : Joaquin lui avait appris la salsa.

Il coula de nouveau un regard vers Celestina, qui n'en perdait pas une miette, la bouche entrouverte. Elle ne clignait même plus des paupières.

Adriano s'apprêtait à lui poser une question, mais il eut tout juste le temps de prononcer une syllabe avant que Celestina ne le foudroie et lui intime l'ordre de se taire, par un simple froncement de sourcils. Elle ne voulait pas que l'inconnue les surprenne et risque de faire renvoyer son père. Non seulement Adriano en avait assez de cette séance d'observation, mais l'heure de rejoindre Joaquin approchait. Alors il tira sur le bras de Celestina pour qu'elle comprenne. À regret, la fillette lâcha le rebord de la fenêtre et ses talons retrouvèrent le contact du sol.

Elle suivit Adriano et s'éloigna, en se promettant de revenir dès qu'elle le pourrait, là encore, comme la dernière fois...

Quelques jours plus tard, le même ballet se répéta : Joaquin laissait seuls les enfants, le temps de prendre sa paie et de vérifier que le service à l'hôtel se passait sans encombre.

— Il est possible que cela me demande un peu plus de temps, puisque l'effectif est réduit ce matin. Aussi, si je vois que le bar est débordé, peut-être aiderai-je à préparer quelques commandes. Mais quoi qu'il en soit, j'insiste pour que vous soyez bien sages. Sommes-nous d'accord ?

Cette nouvelle fut accueillie avec une joie non dissimulée par les enfants, tout heureux de pouvoir jouer à leur guise dans le parc, plus longtemps que d'ordinaire.

La porte se refermait tout juste derrière son père que Celestina s'apprêtait à rejoindre la salle où dansait la mystérieuse inconnue. Elle se retourna vers Adriano :

— Tu viens ?

Elle n'avait pas besoin de prononcer d'autres mots, il savait pertinemment où son amie voulait aller. Lui, n'en avait guère envie. Il estimait qu'ils avaient déjà perdu un temps considérable de jeu la semaine précédente, il préférait que cette expérience ne se renouvelle pas une seconde fois.

— J'aimerais qu'on fasse autre chose : c'était ennuyeux. D'ailleurs, pourquoi tiens-tu tellement à y retourner ? Ce n'est pas notre musique, et ce n'est pas notre danse. Ce sont celles des étrangers. Alors, qu'est-ce qui te plaît tant là-dedans ? On ne sera jamais comme eux.

De cela, Celestina en avait bien conscience. Comment expliquer en mots ce qu'on ressent dans le cœur ? Elle se contenta de dire :

— Je ne sais pas... Mais, il faut que j'y aille.

Parce qu'Adriano connaissait Celestina aussi bien que lui-même, il comprit que rien ne pourrait la faire changer d'avis. Quand elle avait une idée en tête, elle fonçait au-devant. Elle s'élança vers la salle et lui n'eut d'autre choix que de la suivre. Il était dans son sillon, juste derrière elle, et contemplait les reflets de ses cheveux brillants dans le soleil, projetés vers

l'arrière comme le tissu de sa jupe, qui semblait flotter tandis qu'elle courait.

Comme un geste devenu une habitude, elle essaya de se grandir tout en s'agrippant au rebord de la fenêtre, Adriano à son côté. L'inconnue devait être là : le disque tournait. Pourtant, il n'y avait personne. Celestina tenta de monter plus haut sur la pointe des pieds, cherchant si l'étrangère se tenait dans un des recoins de la pièce. Mais il n'y avait personne.

Déçue, elle s'apprêtait à repartir, quand une main s'abattit sur l'épaule de chacun des enfants. Aucun des deux n'osa tout de suite se retourner, ni Adriano, ni Celestina : ils avaient failli aux recommandations de Joaquin, et ils craignaient que leur désobéissance n'entraîne son renvoi.

— Alors, qui vois-je là ?... Puis-je connaître qui m'envoie chaque semaine ces petits espions ? demanda une voix féminine.

Le timbre était plutôt grave, légèrement rocailleux, et teinté d'un fort accent que Celestina n'arriva pas à déchiffrer. Elle était toutefois convaincue de savoir de qui émanaient ces paroles. Elle se retourna en même temps qu'Adriano pour en avoir confirmation : c'était l'inconnue, la danseuse.

Elle portait des vêtements presque indécents, par rapport aux autres étrangères qui côtoyaient l'Hotel Nacional, davantage accoutumées aux robes et aux jupes, sauf aux abords des piscines. Sur un collant noir sans pied, elle avait un mini-short moulant qui lui montait jusque sur le nombril, ainsi qu'une chemise jaune à manches courtes, nouée à la taille. Et ses pieds étaient enserrés dans de tout petits escarpins noirs, avec trois ou quatre centimètres de talon. Son rouge à lèvres, aussi rouge que ses ongles, embrassait sa bouche à la perfection, sans dépasser, et un épais très d'eyeliner ourlait ses paupières.

Aujourd'hui, elle n'avait pas de chignon, et ses cheveux blonds, légèrement ondulés, étaient ramenés en une queue de cheval haute, quelques boucles s'échappant d'une coque habillant son front.

Une femme comme celle-là, Celestina n'avait pas l'habitude d'en voir. Pas plus qu'Adriano, subjugué par le mouvement de ses lèvres, à chacune de ses paroles.

— Alors ? Puis-je savoir qui vous êtes ? réitéra l'inconnue.

Adriano semblait avoir perdu sa langue. Il n'avait jamais parlé à une femme habillée de la sorte, encore moins à une étrangère. Il craignait également qu'en répondant à cette question d'apparence anodine, cela porte

préjudice à Joaquín ou à sa mère, Yolanda. Le garçon espérait que Celestina partageait ses pensées et ses doutes, qui agiraient sur elle comme une mise en garde. Mais visiblement ce ne fut pas le cas puisque, passée la surprise, elle déclara de façon toute simple :

— Je suis Celestina et voici Adriano.

Heureusement, elle avait eu la présence d'esprit de ne pas divulguer leur nom de famille. Néanmoins, elle ne put s'empêcher d'ajouter :

— Et vous ?

L'inconnue sourit et prit plusieurs secondes pour se présenter, le temps d'allumer une cigarette qu'elle glissa entre ses lèvres carmin.

— Evelyn Paris. Mais tout le monde m'appelle Evy.

Une lueur d'amusement dans le regard, l'étrangère détailla chacun des enfants à tour de rôle, tout en inspirant des bouffées de nicotine et en expirant un nuage de fumée blanchâtre. Il n'avait fallu que deux allers-retours de la cigarette à sa bouche, pour que du maquillage se dépose sur le filtre.

— Celestina et Adriano..., répéta pensivement Evy. Êtes-vous frère et sœur ?

— Non ! s'indigna Adriano, d'une voix plus forte qu'il ne l'avait voulue.

Celestina fut surprise de cette réaction et ajouta, pour tempérer :

— Nous sommes meilleurs amis. Et voisins.

De nouveau, ce même sourire énigmatique se plaqua sur le visage de la danseuse.

— Très bien. Et pourrais-je savoir pour quelle raison Celestina et Adriano, meilleurs amis et voisins, m'espionnent ? Sincèrement, vous croyiez être assez discrets pour que je ne vous remarque pas ?

Adriano, la tête baissée vers ses pieds, préférait s'abstenir d'ouvrir à nouveau la bouche. Peut-être qu'avec un peu de chance, Evelyn fonctionnait comme sa mère ? Quand Yolanda grondait son fils, il gardait le regard rivé au sol, attendant que l'orage passe. Dès que le gros de la tempête s'était abattu, il hochait la tête, presque douloureusement, et... retournait vaquer à ses occupations. Il souhaitait de tout cœur qu'il en soit de même aujourd'hui. Après tout, s'ils restaient muets, Evelyn Paris en aurait vite assez et les congédierait : elle semblait être le genre de femme peu désireuse de perdre son temps.

Encore une fois, c'était sans compter sur Celestina :

— On vous observait.

Evelyn fronça les sourcils :

— Pour le compte de qui ?

— Comment cela ? s'enquit la fillette qui ne comprenait pas.

— Qui vous a sollicité ? Le directeur ?

— Personne, je vous promets, sourit Celestina.

À l'idée qu'un adulte ait pu lui demander de perdre son temps à regarder danser une personne qu'elle ne connaissait pas, alors qu'elle n'était même pas censée se trouver à l'hôtel, elle se mit à rire franchement. Cette réaction spontanée fut la preuve de leur innocence pour Evelyn. Tout à coup, il lui semblait être plus sereine.

— Pourquoi voudrait-on vous espionner ? ne comprenait pas Adriano.

Evelyn attendit qu'une autre bouffée de nicotine entre dans ses poumons, avant de leur apprendre :

— Parce que je viens d'arriver. C'est monnaie courante qu'un patron fasse surveiller ses nouvelles recrues.

— Une nouvelle recrue ? Donc vous travaillez ici ?

Evelyn hocha la tête et dès lors, Adriano et Celestina ne virent plus simplement en elle son statut d'étrangère ou sa sophistication. Elle faisait partie des employés de l'Hotel Nacional et cela la rendait plus proche d'eux, comme s'ils appartenaient désormais à une même et grande famille.

— Je suis danseuse, expliqua Evelyn.

— On vous paie... pour danser ? voulut avoir confirmation Adriano.

— C'est exact. Enfin, à peu près... En réalité, on m'a engagée pour donner des cours de danse aux clients de l'hôtel qui le souhaiteraient.

— De la salsa ? s'enquit Celestina.

— Du mambo ? renchérit Adriano.

Evelyn termina sa cigarette et la jeta à terre, avant de poser la semelle d'un de ses escarpins dessus, et d'imiter un mouvement de twist avec sa jambe, pour en éteindre les braises.

— Il y a déjà un maître de danses de salon. Je suis uniquement là pour les cours de danse classique et de barre au sol. Le directeur a pensé que certaines de ses clientes aimeraient renforcer leur musculature et apprendre à se tenir plus droites.

Une barre au sol ? Ni Celestina ni Adriano n'en avaient jamais entendu parler. D'où provenait cette idée saugrenue de vouloir mettre des barres dans un sol ? Et quel était le rapport entre ça et la danse ?

Evelyn intercepta leurs grimaces circonspectes :

— La danse classique, les chaussons, les tutus... Vous connaissez, tout de même ?

Les enfants acquiescèrent.

— Mais l'autre truc...

— La barre au sol ? Oh... Eh bien, c'est de la danse classique, sauf qu'au lieu de faire les mouvements debout, on les fait couché à terre, expliqua Evelyn.

— Comme si on dormait ?

— Si on veut... Sauf qu'on ne se repose pas : cette pratique est assez physique. Vous savez, j'ai appris cette discipline auprès de son créateur, le maître de ballet Boris Kniaeff, dans son école à Genève.

Sur ces derniers mots, Evelyn s'était redressée davantage encore – si tant est que cela soit possible –, comme si avoir côtoyé un grand nom de la danse lui donnait des lettres de noblesse.

— Genève... Vous connaissez ? C'est en Suisse.

Une petite part d'elle-même se sentait honteuse de n'avoir comme spectateurs que deux enfants devant lesquels briller. Toutefois, une autre partie en elle, plus importante, se disait qu'un public était un public.

Adriano était plutôt doué en géographie et savait que la Suisse était un pays en Europe. Contrairement à lui, Celestina ne montrait que peu de facultés pour cette matière. La Suisse lui évoquait simplement une contrée lointaine, de laquelle parlaient les plus bourgeoises quand elles dissertaient sur les meilleurs chocolats du monde.

— Vous êtes allée en Suisse ? l'interrogea Adriano, qui se demandait comment une employée de l'hôtel avait pu partir si loin.

— Oh, bien entendu. En Suisse, en France, aux États-Unis, en Russie... Je suis allée un peu partout, à vrai dire.

Et c'était la réalité. Evelyn Paris avait voyagé à travers le monde.

Née Evelyn Rostankowski, elle avait grandi dans un foyer aimant d'expatriés polonais, dans le Paris de l'entre-deux-guerres. Si ses parents n'avaient jamais été riches, les affres de 14-18 n'avaient pas arrangé le sort des miséreux. Aussi, pour s'en sortir, sans être toutefois sotte, Evelyn avait toujours su qu'elle ne pourrait compter que sur sa beauté et son culot. Elle n'avait qu'une idée en tête : devenir danseuse, une passion qui la faisait rêver. Sa mère, elle-même initiée à cette pratique, lui avait donné ses premiers cours. Mais loin de la satisfaire, Evelyn en avait voulu plus. On ne

sait comment, elle avait réussi à séduire une vieille marquise, par sa grâce volubile. Cette dernière était devenue son mécène et l'avait inscrite à des cours particuliers, avant de la présenter au concours d'entrée du Conservatoire. De là était née une petite carrière en Europe, qu'Evelyn avait souhaité voir exploser en s'envolant outre-Atlantique. Elle y avait pris le nom d'Evelyn Paris qui, en plus d'être follement exotique, annonçait tout de suite d'où elle tirait ses origines.

Hélas pour elle, quelques amours malheureux et deux ou trois coups du sort avaient eu raison de son avenir prometteur. De ne jamais voir sa carrière auréolée de succès, Evelyn en gardait une vive blessure. Et l'amour-propre meurtri est le plus long à cicatriser...

Après avoir donné des cours particuliers à des bourgeoises de Palm Springs, Evelyn avait considéré La Havane comme le nouvel eldorado, dans lequel riches hommes d'affaires et stars du cinéma venaient passer de délicieux séjours. Elle comptait bien se faire sa place sur cette île et, qui sait ?... Peut-être renouerait-elle avec une carrière à Cuba ? Peut-être déambulerait-elle bientôt au bras d'un élégant homme du monde ? Qui pouvait se targuer de connaître de quoi demain serait fait ?

Du pays de l'Oncle Sam, elle avait conservé la passion des cigarettes et du Pepsi-Cola – elle s'en autorisait deux par semaines, pas plus –, ainsi qu'un accent charmant, mélange d'intonations françaises et américaines.

Si le regard d'Evelyn venait de se perdre dans ses souvenirs genevois, la voix de Celestina la ramena au présent :

— Comment fait-on ?

— Quoi donc ?

— Pour danser comme vous le faites ?

Le sourcil dessiné d'Evelyn s'arqua plus que de raison, signalant que la fillette avait piqué sa curiosité.

— Pour quelle raison aimerais-tu le savoir ? Cela te plairait-il que je t'enseigne quelques pas ?

— Oh, mais je sais déjà danser, mes parents m'ont appris. Moi, ce que je veux, c'est danser comme vous.

D'abord légèrement surprise, Evelyn se pencha en avant pour se rapprocher du visage de Celestina. Ce qu'elle vit dans son regard était flamboyant : un mélange de volonté et de passion, agrémenté de défi. Le même qu'elle, à son âge.

— Sois sérieuse, et je t'apprendrai tout.

Evelyn Paris se doutait que ces enfants n'étaient pas ceux de clients de l'hôtel, mais elle préférait ne pas en avoir confirmation. Ainsi, si elle se faisait prendre sur le vif en leur compagnie, elle pourrait toujours arguer de bonne foi qu'elle supposait le contraire. Si enseigner la danse lui plaisait, elle n'était pas prête à mettre son poste sur la sellette. À moins que sa future protégée n'en vaille le coup.

OceanofPDF.com

4

CELESTINA

Trois semaines supplémentaires s'écoulèrent et Celestina assistait à son troisième cours de danse classique. Comme les visites de Joaquin s'éternisaient, cela donnait près d'une heure à sa fille pour apprendre les bases.

Pliés, dégagés, pas de ronde, petits soubresauts... À peine Evy les lui montrait, que Celestina était capable de les reproduire, quasiment à l'identique. En plus de ces quelques pas d'initiation, Celestina se transformait petit à petit, laissant sa professeure presque stupéfaite. Car la danse n'était pas qu'un ensemble de mouvements, c'était avant tout une question de posture. D'attitude. Et Celestina passait du caneton au cygne. Elle se tenait plus droite, les épaules en arrière et abaissées. Son cou paraissait plus long, de même qu'elle semblait avoir grandi. Et son port de tête... Evy se prenait parfois à rêver : si Celestina était capable de pareille métamorphose aussi rapidement, que donnerait un enseignement plus rigoureux sur elle ? En leur présentant un tel joyau brut, ce serait peut-être sa chance à elle, de revenir au Ballet Theatre de New York par la grande porte...

Ne troublant pas sa nouvelle protégée par ses songes, Celestina recommençait inlassablement un même mouvement. Comme aimait à le répéter Evy : « C'est la répétition qui mène à la perfection ». Une devise qu'elle s'était appropriée.

Evy se redressa en entendant Celestina pester après elle-même : elle oubliait toujours de présenter son talon quand elle pointait, de sorte qu'on puisse admirer son en-dehors et la courbe de son pied. Pour l'instant, dans son habit de ville, sa jupe et sa chemise, pieds nus, elle n'avait pas la tenue d'une ballerine. Pourtant, quelle fière allure !...

Evelyn fit les quelques pas qui la séparaient de Celestina et s'accroupit devant elle. En premier lieu, elle posa ses mains sur et sous sa cuisse, afin de lui faire pivoter légèrement la hanche, puis d'ouvrir son pied en exposant la cambrure intérieure vers l'avant.

— Tu sens la position de ta jambe ? En danse classique, on ne fait pas un mouvement simplement en utilisant une partie de son corps. Le dégagé est un pas basique. Et pourtant, tu dois te tenir droite, garder les épaules basses, serrer le ventre et les fesses, comprendre cette rotation dans la hanche, pointer ta jambe bien tendue, en dehors, tout en amenant ton poids sur ta jambe de terre, tendue également, en veillant à ne pas laisser ta cheville s’effondrer. Et là, tu ne mets pas encore les bras ou la tête.

En même temps que son professeur s’exprimait, Celestina essayait de tout intégrer.

— Ferme les yeux, lui conseilla Evy. Voilà... Maintenant, pars de tes orteils et remonte jusqu’au sommet de ton crâne, en détaillant chacune de tes sensations. Imprime-les dans la mémoire de ton corps. La prochaine fois, tu devras remettre en place exactement ce même mouvement...

Celestina avait conscience de chacun de ses membres, du plus infime de ses tendons jusqu’à ses muscles et ses os. Elle ressentait chaque tension, chaque contraction, chaque ouverture.

Et Evy, toujours agenouillée, continuait de parler :

— Cette ouverture dans la hanche, surtout. Sens comme ton bassin est en place, ni décalé sur un côté, ni emporté avec la jambe dégagée. Et cette rotation qui se fait dans la hanche, en profondeur... Tu la perçois, n’est-ce pas ? Si tu comprends ça aujourd’hui, tu vas gagner tellement de temps...

Mais elle n’avait pas sitôt terminé sa phrase que la porte du studio de danse s’ouvrit, Joaquin se tenant dans l’encadrement, un Adriano honteux derrière lui.

Heureusement que Joaquin Casarei préférait faire profil bas et qu’il se refusait à toute scène, surtout en public, en particulier sur son lieu de travail. Sinon, il aurait risqué de dégondrer la porte ou de la faire claquer tellement fort, qu’elle aurait heurté le mur avec violence.

Evelyn étouffa un hoquet de surprise : dans sa bulle avec Celestina, elle en avait oublié le monde qui les entourait, et l’heure avait défilé sans qu’elle parvienne à en retenir les secondes.

Même s’il se contenait en avançant vers elles, il était furieux : sa fille le percevait au travers de sa moustache, dont les extrémités semblaient électrisées. Et tandis que, sans sourire, il fit un mouvement de tête pour saluer Evelyn, il prononça :

— Bonjour, madame.

Evelyn se redressa rapidement. Bien qu'elle ignore l'identité de ce visiteur, elle savait qu'il ne s'agissait pas du directeur de l'hôtel. Et, en percevant la crainte chez les enfants, elle comprit que les enjeux étaient plus personnels.

L'enseignante prit sa voix la plus charmeuse et son sourire le plus enjôleur pour lui répondre :

— Bonjour, monsieur. Je suis Evelyn Paris, la nouvelle professeure de danse. Mais vous pouvez m'appeler Evy. Tout le monde m'appelle Evy...

Avec ses yeux bleus et ses boucles blondes, elle aurait pu ressembler à une poupée de porcelaine. Si seulement elle n'avait pas eu une prédilection pour les rouges à lèvres écarlates... Malgré l'air furieux de Joaquin, Evy ne se démonta pas et lui tendit la main, pour le saluer.

Joaquin Casarei ne refusait jamais une main tendue, cela ne se faisait pas. Cependant, il ne poussa pas la politesse jusqu'à sourire, il était trop énervé pour cela. De quel droit une inconnue avait-elle cru pouvoir s'immiscer dans sa famille ? Il en était le chef, celui qui décidait de la conduite à tenir pour chacun des membres. Hors de question que l'un des siens n'entache le nom des Casarei, d'autant plus quand cela risquait de lui coûter son emploi.

Il fixait Celestina, sans que cette dernière baisse pour autant les yeux. Concernant tout autre sujet, elle serait rentrée dans le rang, sans réaction. À vrai dire, elle n'aurait même pas songé à désobéir. Mais pas cette fois, c'était trop grave. La danse était devenue trop importante. En quelques semaines seulement, l'amour du ballet avait infiltré chacune de ses cellules, infusé chacune de ses pensées. Elle ne se l'expliquait pas, elle y succombait.

— Que fais-tu ici ?

— Je suis désolée, je ne pensais pas être autant en retard, tenta-t-elle de s'excuser.

Joaquin croisa les bras sur sa poitrine :

— Tu ne réponds pas à ma question. Je t'ai demandé ce que tu faisais là, à l'intérieur de l'hôtel alors que tu n'as pas le droit d'y entrer. Et sans chaussures, qui plus est. Je t'ai interdit de gêner les employés.

Evy s'avança prudemment, cherchant en vain à le raisonner :

— C'est de ma faute, monsieur. J'ai proposé à Celestina de lui enseigner les bases de la danse classique. Et comme elle n'a pas de chaussons, je lui ai conseillé de danser pieds nus.

Elle fit un pas supplémentaire en sa direction :

— Et je dois vous dire que votre fille est douée. Elle est même très douée, bien plus que je ne l'espérais. Je pense qu'avec un peu...

Joaquin leva la main pour faire taire Evelyn :

— Miss, ma fille a une tête pour réfléchir. Peu importe ce que vous lui conseillez de faire ou non, je suis son père. Et c'est à moi qu'elle doit obéir.

Il continua :

— Je trouve votre façon de faire assez légère. Que diraient les clients, s'ils apprenaient que leur professeure enseigne la danse aux enfants des employés ? Croyez-vous qu'ils ont envie de les croiser dans l'hôtel ? Et que ferait le directeur si cette nouvelle lui parvenait ? Peut-être n'est-ce pas votre cas, mais quant à moi, je tiens à conserver mon poste.

Des leçons, Evy n'en avait pas reçu depuis plusieurs années. Elle renouait avec un sentiment désagréable, qui lui faisait rentrer la tête dans les épaules à chaque vérité assénée par Joaquin Casarei. Elle ne pensait pas mal faire. Elle n'imaginait pas non plus que cette histoire pourrait aller si loin. Ou plutôt, elle avait préféré l'occulter.

Joaquin ordonna à Celestina de remettre ses chaussures, puis il lui prit la main et lança à Evelyn :

— Miss Paris, je vous dis au revoir. Peut-être nous recroiserons-nous ici, à l'hôtel, dans le cadre de nos emplois respectifs. Mais je vous demande de ne plus enseigner quoi que ce soit à ma fille. Celestina, fais tes adieux, lui intima-t-il.

Du haut de ses dix ans, bien que certaines phrases lui échappent, Celestina parvenait à en comprendre la substance : son père lui défendait de revoir Evy. Alors comment allait-elle pouvoir apprendre le ballet ?

Les sanglots proches comme jamais, la petite fut incapable de prononcer le moindre mot. Elle avait tant de choses à dire, qu'elles se coinçaient dans sa gorge. Seuls ses yeux parlaient pour elle.

Sans s'en rendre compte, Evy porta la main à sa poitrine : son cœur s'était serré en regardant Celestina s'éloigner.

Décidément, en une matinée, les membres de la famille Casarei étaient parvenus à faire resurgir chez Evelyn deux sentiments qu'elle pensait enfouis à jamais : la culpabilité et l'affection.

Adriano désolé sur ses talons, Joaquin sortit prestement de l'hôtel avec Celestina. Tout aussi rapidement, ils traversèrent le jardin pour rattraper les sentiers, puis la route qui permettait de quitter la propriété.

Avec un peu de temps, elle était persuadée de réussir à convaincre son père que les cours de danse classique avec Evy étaient une chance. D'une toute petite voix, Celestina tenta de l'amadouer :

— Mais quand je reviendrai, je pourrai peut-être...

Son père lui coupa sèchement la parole :

— Tu ne reviendras pas au palace avec moi, Celestina. Tu es une enfant, et je comprends que cette demoiselle Paris t'ait fait miroiter monts et merveilles. Même si tu es responsable de tes actes et que je suis encore un peu fâché, je ne t'en veux pas, je t'assure. Néanmoins, ton comportement a failli nous coûter cher, à moi et à toute la famille. Aussi, j'ai décidé que je ne te ramènerai plus ici ; c'était ta dernière visite à l'hôtel.

Là encore, Celestina aurait voulu crier sa détresse ! Elle ne put que jeter un ultime regard au palace par-dessus son épaule, au moment où une première larme s'aventurait hors de ses paupières, pour rouler sur sa joue.

CELESTINA

— Donne ta main, je vais t'aider.

Elle aurait pu laisser son bras le long de son corps, ou en l'air, pour s'aider à trouver son équilibre. Mais il se glissa sous le sien, comme il le lui avait proposé.

Une autre enfant que Celestina aurait certainement tenu Adriano comme responsable de son malheur, de son interdiction de revoir Evelyn Paris ou de se rendre à l'hôtel. Elle, elle savait que son ami n'était pas le seul à blâmer. Il lui avait promis de ne pas la trahir, et elle s'était engagée à revenir à l'heure auprès de la porte de service. Lorsque Joaquin en était ressorti et qu'il n'avait découvert que le petit voisin, il avait commencé à paniquer ; il voulait prévenir tous les employés du palace que sa fille avait disparu, peut-être même la police. Adriano n'avait pas eu le choix, et il avait révélé où se trouvait Celestina en vérité. Non pas blessée dans un coin, agonisante, ou enfermée dans un des placards à cause d'une partie de cache-cache qui serait allée trop loin, mais à l'abri dans une des salles du rez-de-chaussée, en train d'apprendre la danse classique.

Dans cette histoire, tous deux avaient failli, Adriano comme elle-même.

Cependant, quand ils venaient observer les étoiles, plus rien d'autre ne comptait. La soirée prenait des allures de fête presque magique. Dès que la nuit s'apprêtait à tomber, Joaquin quittait la Vieille Havane avec Adriano et Celestina, parfois ses aînés, s'ils n'avaient rien de mieux à faire ou si leur âme d'enfant reprenait le dessus. Ce soir-là, ils n'étaient que tous les trois. En décembre, même s'il ne faisait pas très froid, les nuits fraîchissaient, et d'ordinaire Joaquin ne sortait pas avec les enfants. Sauf que la tristesse de Celestina lui égratignait le cœur. Et bien qu'il ne veuille pas revenir sur sa décision, ne regrettant aucunement son choix, aller observer les astres était son rameau d'olivier, son pansement pour les plaies de l'âme.

Après le dîner, tous trois avaient enfilé manteaux et bonnets – Carmen avait insisté –, avant de sortir. Rapidement, ils avaient longé le bord de mer, enchantés par les étoiles qui se reflétaient dans les eaux impassibles de la

baie. Eux marchaient, avec une destination en tête. Mais d'autres Cubains, assis sur le muret, jouaient de la musique ou bavardaient, tandis que les touristes flânaient, profitant de la douceur du climat même en cette fin d'année.

Plus ils approchaient de leur lieu de rendez-vous, à l'extrémité du Malecón, plus Celestina et Adriano ressentait cette excitation contenue, qui se nichait dans leur ventre plutôt que de les pousser à courir. Et même quand ils pénétraient l'endroit où Joaquín avait ses entrées, les enfants ne hurlaient pas à tue-tête, étouffant leurs rires dans leurs joues, les mains plaquées sur la bouche pour ne pas qu'ils en sortent. Pour ne pas faire de bruit.

Pour arriver au lieu d'observation, le terrain était légèrement accidenté, juste assez pour risquer de se blesser si on n'y prenait garde. L'herbe pouvait cacher le trou d'un mulot. On pouvait également glisser sur une pierre.

Il avait beau connaître le chemin par cœur, les pentes et les quelques marches paraissaient toujours un peu plus raides à Joaquín, dont les jambes s'évertuaient à lui rappeler qu'il vieillissait.

À l'arrière d'une bâtisse à l'aspect colonial, on accédait à la féerie via un pont suspendu au-dessus de l'eau. Les pas foulaient un dallage gris aux joints rouges, au béton aussi lisse que les multiples pierres des rambardes semblaient rugueuses.

Enfin, ils débouchaient sur leur promontoire, à gauche d'un petit édifice d'inspiration japonaise. Et dans l'obscurité grandissante, le château de rocaïlle d'une vieille demeure coloniale était alors à eux.

Comme si Antoni Gaudí avait participé au projet du roi Triton, des bords de mer avait émergé un palais de coquillages aux constructions fantastiques. Sur son éperon rocheux, à l'embouchure du Río Almendares, il dominait la baie.

Entre les recoins et les petits édifices à colonnades, ou derrière les plantes hautes, c'était le genre d'endroit dont tous les enfants rêvaient de faire leur terrain de jeux. Mais la troupe quittait assez rapidement les pavés gris de la cour pour aller plus loin, plus près encore de la mer, au pied de la rotonde. De là, après avoir étalé la couverture emportée par Joaquín, ils s'allongeaient, les bras croisés sous la nuque, le regard rivé vers les cieux. À cette heure, il n'y avait pas de bateaux pour troubler la mélodie des flots.

Parfois, du lointain, surtout vers l'été, leur parvenait une clameur ou une vieille rengaine. Et la voix de Joaquin, claire, transperçait le silence flou.

Il racontait à son jeune auditoire le ciel et les étoiles. Les astres et la mythologie. Joaquin Casarei pointait du doigt certains repères lumineux, montrait l'étoile Polaire et la Grande Ourse. Adriano prenait un air concentré, tandis que Celestina se demandait quel pouvait être le rapport entre des étoiles, un mammifère poilu et une casserole.

Invariablement, Joaquin dissertait sur la constellation d'Orion, comptant mille et une fois le récit de ce chasseur légendaire. Prétentieux, il avait assuré à la déesse Artémis qu'aucun être ne pouvait échapper à ses facultés de chasseur, ni à ses armes. Cette immodestie avait déchaîné la fureur de Gaïa, faisant sortir des entrailles de la Terre un scorpion géant, qui tua Orion. Zeus plaça ensuite Orion et le Scorpion dans le ciel, en veillant à ce qu'aucun d'eux n'y brille en même temps, l'un se levant quand l'autre se couche.

Cette histoire d'un héros conduit à sa propre perte par son orgueil, Joaquin ne la dispensait pas uniquement pour amuser les enfants. Il voulait surtout éveiller leur conscience.

Et quand c'était l'époque des étoiles filantes, les observateurs amateurs formulaient des vœux. Certaines années, il y en avait tellement, qu'ils se mettaient à en énoncer pour leurs proches, eux ayant épuisé tout leur capital de souhaits.

À chaque visite aux astres, depuis le château de coquillages, c'était la même chose. Une sortie devenue coutumière, dont les enfants se délectaient. Une ritournelle. Une passion à l'origine même du prénom d'une petite fille...

Parfois Celestina tournait la tête, délaissant la contemplation des étoiles pour celle d'Adriano. Contrairement en journée, ce n'étaient pas ses pommettes qui étaient rouges, mais son nez. Et sa peau paraissait plus claire et moins bronzée, sous le firmament. Et ses yeux, plus noirs et brillants. Ce qui était encore mieux, c'était lorsque Adriano se sentait épié et qu'il tournait la tête vers Celestina. Alors ils se souriaient.

Cette nuit-là, Joaquin, Adriano et Celestina fixaient la constellation des Gémeaux, au-dessus de l'horizon. En cette mi-décembre, ils attendaient que l'essaim de Géminides traverse le ciel, l'illuminent comme autant de flèches d'or tirées depuis le fin fond de l'obscurité. Les étoiles filantes de l'hiver, c'étaient les préférées de Celestina.

Un premier arc lumineux se dessina et aussitôt Adriano eut besoin d'énoncer ce dont tous avaient été témoins :

— Là, j'en vois une !

Les autres ne tarderaient pas à percer.

— On fait un vœu ? lui demanda Adriano, en prenant sa main dans la sienne, et en se concentrant de toutes ses forces sur le manteau noir de la nuit.

C'était déjà fait.

Elle était postée face à un immeuble, le numéro 32. Ce quartier la changeait radicalement du Vedado, qu'elle n'avait pour l'heure pratiquement pas quitté. Entre son installation récente et son nouveau travail, Evelyn Paris née Rostankowski n'arrêtait pas. Enfin, c'était ce qu'elle répétait à qui voulait l'entendre. Car en réalité, et outre quelques cours dispensés çà et là à certaines clientes du Nacional qui souhaitaient redessiner leur silhouette, se tenir plus droites, ou renouer avec leur passion de jeunesse, Evelyn avait beaucoup de temps libre. Assez, en tout cas, pour lézarder au soleil. Et elle en avait parfaitement le droit : pour avoir la chance de l'accueillir au sein de son établissement, le directeur lui passait presque tout, y compris une chambre louée à l'année et l'autorisation de se rendre aux piscines de l'hôtel, d'ordinaire réservées aux seuls clients.

Ces derniers jours, Evy en était presque venue à croire qu'elle avait trop de temps libre, ce qui n'était pourtant pas son genre. Surtout, chose déplaisante, elle pensait. Trop. Elle cogitait du matin au soir depuis que Celestina s'était éloignée de son parquet sans cire. La nuit même, elle se réveillait. Si elle ne pouvait déjà plus savourer son cocktail en toute quiétude, Evelyn craignait de bientôt se lever avec des cernes ou pire, des poches sous les yeux. En bref, rien qui ne passe avec du vermouth rouge ou une cigarette.

Et contre toute attente, une idée avait finalement germé en elle... Depuis son adolescence, Evy n'hésitait pas à répéter qu'elle connaissait assez les hommes pour se jouer d'eux. Aussi, prenant son courage à deux mains, Evelyn s'était rendue un matin dans le bureau du directeur, pour lui exposer son problème, ainsi que la solution trouvée. Voulant s'assurer que son patron comprendrait son trouble et tous les enjeux, et souhaitant son

écoute pleine et entière, elle s'était vêtue d'une robe avec des marguerites, qui dévoilait délicieusement ses épaules.

Après s'être tamponnée deux fois le haut des pommettes avec le mouchoir qu'elle s'attendait qu'il lui tende – et cela n'avait pas loupé –, elle l'avait regardé avec de grands yeux implorants quand il lui avait dit : « Je pense pouvoir résoudre votre histoire ». Elle espérait bien qu'il découvre comment dénouer toute cette affaire, avec toutes les clefs qu'elle lui avait soufflées sans en avoir l'air. Car en femme du monde, elle savait qu'une solution n'ait jamais aussi bonne que lorsqu'un homme la trouve, ou du moins, se persuade d'en être à l'origine...

Elle aspira une nouvelle fois sa menthol et, dans l'obscurité grandissante, la braise éclaira son visage. Avec son petit chapeau et son sac à main vernis, qu'elle tenait tout contre son corps, elle semblait étrangère, presque irréelle, dans La Habana Vieja. Non seulement une femme sortait rarement seule en pleine nuit, mais cela était d'autant plus vrai pour une Américaine.

Evy jeta au sol son mégot et, dans son éternel twist sur une jambe, elle s'assura de l'éteindre. Elle lorgna de nouveau l'immeuble aux quelques fenêtres éclairées. Il était temps. Et elle se décida à aller sonner.

Pour rentrer chez eux, Celestina s'était accrochée au dos de son père depuis un tronçon du Malecón. Elle était fatiguée, légèrement engourdie par le froid relatif. Après avoir reconduit Adriano à son appartement, Joaquín avait porté sa fille jusqu'à son lit, la déposant avec douceur avant que sa femme ne lui retire ses chaussures et son manteau, et déplie sur elle la couverture.

À moitié bercée dans les bras de Morphée, Celestina avait perçu des bribes d'une conversation à laquelle elle ne comprenait rien. Ses parents parlaient. La discussion semblait épineuse puisqu'un éclat de voix fut suivi presque immédiatement de chuchotements.

Que se passait-il entre Carmen et Joaquín ? Qu'est-ce qui inquiétait les Casarei ?

Celestina ne le saurait sans doute jamais, sa tête devenant plus lourde à mesure que les secondes s'égrenaient.

Le lendemain, sa mère la décida à aller faire quelques courses en vue du réveillon. Les cadeaux ne seraient peut-être pas somptueux, mais ils auraient le mérite d'être utiles. Clemente avait besoin de nouveaux maillots de corps, et Ernesto ne rentrait plus dans un de ses pantalons. Quant à Joaquin, Carmen avait immédiatement pensé à lui en découvrant, dans une vitrine si achalandée qu'il fallait s'arrêter plusieurs minutes pour avoir le temps de tout observer, une boîte de trois mouchoirs réalisés dans un superbe coton blanc. On pouvait même les faire personnaliser en brodant les initiales. Le genre de luxe utile et discret auquel Joaquin n'était pas insensible.

En revanche, si lui cultivait un goût pour la retenue, il aimait voir sa femme briller. Sans rien lui dire, il avait mis une partie de ses pourboires de côté : dans un magasin que fréquentaient les Américaines, une robe splendide emballée dans un carton rose et emballée dans du papier de soie, attendait Joaquin Casarei. D'un simple tissu damassé, des couturières l'avaient transformé en tenue de contes de fée moderne, avec une taille très marquée et des jupons évasés, ainsi qu'un décolleté bateau ajusté juste comme il le fallait, et se terminant par de petites manches qui mouraient en haut des bras. Une robe qui satisferait la fantaisie de Carmen. Une robe dans laquelle elle aurait des airs de star hollywoodienne.

À quelques jours des fêtes de fin d'année, la Perle des Caraïbes brillait. Les rires des étrangers éclataient plus vivement que d'ordinaire et, pour toucher au cœur – et donc au porte-monnaie – des Américains et des Européens, les musiciens de rue se réappropriaient les chants de Noël, en leur donnant un rythme plus entraînant.

La fièvre se répandait surtout dans les avenues marchandes, où les hommes s'apostrophaient davantage en souriant, et les femmes, ralentissaient leur démarche.

En sortant de leur immeuble, Celestina prit enfin conscience que la fin d'année se profilait à grands pas. Son esprit était tellement accaparé par sa nouvelle passion, qu'elle avait ignoré les dates, les airs joyeux, et même les décorations qui fleurissaient partout en ville.

Dans la Calle Obispo, les personnes étaient nombreuses à déambuler sur les trottoirs. Certaines, comme Carmen et Celestina, faisaient des

achats. D'autres, en faisaient leur lieu de promenade, admirant les boutiques tout autant qu'elles souhaitaient être regardées.

— Attention, *mi hija* ! s'écria Carmen en retenant sa fille par la manche.

Une grosse voiture fonçait à toute allure sur le boulevard, le conducteur n'accordant apparemment aucune importance à la vie des piétons qui s'y trouvaient.

Celestina avait failli se faire percuter en descendant du trottoir pour traverser la rue. Tout s'était joué en quelques secondes. Et si Celestina ne comprenait pas le danger auquel elle venait d'échapper, le cœur de Carmen eut besoin de quelques secondes pour se remettre de ses émotions.

— Reste bien à côté de moi, demanda Carmen à sa fille. Plus ça va, et plus les gens deviennent fous, avec leur voiture. S'ils ne savent pas conduire, qu'ils prennent le bus ou qu'ils utilisent leurs jambes.

Surveillée étroitement par sa mère, Celestina s'autorisait à lever davantage le nez, ne jetant qu'un coup d'œil de temps en temps aux pavés. On reconnaissait les rues les plus marchandes de La Havane aux multiples enseignes qui entravaient le ciel, comme tendues d'un côté à l'autre de la *calle*. On les avait construites en bois ou en ferraille. Elles étaient si nombreuses qu'elles perdaient en visibilité : on ne les voyait défiler qu'au fur et à mesure de ses pas.

Et à Noël, des décorations venaient se joindre aux enseignes. On avait habillé de longues structures métalliques avec des guirlandes en papier brillant, en suivant les volutes. Et au centre de ces traverses de rue, mises en valeur dans des cercles, il y avait tantôt une cloche ou une couronne. L'ornementation préférée de Celestina, c'était l'étoile à cinq branches, joliment dorée, dont l'armature semblait tendre les bras entre Navarro, le marchand de chaussures, et les couturières de Villasuso.

Quand elle relevait sa tête plus en arrière, Celestina devinait le ciel plus qu'elle ne le voyait, ce qui était bien dommage. En effet, elle pensait que si des flocons désiraient s'inviter à La Havane, certaines rues en seraient privées, la poudre du ciel n'ayant pas la place de se frayer un chemin jusqu'à la chaussée. Et elle ne désespérait pas que cela arrive un jour, depuis que ses parents l'avaient emmenée visionner *La Vie est belle*, à la cinémathèque du coin, et qu'on lui avait expliqué ce qu'était la neige. Assister au réveil de sa ville sous un manteau blanc... L'idée l'enchantait au plus haut point.

— Que fais-tu, à garder ton menton ainsi levé ? s'enquit Carmen, lasse d'apercevoir sa fille la tête en l'air.

Sans changer de position, bien que sa nuque commence à la tirer, Celestina lui répondit :

— Je regarde si je vois tomber de la neige.

— Je t'ai déjà répété qu'il faisait trop chaud ici pour que de la neige tombe. Même quand il fait froid à Cuba, dis-toi que les températures sont encore trop élevées pour qu'apparaissent des flocons.

— Tu n'es sûre de rien, répliqua sa fille.

Carmen lui aurait bien déclaré que, dans ce monde d'incertitudes, c'était bien là une des rares choses dont elle était persuadée. Cependant, un sourire revenait sur les lèvres de Celestina, alors qu'il les avait désertées plusieurs jours durant. Si cela pouvait la ragaillardir d'espérer de la neige, grand bien lui fasse !

Dans un geste affectueux, elle caressa les cheveux de sa fille. Combien de mois, d'années, resterait-elle encore une enfant ? Le temps passait si vite...

Carmen se demandait aussi ce qu'il serait advenu d'elle, si on l'avait empêchée de danser. Pour elle, danser, c'était comme respirer. Celestina avait beau être jeune, elle possédait toutes les qualités pour exceller en salsa. D'ailleurs, elle était déjà très douée.

Pour Carmen Casarei, la danse était synonyme de liberté. Liberté de mouvement, liberté d'agir à sa guise. Alors pourquoi sa fille s'était-elle donc prise d'affection pour cette danse étrangère, si codifiée, si guindée ? Bien qu'elle en ignore le motif, la mère se sentit coupable d'avoir coupé Celestina de cette discipline. Ou plutôt, d'avoir laissé faire son mari. Elle avait évoqué la possibilité de cours privés, mais Joaquin lui avait fait entendre raison : ils n'en avaient pas les moyens.

Elles étaient devant la vitrine de chez Louxor, et Carmen n'avait pas vu les pavés gris défiler.

— Nous sommes arrivées au magasin dans lequel j'ai repéré les mouchoirs pour ton père. Tu veux entrer avec moi ?

D'un geste, Celestina répondit non, son attention toujours tournée vers le ciel, d'un bleu sans tache blanche.

— Très bien, alors reste ici, mais ne bouge pas.

Elle déposa un baiser sur les cheveux de sa fille, coiffés de nattes, avant de pousser la porte de la boutique. Prête à y pénétrer, elle se retourna

et demanda une faveur à Celestina :

— Et si jamais un flocon arrive, viens vite me chercher.

Les yeux plissés, sa fille lui en fit la promesse.

Il avait beau être tard à la sortie de l'église, Celestina était enjouée et trop énervée pour avoir envie de dormir. En compagnie de nombreux habitants du quartier, ils avaient fêté la naissance de Jésus. Outre les chants durant lesquels elle avait donné de la voix et de l'entrain, la petite fille était heureuse de porter sa jolie robe, celle qu'on ne réservait qu'aux grandes occasions, et qu'elle pouvait faire flotter autour d'elle, quand elle se mettait à tourner très vite sur elle-même.

Toute la famille rentrait chez elle, traversant des rues encore animées par l'espèce de douce euphorie qui régnait généralement le 24 décembre, les plus jeunes en tête de cortège.

Une fois la porte de l'immeuble franchie, Carmen proposerait à Yolanda et Adriano de prolonger cette soirée avec eux, et de venir boire un chocolat ou un café. En principe, Yolanda déclinait poliment, fatiguée par sa journée de travail et les heures supplémentaires qu'elle acceptait, sans rechigner.

À Cuba, les fêtes de fin d'année étaient intimement liées au cercle familial. Sauf que sur ce palier, ni Yolanda, ni Carmen ou Joaquin, n'avaient de proches à visiter ou inviter : ils habitaient trop loin, dans des campagnes reculées. Alors chaque année depuis l'emménagement de leurs voisins préférés, les Casarei avaient établi la même coutume : se recréer ensemble une famille et partager le repas.

Yolanda occupée à l'hôtel, tout comme Joaquin, c'étaient Carmen et Celestina qui, après avoir fait les courses sur les étals du marché débordant de victuailles, passaient la journée dans la cuisine. Ce soir, comme les précédents, tout le monde s'était régalé. Outre une fricassée de congre, il y avait eu du porcelet – qui avait rôti des heures durant – accompagné de haricots et de riz, sans oublier le manioc nappé de *mojo*, une délicieuse sauce à l'huile, au citron et à l'ail. Et en dessert, ils s'étaient délectés de nougat espagnol, des *turrone*s, confectionné à base de sucre, de miel, d'amandes entières et de blanc d'œuf. Les adultes avaient bu un peu de vin, et les enfants, du cidre.

Comme à chaque fois après être sortis de table, sur la route qui les menait à la messe de minuit, les plus jeunes avaient juré ne plus pouvoir manger pendant des jours durant. Et ils le pensaient toujours quand ils faisaient le chemin inverse, pour rentrer chez eux...

— Vous venez prendre une boisson chaude ? demanda Carmen à Yolanda après avoir monté l'escalier de leur immeuble.

Adriano avait envie d'accepter, mais il comprenait, à la fatigue qui creusait les traits de sa mère, que la fête s'arrêterait sur le palier. Et Yolanda déclina.

Les deux familles se séparèrent en s'embrassant, avant de refermer leur porte d'entrée sur cette veillée de Noël, sur cette *Noche Buena*.

Celestina n'avait toujours pas sommeil. Après s'être déchaussée et avoir quitté bonnet et manteau, elle courut sur le dallage noir et blanc de l'appartement, jusqu'à se retrouver au pied de la crèche installée pour l'occasion, dans le salon aux murs vert amande. Elle pouvait passer des heures ainsi courbée, à regarder chaque personnage. Et ils étaient nombreux ! Clemente et Ernesto, en plus de l'étable, avaient construit deux maisons miniatures, Celestina avait ajouté une école, Joaquin une petite fontaine et un pont, et Carmen avait parsemé le tout d'humains et d'animaux en modèles réduits. La crèche était si grande, qu'elle occupait tout le plateau du buffet. Et Celestina inventait à chaque figurine une destinée dont elle n'avait pas conscience.

Contrairement aux étrangers qui s'offraient des cadeaux la nuit du 24 décembre, ou aux premières lueurs du 25, les Cubains attendaient le 6 janvier et la venue des Rois Mages pour échanger leurs présents. Même s'ils étaient déjà achetés et dissimulés dans un placard, Celestina patientait en se demandant quel serait le sien. De nouveaux rubans pour les cheveux ? Une tenue pour l'école ? Un livre ? Une paire de chaussures ?

Toutefois, le soir du 24 décembre, elle ne pensait à rien d'autre que d'avoir le droit de veiller un peu plus tard que d'ordinaire, et de sentir la joie qui imprégnait les siens.

L'œil rivé sur un mouton – dont elle soupçonnait de faire les quatre cents coups à son berger –, Celestina entendait derrière elle les cuillères tourner dans les cafés que s'étaient servis ses parents et ses frères, assis sur le canapé et dans les fauteuils. Chaque rotation dans leur tasse en porcelaine s'accompagnait de son tintement clair.

Elle percevait aussi quelques murmures étouffés, mais elle restait focalisée sur le mouton farceur.

— Celestina ? l'interpella en douceur sa mère. Celestina, pourrais-tu nous accorder un peu de ton attention ?

La petite fille répondit distraitement, sans tourner la tête, et Carmen souligna :

— Cela devient vexant, quand votre enfant préfère la compagnie d'objets inanimés à la vôtre...

— Oh non, maman. C'est juste que ce mouton me pose question, indiqua Celestina. Chaque jour, je le rapproche de son amie la vache, et dès que je m'éloigne un peu, je le retrouve ensuite vers l'école.

En entendant la plainte enfantine percer dans sa voix, la détresse de Celestina provoqua des rires chez ses grands frères, qui tentèrent tant bien que mal de les étouffer dans leurs mains. Mais trop tard. Joaquin fronça les sourcils : il savait quelle était l'origine de cette fugue animalière. Ou plutôt, qui.

Le père de famille, sous couvert de parler à la cantonade, s'étonna :

— Décidément, je ne comprends pas. On offre un cadeau en avance à notre fille, et voilà qu'elle s'en désintéresse. Carmen, tu devrais le rapporter dès que possible au marchand.

Celestina se leva pour les rejoindre :

— Un cadeau pour moi, en avance ? C'est vrai ? Où est-il ?

Son père pointa l'une des chaises de la salle à manger, repoussée contre la table. Un peu à l'abri des regards, sur l'assise, trônait un paquet.

Celestina courut le chercher avant de revenir et de s'installer avec, sur le canapé, entre ses frères. Elle tenait entre ses mains le présent, dont le papier bleu métallisé bruissait sous les doigts.

Quelque peu intimidée, elle observa chacun des membres de sa famille, dont les yeux étaient braqués sur elle. D'abord hésitante, puis décidée, elle arracha l'emballage pour y découvrir une tenue complète. Une tenue complète... pour danser. Il y avait un justaucorps, un collant et des ballerines.

Il y avait l'espoir.

6

GISELLE

Octobre 1974

Dans les vapeurs d'eau chaude, la salle de bain prenait des allures de hammam. Les volutes montaient de la baignoire, décrivaient des arabesques, avant de s'épanouir dans la pièce et de se perdre, les unes mélangées aux autres, l'odeur du bain moussant à l'orchidée emplissant l'air étouffant.

Le marbre devenu plus brillant encore, glissait sous les pieds, et Giselle était attentive à chacun de ses pas : ce n'était pas le jour pour se blesser.

Pour soutenir son équilibre momentanément précaire, elle posa une de ses mains contre le mur et souleva une de ses jambes. Elle en trempa la pointe dans la baignoire et fut prise d'un vif mouvement de recul : passé la mousse en surface, l'eau était vraiment brûlante. Elle joua ainsi pendant deux ou trois minutes, à plonger ses orteils avant de les retirer, d'abord l'extrémité, puis jusqu'au talon, après jusqu'à la cheville, et enfin le pied au fond du bac, l'eau atteignant son mollet. Elle réitéra le même manège pour son autre jambe – elle avait le temps –, et finalement immergea son corps tout entier.

Un frisson de bien-être l'enveloppa : Giselle se délectait de la chaleur. Plus jeune, on lui avait dit de se méfier des baignoires, car c'était l'endroit où s'épanouissait la paresse. D'autres lui avaient également recommandé de ne jamais faire durer un bain trop longtemps, puisque l'eau chaude amollissait les chairs. C'était vis-à-vis de ce deuxième conseil surtout, que Giselle était la plus vigilante. Ce soir, une jolie paire d'escarpins l'attendait, mieux valait ne pas avoir les pieds trop gonflés pour les enfiler. D'un geste lent, tout en s'étirant, elle sortit les jambes de l'eau pour déposer ses talons sur le rebord de la baignoire.

Après un long trajet en avion, rien n'était meilleur pour se remettre que de se délasser ainsi... Giselle voulut compter le nombre d'heures qu'elle avait passées en vol ces derniers mois, mais elle ne parvenait même pas à se souvenir de toutes les destinations pour lesquelles elle avait embarqué.

Bercée par le crépitement des bulles de mousse qui mourraient, de la sueur perlant sur son visage et ses épaules, Giselle s'assoupit. Ce soir, elle s'était mise au défi d'être fantastique. Et elle le serait.

De petits coups frappés à sa porte la tirèrent de ses songes. Combien de temps s'était-il écoulé ? La mousse avait presque entièrement disparu et l'eau était désormais tiède.

Les coups recommencèrent, plus pressants.

— J'arrive, j'arrive ! lança Giselle à la cantonade.

En s'aidant de ses bras, elle se redressa péniblement. L'eau ruisselait le long de son corps, elle se pelotonna dans un peignoir de coton aussi moelleux qu'un nuage. Avant de sortir, elle déclencha la vidange du bain, et entendit les « glouglous » évocateurs, tandis qu'elle atteignait la porte de sa chambre.

— Qui est-ce ? demanda Giselle.

Avec les années, elle avait appris qu'il valait mieux s'assurer de l'identité de son visiteur, avant de lui permettre d'entrer dans son intimité. Et cela, autant pour se prémunir de la visite d'un amoureux éconduit, que d'une voisine trop curieuse...

— C'est moi, c'est Lorraine.

Giselle sourit. « C'est moi » lui aurait suffi, puisqu'elle reconnaissait Lorraine aux seules inflexions de sa voix, typiques du Sud-Ouest de la France.

Elle ouvrit la porte et Lorraine s'engouffra dans la chambre, les bras chargés entre autres d'un sèche-cheveux et d'un énorme *vanity case*, qu'elle déposa sans ménagement sur le lit. Étranglée par l'inquiétude, Lorraine s'enquit :

— Tu n'es pas encore habillée ? Tu t'es déjà douchée au moins ?

Giselle haussa les épaules : sa coiffeuse-maquilleuse avait toujours eu le don pour poser des questions rhétoriques.

— Ne vois-tu pas que je suis en peignoir ? Et mouillée, en plus de cela ?

D'un geste vif, Lorraine lui attrapa la main pour en inspecter les ongles :

— Tes doigts sont tout fripés... mais ton vernis est impeccable. Heureusement, parce que je n'aurais pas eu le temps d'ajouter une manucure à notre programme déjà bien chargé...

Tandis que Giselle se tamponnait le visage avec les manches trop longues de sa robe de chambre, encore ensommeillée, Lorraine enfouit sa tête dans les valises de sa patronne, et en ressortit avec des sous-vêtements et une combinaison en soie.

— Tiens, va vite enfiler cela, avant qu'on choisisse ta tenue ! lui ordonna-t-elle.

Giselle n'aimait pas qu'on la bouscule, surtout quand elle était en plein *jet lag*...

— Hé ! Mais doucement, on a le temps ! s'indigna-t-elle.

Au milieu du bazar et du désordre qu'était parfois sa vie, Lorraine était devenue son roc en pleine tempête. Avec elle à la barre, Giselle était persuadée qu'un navire ne pouvait que voguer gentiment sur les flots.

Lorraine voulut remettre les pendules à l'heure, bien qu'une part d'elle-même sache que la leçon devait être sans cesse répétée :

— Justement non, on ne l'a pas. Il fallait que tu y réfléchisses au lieu de t'accorder une sieste et un bain.

— Oh la mauvaise langue ! plaisanta Giselle. J'y ai pensé, figure-toi. C'est pour cette raison que je me suis accordée une sieste dans mon bain. Qui a dit qu'on ne pouvait pas s'occuper de deux choses à la fois ?

D'un geste impatient, Lorraine ouvrit son énorme *vanity case* et se munit d'une grosse brosse ronde.

— Quelle image vas-tu donner de toi si tu arrives en retard ? D'une diva égocentrique ?

Amusée, Giselle arqua l'un de ses sourcils :

— N'est-ce pas ce que je suis ?

CELESTINA

Août 1956

— Piqué ! Piqué ! Et là, tu tournes. Allez, plus vite, accélère !

Dans une salle de danse au parquet non ciré, au rez-de-chaussée de l'Hotel Nacional, des cris, des acclamations, des conseils, des ordres, des félicitations, se mêlaient aux notes. À tel point qu'on pouvait se demander si le compositeur, dont la musique s'échappait du phonographe, ne les avait pas ajoutés à sa partition.

— Oui, comme ça ! C'est ça, tu le tiens ! Plus aérienne, plus douce.

Ces dernières années avaient volé autour d'Evy sans se poser sur elle. C'était tout juste si la Franco-Américaine avait quelques pattes d'oie autour des yeux. Néanmoins, son corps musclé était toujours aussi dynamique.

— N'oublie pas le léger épaulé sur le *decrecendo*. Voilà...

Evy vivait la danse de la même façon qu'elle soit danseuse ou enseignante. Elle restait difficilement à sa place, arpentant la salle d'un bout à l'autre quand elle ne faisait pas également les mouvements, tel le reflet de son élève.

Evelyn Paris figea sa posture, souleva le menton et mit sa main droite derrière son oreille :

— Attention, tu entends les cordes ? C'est le moment : préparation en quatrième fondue, et pirouette. Deux tours. Deux tours. Et là, trois tours. C'est bien, n'oublie pas de sourire. Et détends tes épaules.

Evelyn avait choisi Tchaïkovski pour accompagner cette nouvelle chorégraphie et les cymbales de la *Danse des flocons* résonnaient dans le studio aménagé. Quand le morceau fut terminé, Evy courut jusqu'au tourne-disque pour soulever le bras de lecture et empêcher qu'un autre ne commence.

Celestina s'accorda ces quelques secondes pour respirer à pleins poumons. Les mains sur les hanches, les joues rosies, elle expirait et inspirait aussi profondément qu'elle le pouvait. La légère brise qui venait de la fenêtre ne parvenait pas à rafraîchir sa peau moite. Et, bien qu'épuisée, la jeune fille était heureuse. Non pas parce qu'elle fêterait ses seize ans dans

trois mois, mais parce qu'elle faisait ce qu'elle aimait le plus au monde : danser.

Cela faisait presque six ans, qu'en avance, Celestina avait reçu le plus beau cadeau qui soit : en plus d'une tenue et de chaussons, elle avait obtenu le droit d'apprendre la danse classique. Evy avait joué de son charme auprès du directeur de l'hôtel. Elle avait tant loué les mérites de sa jeune protégée – mais elle ne les avait pas vantés sans raison –, qu'il lui avait accordé l'autorisation d'enseigner bénévolement dans la salle de danse à l'une des filles d'un employé. Il avait émis trois conditions : que cela ne se fasse que sur le temps libre d'Evelyn et n'empiète pas sur les heures dévolues aux clients ; que Celestina, dès que son niveau le permettrait, donne de temps à autre des petites représentations aux touristes qui séjournaient dans le palace ; et enfin, que si le talent de Celestina perce, elle n'oublie pas de mentionner le rôle qu'avait eu l'humble directeur d'un prestigieux établissement, et le service qu'il avait ainsi rendu au monde de la culture.

— Allez, reprenons les pirouettes. Tu ne les stoppes jamais proprement et le classique ne tolère pas les approximations. Un tour, c'est trois cent soixante degrés. Deux tours, sept cent vingt, et non pas six cent quatre-vingt-dix ou sept cent trente-cinq. Tu commences ici, tu termines au même endroit.

Celestina se replaça en quatrième position, docilement. Elle ne remettait jamais les directives d'Evy en question. Non pas qu'elle n'aurait pas osé, mais plutôt que cela ne lui venait pas à l'esprit. L'ancienne danseuse professionnelle savait ce qu'elle faisait, il suffisait de voir la progression de son élève pour se rendre compte de ses qualités d'enseignante. En revanche, elle semblait toujours insatisfaite : si Celestina réussissait un pas difficile, elle lui demandait alors d'en réaliser un autre d'un niveau plus compliqué encore.

— Voilà, sois bien installée dans ton plié. Sens la force émaner du parquet. Et hop, pirouette deux tours !

Celestina s'exécuta, trois fois de suite.

— Très bien. Maintenant, fais une pirouette trois tours.

En s'enfonçant dans son demi-plié, Celestina souffla profondément, prenant l'appui nécessaire dans le sol pour s'élancer, aidée de son bras qui se referma en première, et de sa tête qui accompagna le mouvement.

Sauf qu'elle eut beau la recommencer, cette pirouette trois tours ne finissait jamais avec élégance, légèrement déséquilibrée de son axe central.

— OK, se contenta de dire Evy au cinquième essai. Puisque c'est ainsi, je veux que tu enchaînes quatre tours, d'ici la semaine prochaine.

Incrédule, Celestina osa demander :

— Comment pourrais-je réussir quatre tours, si je n'arrive pas à en faire trois ?

— Pour passer les trois tours, exerce-toi à en faire quatre. Pour montrer quelque chose de convenable en représentation, tu dois être capable de plus lors d'un entraînement. Si tu souhaites en faire quatre dans un ballet, fais en sorte que cinq tours te semblent faciles à exécuter. L'exigence est une clef ouvrant sur un monde sans fin.

Evy se dirigea vers la chaise dans le coin, sur laquelle elle déposait habituellement ses affaires. Sur son académique bleu nuit, elle ne prit pas la peine de mettre sa grande étole en coton, pour paraître plus décente dans les couloirs. Si, en règle générale, elle s'accommodait de ce puritanisme, il faisait trop chaud aujourd'hui pour qu'elle s'y soumette.

— Allez, on a assez travaillé, ça suffit. Tu viens ? lança-t-elle à Celestina.

Sa protégée n'avait pas bougé d'un pouce, debout au milieu de la pièce :

— Non, je préfère m'entraîner.

Evelyn souleva son sac, adressa un sourire à Celestina, puis sortit du studio.

La sueur collait ses cheveux blonds sur sa nuque : elle n'avait envie que d'une chose, aller dans sa chambre prendre une douche glacée. Et c'est ce qu'elle fit, avant de rejoindre la piscine.

Avec ses lunettes papillon en acétate blanc et son maillot de bain à fronces rouge qui descendait bas sur les hanches et mettait en valeur son décolleté, Evelyn Paris ne passait pas inaperçue. Et cela tombait bien, puisque c'était exactement l'effet recherché.

Elle plaignait les nouveaux venus à La Havane, comme chaque été. À son arrivée, on lui avait promis qu'elle s'habituerait bientôt, le temps que son corps prenne ses marques. Force était de constater qu'après quelques années, ce n'était pas le cas. Peut-être son organisme tolérerait-il les

températures élevées, mais elle, en tout cas, détestait toujours autant cette chaleur poisseuse.

Autour de la grande piscine en forme de haricot, il y avait quelques dizaines de vacanciers. Pas aussi nombreux que durant la belle saison – ou plutôt, « l'agréable » saison –, mais assez pour qu'Evelyn se dise que tous ces gens étaient fous. Si elle avait eu le choix, elle serait partie pour Newport. Ou encore, les Hamptons. Certainement pas sous les tropiques.

Elle s'installa sur un des sièges d'extérieur, en bois blanc, qui revisitait la forme Adirondack, ce fauteuil typiquement américain. Tout en réajustant ses lunettes, elle en profita pour lorgner les alentours. Derrière ses verres fumés, elle ne risquait rien à jeter un œil...

Il y avait quelques familles, rien qui ne sorte de l'ordinaire. Des parents qui essayaient de se détendre durant un bain de soleil, pendant que les enfants s'éclaboussaient dans l'eau. Quelques femmes, seules. Qu'elles se la jouent solitaires ou en groupe, celles-ci représentaient les femmes d'expatriés, promus à Cuba pour diriger un bureau ou une usine, laissant leurs épouses livrées à elle-même la journée.

Et puis, la piscine comptait également quelques hommes... Si l'un d'eux était seul mais saluait plusieurs personnes, il faisait partie des expatriés. Mais pour avoir du temps, en semaine, pour nager ou bronzer, cela signifiait qu'il était soit très riche, avec de nombreux employés pour s'occuper de ses affaires, soit un petit dirigeant d'entreprise, trop peu doué pour augmenter son chiffre et se faire de nouveaux clients. En bref, le premier était trop versé dans la frivolité et le second, dans la fainéantise, pour intéresser Evy. Elle cherchait plus. Elle valait plus.

— Dieu que cette chaleur est étouffante..., pesta-t-elle entre ses dents.

S'abandonnant contre le dossier et se sachant observée, elle s'étira comme un chat, ses bras soulevant ses boucles blondes qui retombèrent ensuite sur ses épaules, telle une cascade d'or. Elle avait beau n'être intéressée par aucun des spécimens qui se pavanaient à quelques mètres d'elle, elle préférait que ce soit elle qui les repousse, plutôt qu'eux qui ne veuillent pas d'elle.

Elle ferma les yeux et renversa sa tête en arrière, offrant sa gorge au soleil. Quitte à avoir chaud, autant prendre des couleurs. Elle avait la peau trop pâle pour jouer les inconscientes. Aussi, prenait-elle toujours garde à s'enduire d'un peu de crème solaire, et éviter la déconvenue d'un teint de homard.

Tout à l'heure, elle irait nager, enchaîner quelques longueurs dans son crawl maîtrisé. Mais pour l'instant, Evy ne voulait rien faire d'autre que cela : se languir comme une vacancière, à respirer l'odeur du chlore mêlée à celle des huiles de bronzage, au rythme du clapotis de la piscine.

— Je vous sers quelque chose, miss Paris ?

Bien qu'elle porte des lunettes, Evelyn dut placer sa main en visière pour voir le visage de celui qui lui parlait. C'était Joaquin. Malgré sa demande, il avait mis près de trois ans à l'appeler par son prénom, mais jamais devant les clients de l'hôtel. Dans ce cas, il trouvait « miss Paris » plus approprié.

Il lui arrivait parfois de délaissier le bâtiment pour prendre en charge quelques commandes au bord de la piscine, quand il sentait certains serveurs dépassés.

— Oh, Joaquin. Avec ce soleil, je ne vous ai pas reconnu tout de suite.

Joaquin avait appris à apprécier la professeure de danse. Non seulement, pour les cours dispensés gratuitement à sa fille, mais également pour la gentillesse qu'elle manifestait à l'égard de tous les autres employés. À vivre ici à l'année, elle connaissait le nom de toutes les femmes de ménage, ainsi que des jardiniers, des salariés du casino, du restaurant, du bar... Pour Evelyn, il n'y avait pas un monde entre les Cubains et les étrangers, mais entre les clients et les employés. Et elle savait auquel elle appartenait. Enfin... pour l'instant.

— Je prendrais volontiers un Pepsi : je n'en ai encore bu aucun cette semaine.

Le serveur au plateau d'argent hocha la tête, avant de se courber davantage vers elle :

— Voulez-vous que je le mette sur votre note ?

À ces mots, Evy saisit que quelqu'un avait dû proposer de le lui payer : ce n'était pas la première fois.

Elle s'approcha de Joaquin et abaissa légèrement ses lunettes, pour l'interroger de façon discrète :

— Pourquoi ? Qui vous a demandé de m'offrir un verre ?

Sans bouger, il lui répondit :

— Le monsieur derrière moi.

Evelyn regarda dans la direction indiquée.

— Celui avec le slip de bain jaune ?

— Celui-là même, monsieur Hollister.

Une simple moue aurait suffi à n'importe qui pour comprendre qu'Evelyn ne se montrait guère intéressée. Elle prit tout de même le soin d'ajouter :

— Celui-là ? Quel balourd ! Je suis persuadée qu'il est du genre à rouler des mécaniques devant tout ce qui porte un jupon.

Parce que Joaquin semblait peu convaincu, elle appuya :

— Et en plus, il rit trop fort ! Je ne crois pas qu'on ait besoin de l'entendre s'esclaffer jusqu'à Chicago. Et son maillot de bain est jaune.

— Bon, très bien, miss Paris. Un Pepsi-Cola sur votre note.

Et Joaquin partit préparer sa commande. Il avait beau être discret, il n'était pas dupe. Evelyn Paris trouvait à chaque homme un défaut – et le lui inventait, le cas échéant –, depuis qu'un en particulier lui avait brisé le cœur.

Elle l'avait rencontré au printemps, l'année précédente. Venu fêter la signature de juteux contrats avec ses collègues, il avait investi l'Hotel Nacional un mercredi d'avril. Avec son corps musclé, son regard azur et ses cheveux châtain, Evy avait immédiatement remarqué Matthew Broderick. Assez pour l'ignorer plus que les autres. Et l'hameçon avait été accroché. Elle avait passé une semaine délicieuse, lui s'échappant de ses amis dès qu'elle était libre de son temps. Ils s'étaient embrassés sur la plage le deuxième jour, et avaient partagé les mêmes draps de coton le suivant. Durant six jours et six nuits, ils s'étaient aimés passionnément, follement.

Au clair de lune cubain, Matthew lui avait murmuré des promesses d'amour qui n'engagent que les lendemains. Et il était parti. Un mardi.

Et jusqu'à maintenant, Evelyn Paris née Rostankowski n'avait reçu aucun signe de sa part, aucune invitation à le rejoindre à New York. Un financier spécialisé dans la banque d'investissement. Rien que son métier aurait dû lui mettre la puce à l'oreille : il avait joué avec elle comme il jouait avec les chiffres. Et désormais, Evy refusait de se laisser à nouveau avoir.

C'était bien dommage, pensait Joaquin, ainsi que les autres employés du palace. Parce qu'à trente et un ans, elle était toujours aussi jolie... Cela serait désolant que l'amertume ou l'ennui lui gâchent les traits.

CELESTINA

Elle savait que c'était médicalement impossible – un docteur le lui avait certifié devant une table de rami – et pourtant, Evy avait mal aux cheveux. Elle avait voulu noyer sa solitude au Casino. Et bien qu'elle ne joue jamais gros, elle avait perdu trois fois de suite au Black Jack. Elle avait alors passé un long moment au bar – le seul endroit où elle était sûre d'avoir quelque chose en échange de sa mise –, en compagnie de vermouth. Peut-être était-ce dû à ses racines polonaises, ou à ses habitudes, mais Evelyn tenait bien l'alcool. Suffisamment, pour qu'elle ne paraisse jamais ivre et ne tombe ni dans le pathétique, ni dans le ridicule. Elle avait jugé l'instant opportun pour se retirer dans sa chambre quand le comique de la piscine, le dénommé Hollister, avait surgi dans la pièce, se dirigeant droit sur elle.

Elle se passa la main sur le sommet du crâne. Si seulement, en plus de tenir l'alcool, elle n'en subissait pas les effets secondaires...

Plus Evy approchait de la salle de danse, et plus un bruit familier lui parvenait. Des coups sourds, légers, mats.

En poussant la porte, elle ne fut pas étonnée d'y trouver Celestina qui, à en croire les traces de transpiration qui fondaient par endroit le tissu de son justaucorps, devait s'entraîner depuis un moment.

Même si elle n'était pas au mieux de sa forme – avec deux aspirines, cela s'estomperait d'ici une heure tout au plus, elle en avait l'habitude –, Evy arriva à compter les tours de pirouette.

— Tu réussis quatre tours ? Je te félicite, dit-elle en déposant son sac et en enlevant le châle de ses épaules.

Heureuse, Celestina lui répondit :

— C'est normal, je me suis entraînée pour cinq, comme tu me l'as dit.

Evelyn demanda à Celestina de le lui montrer. Et tel qu'elle l'avait annoncé, les cinq tours parurent être un jeu d'enfant. Celestina épatait Evy, comme nul autre avant elle.

L'adolescente avait bien grandi, et son corps long, mince et souple, représentait tout ce que la danse classique considère gracieux. Toutefois, la jeune Cubaine possédait d'autres atouts, en plus de cette faculté presque

innée à danser. Non seulement sa tonicité musculaire était assez élevée pour lui faire exécuter des sauts d'une amplitude exceptionnelle, tels qu'on en voyait surtout chez les sujets masculins, mais ses gestes étaient plus sensuels et généreux que chez ses comparses féminines.

Quand elles dansaient l'une à côté de l'autre, la blonde et charmante Evelyn faisait pâle figure à côté de Celestina. Son regard foncé, le caractère de ses épaulés, le mouvement de ses bras, ses hanches plus larges, tout respirait la chaleur, l'exotisme. Celestina était une orchidée au centre d'un champ de marguerites : elle aurait beau se placer au milieu de centaines d'autres danseuses, on ne verrait qu'elle.

Sa façon d'évoluer sur la musique aussi, était étonnante, comme si elle se parvenait à se fondre dans les suites de notes. Comme si son corps même était un instrument, et ses pas, ses accords.

Même si elle trouvait la comparaison peu flatteuse, Evy avait misé sur le bon cheval en décidant d'enseigner l'art du ballet à Celestina. Si la professeure faisait les choix judicieux, peut-être... Oui, peut-être qu'elle pourrait propulser Celestina plus haut, plus loin, et la suivre dans son sillage...

— C'est vrai que ce n'est pas mal.

— Pas mal ? Je fais cinq tours. Je crois que tu peux utiliser autre chose que « pas mal », s'indigna Celestina.

Elle savait pourtant qu'Evy n'ajouterait rien de plus. Elle pensait qu'un excès de compliments rendait les danseurs trop sûrs d'eux-mêmes. Or le doute et la recherche constante d'objectifs plus hauts à atteindre, étaient le plus puissant des moteurs.

Quoi qu'il en soit, compliment ou non, Celestina connaissait assez Evy pour voir son œil pétiller quand elle réussissait un mouvement. La fierté n'avait pas besoin de mots pour s'exprimer.

— Que fais-tu samedi prochain ? s'enquit Evy.

L'adolescente pouffa :

— Aucune idée... Enfin si, il est possible que tu me trouves ici. Encore.

De toute façon, Celestina était presque toujours là, entre les quatre murs d'un studio de danse. Ses visites se multipliaient pendant les vacances scolaires, mais elles étaient déjà nombreuses tout au long de l'année, prenant le bus presque tous les après-midis en semaine pour avoir des cours ou répéter les enchaînements.

— Le directeur m’a convoquée dans son bureau, hier en début de soirée.

Le cœur de Celestina eut un loupé : pourvu qu’il ne revienne pas sur sa décision. Pourvu qu’on ne la prive pas de danser.

— Que voulait-il ?

— Rien de grave, ne te tracasse pas. Il souhaitait juste me rappeler un des points de notre accord.

— Lequel ? demanda anxieusement Celestina.

— Celui qui porte sur les représentations.

L’adolescente ne put se retenir de sautiller sur place en tapant des mains. Montrer de quoi elle était capable à de riches clients, leur prouver à tous, qu’une petite Cubaine pouvait exceller dans un « art noble » – bien qu’elle déteste cette expression –, cela la mettait en joie. Il en était autrement quand elle dansait devant ses parents, sa famille, ses amis. Dans ce cas, elle dansait pour eux, pour qu’ils soient fiers, qu’ils partagent des instants uniques, et pour qu’ils assistent à un spectacle qui, d’ordinaire, n’était pas dans leurs moyens.

— Devant qui vais-je devoir danser ? Laisse-moi deviner... Face aux proches d’un promoteur immobilier ? Ou ceux d’un riche négociant en vin ? Ou encore, devant la famille d’un acteur ?

Le sourire d’Evy devint plus large :

— Ta ta ta... Tu as tout faux. Si je te dis : Frank et Ava ?

Celestina ouvrit des yeux grands comme des soucoupes :

— Frank Sinatra et Ava Gardner ? Ils reviennent ?

— Que veux-tu ?... Déjà que Franck ne jurait que par le Nacional auparavant, alors depuis qu’ils ont séjourné ici pour leur lune de miel...

En quelques enjambées, Evelyn se trouva près de la platine à passer en revue les disques.

— Je ne sais pas encore sur quoi te faire danser, j’hésite un peu..., souffla-t-elle tout bas.

Elle ajouta ensuite, plus fort :

— Il se peut même qu’on ait droit à un orchestre. Oui, madame !

— Oh, le rêve ! pensa Celestina dont le regard se perdait dans le lointain.

— Ils arrivent en octobre prochain, donc nous avons le temps pour te préparer. Ils connaissent du monde, ils pourront peut-être donner un coup de pouce au destin. Enfin, si le couple infernal est sobre quand tu danseras...

La dernière phrase sortit Celestina de ses songes :

— Le couple infernal ?

— C'est comme ça qu'on les surnomme, à l'hôtel. Et d'ailleurs, peut-être pas seulement dans ce palace, si tu veux mon avis... Ton père ne t'a jamais raconté ?

— Jamais.

— Oh ! Il est si discret... Ce qui n'est pas mon cas, comme chacun sait.

Evelyn, sous des airs de conspiratrice, relata à Celestina la lune de miel que Mr et Mrs Sinatra avaient passée au Nacional, en novembre 1951.

— Quinze disputes par jour ! Je peux te dire que cela fait du dégât dans une chambre, deux comportements fougueux et des coudes qui se lèvent trop souvent.

— Peut-être, émit Celestina. Mais qu'elle est belle !...

— Je sais. Et lui, quelle voix ! Et quels yeux !... Ce n'est que justice que les gens riches, beaux et célèbres ne soient pas en plus épargnés par les vices, ponctua Evy très sérieusement.

Les deux femmes demeurèrent silencieuses. Si Evelyn méditait sur ses propres paroles, Celestina arrachait distraitement des petites peaux mortes à la base de son pouce en pensant à Adriano. Depuis quelques semaines, elle le sentait s'éloigner d'elle, et elle n'aimait pas cela. Elle le voyait toujours autant, là n'était pas le problème. Elle était même contente que des liens plus forts se nouent entre lui et ses frères. Et pourtant... Tandis qu'un attachement se créait entre les garçons, elle avait l'impression que le leur s'étiolait.

Elle chassa rapidement cette pensée de son esprit. Aujourd'hui, Evy lui avait proposé un autre objectif, important et ambitieux. Et tout ce qu'elle souhaitait, c'était briller en l'accomplissant. Celestina croyait, peut-être à tort, qu'il serait toujours temps de parler à Adriano, d'aller pêcher ou de se promener. Cela attendrait bien octobre, après la représentation privée. Ils pourraient même aller observer les étoiles, dans le château de rocaïlles, comme lorsqu'ils étaient enfants. Cela faisait si longtemps...

9

GISELLE

Octobre 1974

Avec la poire recouverte de tissu, Lorraine drapa Giselle dans un nuage de parfum capiteux. Quand elle ne craignit plus de recevoir une giclée dans les yeux, cette dernière ouvrit les paupières. Encore une fois, Lorraine avait fait des merveilles, à tel point que son propre travail parvenait à l'impressionner. Les attraits de Giselle étaient déjà remarquables au naturel. Mais avec l'aide de son employée, sa beauté surpassait, et de loin, celle de toutes les autres femmes.

Pourtant, une part d'elle-même avait toujours besoin d'être rassurée : le regard d'autrui lui était nécessaire pour percevoir la façon dont elle leur apparaissait.

— Comment me trouves-tu ?

Le sourire de Lorraine perça dans sa voix.

— Sublime.

Aussitôt, Giselle retrouva sa confiance égarée et affirma, comme si elle n'en avait jamais douté :

— Pourrait-il en être autrement, chérie ? Entre tes doigts de fée et mon capital génétique, nous ne pouvons pas être autre chose que l'équipe gagnante.

Du plat de la main, plus par habitude que par nécessité, Giselle lissa le devant de sa robe. La soie glissait sous sa paume et ses doigts, dans un murmure rassurant.

— Tu veux ton étole ? l'interrogea la maquilleuse.

— J'ai déjà suffisamment chaud ainsi, mais je suppose que mon entrée serait plus remarquable encore si j'en portais une...

— En effet, se contenta de répondre Lorraine.

— Très bien, alors allons-y pour l'étole. Donne-moi celle en crêpe Georgette.

— La rose ?

Giselle acquiesça :

— Elle est si fine qu'elle glisse joliment sur les épaules.

De nouveau, Lorraine fouilla dans la valise et ressortit d'une des poches zippées la délicate pièce d'étoffe, qu'elle mit dans les mains de Giselle.

Cette dernière ne voulait pas l'avouer, pourtant elle était nerveuse, plus que bien d'autres fois. Ce n'était pas sa première soirée du genre et elle n'était pas novice en la matière. Tout allait très bien se dérouler. Mais elle avait beau se le répéter, son estomac demeurait serré, contracté.

Giselle passa une main sur sa nuque, s'assurant ainsi qu'aucune mèche rebelle ne dépassait de son chignon, puis elle souffla doucement.

— Je crois que la fête n'attend plus que moi, s'encouragea-t-elle.

— Profites-en bien ! lui lança Lorraine qui rangeait dans une trousse les pinceaux de maquillage.

— C'est mon intention.

Et alors que Giselle s'apprêtait à sortir de la chambre, Lorraine la rattrapa avant qu'elle n'ait pu poser ses doigts sur la poignée.

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai oublié de te donner ça, lui expliqua Lorraine en lui faisant passer un petit coffre en bois. On l'a confié à la réception pour toi tout à l'heure.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Giselle.

Des cadeaux, ce n'était pas la première fois qu'on lui en laissait, au lobby de son hôtel. Et elle souhaitait que ce ne soit pas la dernière... Elle avait déjà eu des bouquets de roses rouges, un collier de perles, du parfum dans une bouteille en cristal, des boucles d'oreilles en émeraudes... Mais vu où elle se trouvait en ce moment, elle ne put s'empêcher de se demander à voix haute :

— J'espère que ce n'est pas une bombe.

Lorraine l'avait entendue :

— J'ai vérifié : aucun tic-tac.

Giselle sourit de sa propre sottise puis elle ouvrit avec soin la boîte, dont l'essence de bois si douce, lui rappelait celle d'un fauteuil, hérité par sa famille au décès d'une grand-mère.

Dedans, il n'y avait ni or ni diamant. Pourtant, le coffret recelait quelque chose de précieux : de la mariposa blanca, dont elle ressentait la délicatesse des fleurs, sous la pulpe de ses doigts.

Elle ne put s'empêcher de porter la mariposa à ses narines, et d'en inspirer profondément, presque douloureusement, les effluves si

particuliers.

Intriguée, Lorraine se rapprocha afin de sentir la fleur, une espèce qui lui était jusque-là inconnue.

— On dirait... du jasmin ?

— Mieux que cela, c'est de la mariposa, lui expliqua Giselle. À Cuba, il s'agit de la fleur nationale.

— Comme le lys en France, ajouta Lorraine.

— Pas tout à fait. Elle ne symbolise pas les rois, mais le peuple. À la fin du XIXe, lors de la révolution cubaine contre le joug des Espagnols, les révolutionnaires se trouvaient dans les montagnes, tandis que leurs femmes vivaient dans la vallée. Les messagères amoureuses piquaient leur chevelure de ces fleurs, dont la tige creuse permettait d'y cacher des notes secrètes sur les prochains combats, sans se faire attraper par l'ennemi. Et ainsi, les Espagnols ne pouvaient prendre au dépourvu les Cubains. C'était la fleur de l'espoir...

Lorraine hocha la tête d'un air entendu.

— C'est drôle, comme cadeau. Les gens ne savent vraiment plus quoi te donner. Peut-être pensent-ils que tu as assez de rivières de diamants pour ne plus être impressionnée par leur éclat, plaisanta Lorraine en retournant à ses pinceaux et fards à paupières, restés sur la commode.

Alors qu'elle piquait la fleur dans ses cheveux tirés, juste derrière l'oreille, pour la maintenir en place, Giselle souffla :

— Et pourtant, c'est le plus beau qu'on m'ait jamais offert.

Et elle sortit de la chambre.

CELESTINA

Octobre 1956

Elle était prête. Evelyn l'en avait assurée. Danser devant un public d'inconnus, en présence de grandes fortunes, ce n'était pas une première. Se produire face à des gens ivres, non plus. Elle avait beau connaître la réputation sulfureuse du couple, Celestina se dit qu'elle était peut-être surfaite. D'autant qu'il était tout juste seize heures. Qui pouvait être saoul à l'heure du thé ?

Habillée d'un tutu prêté par Evelyn, Celestina jouait avec les cinq couches de tulle, qu'elle passait et repassait entre ses doigts, comme un porte-bonheur.

Evy prenait toujours bien soin d'elle avant une représentation, arguant « qu'on ne savait jamais » qui serait présent parmi les invités. Mais cette fois-ci, plus encore. L'enseignante avait tant laqué le chignon de son élève, que Celestina avait été prise d'une violente quinte de toux, causée par les vapeurs chimiques.

Ses yeux avaient été maquillés en noir, pour les agrandir, les allonger. Pour que dans son visage, on ne voie qu'eux. Et Evy avait même conspiré avec les cuisines, pour avoir du filet bien frais d'escalope, dont elle avait entouré certains orteils de sa protégée. Elle avait beau trouver cette idée assez repoussante au début, Celestina constatait qu'elle fonctionnait : ses pointes ne lui paraissaient jamais aussi confortables qu'en ces occasions-là.

Elle faisait des petits relevés en première, alternant rythmes lents et rapides, pour garder ses pieds bien chauds. Elle s'était échauffée pendant près d'une heure, n'attendant plus qu'Evelyn lui fasse signe, qu'elle vienne la chercher pour la conduire dans la salle privatisée.

La porte s'ouvrit et Joaquin apparut. Celestina était presque déçue que ce ne fût pas Evy, mais elle n'en montra rien.

Il demeura quelques secondes, les bras ballants, à l'admirer. Sa fille incarnait la parfaite danseuse de ballet. Et Joaquin avait beau la voir régulièrement chausser ses pointes pour faire quelques exercices dans leur petit salon, utilisant le rebord de la table telle une barre, cet instant lui

permit de réaliser à quel degré la danse classique l'imprégnait. Elle était heureuse, son sourire fendait son visage d'une oreille à l'autre. Elle était magnifique aussi, et paraissait plus mature. Pourtant, pour la première fois de sa vie, Joaquín Casareí sentit une distance avec celle qu'il avait chérie dès sa venue au monde. Pour la première fois de sa vie, il eut un étrange pressentiment, s'imaginant sa fille comme l'une des clientes qui se ferait servir, tandis que lui serait toujours dévolu au service. Il en était fier et peiné à la fois. Si l'avenir de Celestina pouvait être fait de réussite et de sommets, il craignait en revanche qu'elle n'oublie rapidement d'où elle tirait ses origines. Qu'elle les délaisse, eux, les habitants de La Habana Vieja.

— Comment me trouves-tu ?

Joaquín sourit :

— Très jolie. Aussi jolie que ta maman, quand je l'ai rencontrée.

Celestina parut soulagée. Mais ce sentiment ne perdura pas puisque Joaquín l'informa de la raison pour laquelle il la rejoignait :

— Mr et Mrs Sinatra sont bien là. Ils sont en grande forme. Manolo commençait à leur servir les cocktails, quand je suis venu te retrouver.

Son père semblait un peu confus et Celestina s'inquiéta.

— Je t'assure que je vais bien. Seulement... J'ai été averti au dernier moment d'une invitée de marque.

Celestina retint son souffle :

— De qui s'agit-il ?

— Marta Batista.

— En es-tu sûr ?

— J'ai été prévenu juste avant que les convives n'arrivent. Et ensuite, non seulement je l'ai aperçue, mais j'ai également préparé sa boisson.

Cette information serra momentanément la gorge de Celestina : elle manquait d'air. Sur ces entrefaites, Evelyn les rejoignit dans le studio.

— Celestina ! Cela va être à toi.

Ne la voyant pas réagir, elle s'approcha jusqu'à se poster à côté de sa protégée pour lui frotter le dos, s'inquiétant de son teint subitement plus pâle.

Evelyn comprit rapidement ce qui se passait et elle se tourna vers Joaquín :

— Je ne vous félicite pas : regardez dans quel état vous me l'avez mise ! Pourquoi être venu lui annoncer qu'elle comptait parmi les invités ?

— Je trouvais cela normal de prévenir Celestina, afin qu'elle danse encore mieux et qu'elle ne soit pas surprise de la voir au dernier moment, se défendit Joaquín.

— Elle danse toujours brillamment, le coupa Evy. Et elle ne l'aurait pas remarquée, au milieu des autres !

Cette fois, ce fut Joaquín qui leva les yeux au plafond :

— Vous croyez sincèrement qu'elle ne l'aurait pas reconnue ? Le directeur l'a placée devant, comme invitée d'honneur. C'est la femme du Président, voyons ! Tous les Cubains connaissent son visage !

Dont Celestina.

Dans les histoires qu'il livrait au dîner, Joaquín lui avait déjà fait part de la visite du couple présidentiel de façon officieuse ou officielle, les Batista appréciant depuis toujours l'Hotel Nacional.

Précédemment, Fulgencio Batista avait dirigé Cuba lors d'un premier mandat, entre 1940 et 1944, avant de devoir s'exiler. Mais il était revenu en 1948, en remportant un siège au Sénat. Son coup d'État en 1952 l'avait réinstallé au pouvoir.

Joaquín avait toujours eu la vision de la politique cubaine comme celle d'un immense carrousel. Des gens montaient, d'autres descendaient. Il était rare d'y entrepercevoir une quelconque forme de stabilité. Quoi qu'il en soit, son rapport très distancié à la politique plaisait à la direction du palace.

Evelyn fit pivoter Celestina face à elle, ses mains sur ses épaules :

— Celestina, sa présence ne change rien. Souviens-toi comme tu étais heureuse de danser devant Ava. Concentre-toi uniquement sur ça.

— Et si je me trompe ? s'inquiéta l'adolescente. Et si je tombe ?

— Celestina, écoute ce que je te dis.

La jeune danseuse planta son regard dans celui de son enseignante, qui semblait plus que jamais déterminé.

— J'ai confiance en toi et je sais que cela n'arrivera pas. T'ai-je déjà menti une seule fois ?

Celestina n'eut pas besoin de réfléchir longtemps à la question pour avouer :

— Non, à aucun moment.

— Aujourd'hui, tu danseras comme jamais. Et tout ce que tu ressentiras quand la dernière note aura retenti, c'est de la fierté. Au moment de la révérence, il n'y aura ni fille de barman ni épouse de président. Il n'y aura qu'une artiste qui brille.

La confiance que témoignait Evy regonfla le moral de Celestina.

— D'accord.

— Es-tu prête pour y aller ?

Et déjà, Celestina se dirigeait vers le couloir, après avoir emprunté la porte.

Quand elle dansait, Celestina parvenait à s'évader, à ne plus prêter attention à ce qui l'entourait. Sur certains relevés au jarret, elle avait pris garde de ne pas glisser sur le marbre, de même lors de ses trois arabesques suivies sur pointes. À part ces excès de concentration momentanés, elle avait pu s'immerger toute entière dans la musique. Entendre la respiration des cordes. Sentir le frottement de son collant, quand ses jambes se chevauchaient. Imaginer ses bras comme les ailes d'un oiseau, accompagnant sa danse de leur vol.

Et la musique cessa. Elle tenta alors de maîtriser son souffle et les battements de son cœur, pour contenir les mouvements de sa cage thoracique. Pour ne pas donner l'impression que danser était un exercice difficile. La danse, c'est l'illusion de la facilité. Sans grimacer. Sans pleurer.

Elle fit un pas de côté, décrivit un cercle tant avec ses bras qu'avec ses jambes, et fit une révérence. Puis Celestina esquaissa un pas de l'autre côté pour renouveler le même mouvement, dans un effet miroir.

Et les applaudissements !

La jeune fille était ravie. Elle avait assez bien dansé pour mériter qu'on acclame sa prestation. Certains se levèrent. Et, bien que réjouie, elle ne sut plus trop où se mettre. Heureusement, très vite, tous les convives quittèrent leur chaise pour reprendre les causeries et se rendre au buffet.

— J'étais comment ? ne put s'empêcher de demander Celestina à Evy qui la rejoignait.

— Magistrale. Tu as réussi à surpasser ce dont tu es capable pendant nos cours.

À l'autre bout de la salle de réception, Joaquin déambulait parmi les invités, son plateau à la main. Sans en avoir l'air, il essayait d'approcher sa fille, pour la féliciter. Et, entre les groupes qui se formaient et ceux qui lui passaient commande, ce n'était pas chose aisée.

Evelyn et Celestina, tout à leur succès du jour, ne le voyaient pas. Elles tentaient de se maîtriser, de contenir leur enthousiasme. Si elles ne s'étaient pas écoutées, elles auraient sauté sur place, en poussant de petits cris. En parfaites ladies, elles se contentèrent pourtant de sourire, en détaillant chacun des pas de la chorégraphie.

— Je tenais à vous féliciter : c'était une charmante prestation, complimenta une voix inconnue en s'adressant à Celestina.

La danseuse et son enseignante se retournèrent, et découvrirent Marta Batista. Cette dernière leur souriait, dans son impeccable robe couleur pêche, son sac à main crème assorti à ses escarpins.

Il n'y avait plus que trois mètres qui séparaient Joaquin de sa fille. Toutefois, en la voyant parler à l'épouse du Président, il n'osa rien lui dire. Il se contenta de faire un signe discret à Celestina, en présentant les coupes de champagne à miss Paris et madame Batista. Puis il repartit, Frank Sinatra l'apostrophant.

Celestina et Evy s'en retournèrent assez rapidement au studio, la première pour se changer, la seconde pour débrief. De toute façon, aucune des deux n'était invitée à rester. C'était le jeu. Et peu importait.

Tout ce que souhaitait Celestina à ce moment-là, c'était rejoindre sa maison le plus vite possible. Elle était si impatiente qu'elle ne savait pas si elle serait capable d'attendre le bus. Elle aurait pu se mettre à courir jusque chez elle, en tutu et chaussons satinés. Il fallait qu'elle leur annonce, à tous – à ses parents, ses frères, Adriano, Yolanda, et tous leurs autres voisins – que madame Batista l'avait félicitée, elle, la fille d'un employé de l'hôtel. Et mieux encore : Evelyn et Celestina étaient conviées au palais présidentiel, le lendemain, sur invitation personnelle de Marta Batista.

CELESTINA

Quand elles furent à l'angle de l'Avenida Bélgica, ni Evy ni Celestina n'en menaient bien large. L'une comme l'autre sentaient que cette entrevue pourrait être décisive. Leur avenir se dessinerait peut-être bientôt dans un de ces salons, entre deux petits gâteaux. Et c'était aussi grisant que terrifiant, que de risquer de toucher son futur du doigt.

— Que crois-tu... ? Que crois-tu qu'elle va me dire ? interrogea Celestina.

— Pourquoi me demandes-tu ça, à moi ? Ai-je l'air de transporter une boule de cristal dans ma pochette en crocodile ? s'étonna Evy.

Clairement, ce n'était pas le cas.

Devant elles, les voitures défilaient dans la rue. Moteurs et klaxons. Mais elles ne les entendaient pas.

De l'autre côté de la chaussée, il était là, imposant et forçant le respect : le Palais présidentiel, avec ses hautes fenêtres et ses colonnades. Situé dans le quartier de Celestina, le bâtiment lui était familier. Pour autant, jamais elle ne se serait imaginé pouvoir un jour y pénétrer. Encore moins en tant qu'une invitée officielle de la Première dame.

— Il faut qu'on y aille, murmura Evy. La ponctualité est une obligation, en certaines occasions.

En faisant attention, elles traversèrent la rue, avant de se présenter à l'accueil pour s'annoncer. À voir tous ces hommes armés monter la garde, Celestina n'était pas à l'aise. Au contraire d'elle, Evy se sentait comme un poisson dans l'eau, donnant des clins d'œil aguicheurs à tous ceux qui croisaient sa route.

— Madame Batista vous attend, leur confirma un membre du personnel.

Il était chauve. Petit, il semblait nager dans son costume sombre, dont les épaulettes plongeaient en haut de ses bras. Il s'effaça pour les laisser pénétrer dans le hall.

— Oh, quelle splendeur ! s'exclama Evy.

Dans sa robe à imprimé à pois, avec ses yeux dilatés par l'émerveillement, elle avait l'apparence d'une gamine. Si Evelyn n'était pas du genre à se montrer facilement impressionnée, cette fois-ci, elle ne pouvait cacher sa surprise.

— Madame a du goût, répliqua laconiquement le valet. La décoration intérieure a été confiée à Tiffany. Si vous me le permettez, je puis vous dire que vous en verrez vraiment la beauté dans le salon dans lequel vous serez reçues.

En avisant l'air entendu d'Evy, Celestina comprit – de travers – que cette Tiffany devait être une décoratrice connue, bien qu'elle-même ignore de qui il s'agissait. Et elle s'en fichait comme de ses premiers beignets de banane !

L'intérieur était magnifique, prétendre le contraire n'aurait été que pur mensonge. Des lustres, aux rivières de pampilles, illuminaient les voûtes. Et, dans le fond du vestibule, trônait un escalier magistral fait du même marbre de Carrare que le sol, au dessin rectangulaire. Le décor respirait le luxe, sans trop d'étalage, sûrement grâce à cet effet de blancheur du marbre et de la lumière jaillissant de toutes parts. Evy s'attendait presque à ce que flotte dans les airs un parfum sophistiqué, alors qu'il n'y avait que l'odeur de la pierre froide.

Le valet les conduisit tout droit à l'escalier au blanc veiné de gris. Si les talons d'Evy résonnaient, les ballerines de Celestina provoquaient des sifflements assourdis, comme le chuintement d'insignifiants jets de vapeur.

Mais de la même façon que lorsqu'elle était enfant, impatiente que tombent des flocons n'ayant jamais cherché refuge à La Havane, Celestina montait les marches la tête renversée en arrière, retenant d'une main le petit chapeau blanc que sa mère lui avait prêté, pour l'occasion. Au-dessus d'eux, une grande coupole recouverte de céramiques vitrifiées paraît l'édifice comme une énorme cerise sur le meilleur des gâteaux. L'or et le bleu nuit de son décor lui rappelaient les crépuscules étoilés.

Quand l'escalier se sépara en deux volées distinctes, et qu'elles empruntèrent celle de gauche, Celestina faillit manquer une marche, rattrapée de justesse par Evy qui en profita pour lui asséner un discret coup de coude :

— Arrête de regarder en l'air la bouche ouverte, on a l'impression que tu vas gober des mouches ! lui souffla-t-elle.

Cela suffit pour que Celestina se redressât vivement. Tant mieux, sinon elle aurait négligé les dorures, moulures et soubassements, de même que les sculptures et peintures qui donnaient au lieu des allures de musée.

Le labyrinthe à dallage de cabochons gris du premier étage ne semblait pas avoir de secret pour le valet qui, une fois parvenu au palier, emprunta un couloir avant de frapper à l'une des nombreuses portes qui se ressemblaient toutes, et ne portaient aucune mention pour les différencier les unes des autres.

— Oui ? répondit une voix féminine.

Et de la même façon qu'il l'avait fait dans le hall, le valet ouvrit un des battants d'une haute porte double en bois aux moulures dorées à la feuille d'or, et s'effaça pour laisser passer Celestina et Evy. Sauf que cette fois-ci, il referma l'huissierie derrière elles, sans les accompagner.

Si Celestina n'avait pas été habituée à côtoyer un univers luxueux au palace, elle n'aurait pu maintenir sa mâchoire en place tant elle était ébahie. Elle se pinça au niveau du poignet, afin de vérifier qu'elle ne rêvait pas. Mais non, ce n'était pas le cas.

Au milieu d'un salon d'une cinquantaine de mètres carrés, autour d'une table ronde au bois tellement verni qu'il en paraissait laqué, la Première dame de Cuba les attendait, à proximité d'un service à thé et de petits gâteaux.

— Mademoiselle Paris ! Mademoiselle Casarei ! Je suis ravie de vous recevoir au palais, les accueillit Marta Batista.

De même que la veille, ses cheveux foncés, coupés au milieu de la nuque, étaient séparés par une raie. Et de chaque côté de son visage, perdues entre les boucles, deux barrettes les maintenaient dégagées.

Sa tenue semblait plus simple, moins protocolaire – une espèce de robe-chemisier blanche, la taille marquée par une ceinture en cuir vert –, ce qui aida Celestina à se sentir plus à son aise.

Elle n'avait jamais rencontré de manière officielle un membre du gouvernement, ni quiconque qui lui soit associé. Aussi, de façon un peu maladroite, se surprenant presque elle-même, Celestina esquissa une petite révérence en tendant la main à madame Batista. Evelyn, croyant que c'était la coutume – et n'ayant pas eu davantage l'occasion de croiser le président d'un pays ou son épouse –, fit de même.

Marta Batista ne dit rien et se contenta de sourire, tout en les priant d'un geste à s'asseoir sur les fauteuils cabriolets, recouverts de riches

tapisseries.

Le petit salon était à l'image des communs du palais avec du marbre au sol, et des murs aux teintes neutres. Mais le luxe était cette fois-ci un peu plus tapageur, se nichant dans les détails, les bibelots, les meubles.

— Je suis très heureuse que vous ayez accepté mon invitation, débuta madame Batista.

— Je vous en prie, c'est nous qui vous remercions de nous recevoir, renchérit Evy.

Il avait été convenu que, pour l'essentiel, Evelyn se chargerait de la conversation, Celestina craignant de commettre un impair. Excepté pour les questions qui lui seraient directement adressées et auxquelles elle répondrait sans délai, la jeune fille devait conserver un sourire discret et une posture bien droite, assise au bord du fauteuil.

— Je ne sais pas si vous l'ignorez ou non, mais j'ai à cœur la culture. J'ai convaincu mon mari de faire construire une galerie annexe, au Musée des Beaux-Arts.

— Bien entendu, confirma Evy, j'ai lu un article qui relatait son ouverture. C'était il y a deux ans, si je me souviens bien...

— Vous avez une excellente mémoire, miss Paris, la félicita madame Batista. En effet, Fulgencio l'a inauguré en janvier 1954. Et je veux que ce ne soit qu'une première pierre à l'édification des arts.

Celestina écoutait d'une voix distraite, attirée par le serviteur à trois étages, non pas pour sa fabrication en cristal, mais pour les nombreux petits gâteaux qu'il dévoilait.

Cela n'échappa pas à Marta Batista qui décréta :

— Peut-être serait-ce plus agréable de parler de tout cela devant une bonne tasse de thé ?

Et aussitôt, comme par enchantement, une gouvernante se matérialisa et proposa à chacune des trois femmes de l'Earl Grey dans de la porcelaine fine.

La Première dame désigna les petits fours d'un vague geste de la main et s'adressa à Celestina :

— Prends, vas-y. Mange tout ce qu'il te plaira.

Celestina ne se le fit pas répéter deux fois. Des gâteaux, elle ne connaissait que ceux confectionnés par sa mère, sur la table de leur petite cuisine. Des gâteaux délicieux qui vous gâtaient les sens et l'estomac. Mais jamais encore elle n'avait eu le droit de toucher des douceurs – car c'était là

le terme qui leur convenait le plus – aussi appétissantes et si bien mises en valeur. Puisqu’avant de combler les papilles, elles sollicitaient les yeux.

Il y avait des glaçages, véritables châteaux de chantilly sur des génoises pas plus grandes qu’une poignée en porcelaine, des fleurs en pâte d’amande et des perles de sucre, un assortiment de délicatesses aux teintes pastel ou chocolat, qui ne demandaient qu’à fondre dans la bouche.

— Tout a l’air si délicieux..., ne put réprimer Celestina. Je n’ai jamais rien vu de tel.

Cette remarque plut à la Première dame, ravie de parvenir à ébahir ses convives, bien que la chose s’avère plus facile avec une jeune comme Celestina, qu’avec ce charmeur de Marlon Brando.

— J’ai fait embaucher un chef pâtissier français, crut bon de préciser Marta Batista. Pour les joies du palais, tout le monde s’accorde à dire que la cuisine française est la meilleure qui existe. Pour ma part, je trouve que cela se confirme surtout dans le domaine de la pâtisserie.

Elle se tourna vers Evelyn :

— Le directeur de l’Hotel Nacional m’a informée que vous étiez Française, est-ce exact ?

— Je suis née à Paris, approuva Evy. Mais j’ai une ascendance polonaise, et j’ai passé près de la moitié de ma vie de ce côté-ci de l’Atlantique.

— Cela fait-il de vous une sorte de globetrotteuse en devenir ?

— Aucune idée. Néanmoins, depuis que je suis arrivée à Cuba, je ne m’en vois pas partir. Je trouve la façon de vivre si douce... Enfin, sauf pendant l’été. À cette époque de l’année, je rêve d’être en Normandie et de plonger dans l’eau fraîche.

Marta Batista afficha un air entendu, et reporta son attention sur Celestina :

— Et vous, chère enfant ? Connaissez-vous la France ?

Une bouchée grosse comme le poing entre les mâchoires, Celestina se dépêcha de mâcher et d’avaler, avant de pouvoir répondre :

— Je n’ai jamais quitté La Havane, madame.

— Je suppose néanmoins que votre professeure a dû vous parler de son pays natal, non ?

— Bien sûr ! Elle m’apprend même le français, s’enthousiasma l’adolescente.

Elle ne voulait pas insister sur ce point, mais Marta Batista n'était pas naïve ou innocente au point d'inviter au Palais présidentiel des personnes dont elle ignorait tout. Elle avait eu un rapport détaillé sur Celestina Casarei, enfant de Joaquin – un barman du Nacional – et Carmen Casarei, ayant habité toute sa vie La Habana Vieja, et s'étant découverte une passion – et un talent – pour la danse six ans plus tôt.

En revanche, elle eut peine à masquer sa surprise : qu'une fille du peuple – car talent ou non, Celestina Casarei était issue de la classe populaire – sache s'exprimer dans la langue des diplomates, celle de Racine et Molière, l'étonna.

— Vous parlez le français ? répéta la Première dame pour s'assurer d'avoir bien compris.

Si un macaron couleur jonquille faisait de l'œil à Celestina, elle devait remettre sa dégustation à plus tard.

— En effet, je connais déjà quelques mots.

Et Celestina fit ce qu'apparemment on attendait d'elle, en jouant les petits chiens savants, prouvant ainsi qu'elle n'était pas du genre à se vanter de mérites qu'elle ne possédait pas.

Voilà qui était bien curieux, pensa madame Batista. Cependant, elle s'abstient de tout commentaire, essayant de maîtriser la stupéfaction qui voulait prendre possession de ses sourcils.

Cela n'échappa pas à Evy. Peut-être était-ce idiot, toutefois elle se mit à craindre que cela n'affecte les bonnes relations entre madame Batista et elles. Aussi, elle se dépêcha de préciser :

— Je n'ai pas eu le choix : la danse classique s'enseigne en français.

— Et pour quelle raison ? s'enquit la Première dame.

— Cette discipline fut créée par Louis XIV, le premier danseur classique de l'histoire. Et chaque mot appartenant au vocabulaire du ballet est depuis lors resté français. Où que vous cherchiez un enseignement dans le monde, un plié demeure un plié, de même pour les déboulés et les arabesques.

De la meringue italienne jaune dans la bouche, Celestina approuva en hochant la tête.

Sur le ton de la confiance, afin de détendre l'atmosphère et de pouvoir s'assurer des largesses de Marta Batista, Evelyn ajouta :

— Je dois également vous livrer que, lors de mes sursauts d'humeur, j'ai tendance à m'énerver en français. Mais vous connaissez la réputation de

contestataires qu'ont les habitants de l'Hexagone...

Ce devait être le cas puisque, pour confirmer, madame Batista tapota le dessus de la main d'Evy.

Elle trempa ses lèvres délicatement dans sa tasse de thé, et Evelyn l'imita, le petit doigt tendu en l'air. Celestina n'en rata pas une miette : elle enregistra immédiatement cette façon de faire, de boire un breuvage « comme une dame ». Cela ne devait valoir que pour le thé, puisqu'elle n'avait jamais vu Evy prendre un verre de vermouth avec ce genre de geste guindé. La jeune fille le trouva si chic, si dépaysant, qu'elle penserait à le répéter désormais pour tout ce qu'elle porterait à ses lèvres, et non pas seulement du thé. Et c'est ce qu'elle ferait dans les semaines à venir, jusqu'à ce qu'Ernesto et Adriano se moquent d'elle et de ses manières de tenir un verre d'eau, Celestina se promettant alors de ne le réserver que pour des moments en compagnie d'êtres plus éduqués qu'eux ne l'étaient. Quant à Joaquin, il ne ferait aucune remarque, obtenant confirmation, avec ce simple geste, que sa fille s'éloignait d'eux.

D'une serviette en tissu ivoire, madame Batista se tapota la bouche, avant de recommencer à parler.

— Comme je vous le disais, je m'investis dans les Arts. Et j'ai trouvé le spectacle auquel j'ai assisté hier si charmant, que je souhaite soutenir Celestina dans sa progression.

— Et de quelle façon envisagez-vous cela ? demanda Evelyn, anxieuse d'en connaître la réponse.

— Pour ce qui concerne l'enseignement, je ne me sens pas apte à apporter la moindre suggestion. Étant donné ce que j'ai pu voir, vous n'avez pas besoin de changer quoi que ce soit dans ce domaine. Il paraît qu'elle a appris à danser assez récemment ?

Evelyn avait cru un bref instant qu'en désirant s'immiscer dans la vie de Celestina, la Première dame veuille l'évincer au profit d'un autre professeur, plus talentueux ou prestigieux. Soulagée que ses craintes soient infondées, elle respira librement :

— Il y a six ans de cela. Pour toute autre discipline, cela peut déjà apparaître comme une longue période d'apprentissage. Mais la danse est à ce point exigeante, que plusieurs années s'avèrent nécessaires pour adopter une position de repos satisfaisante. Il faut penser à toutes ses articulations, à serrer ses fessiers et ses abdominaux, maintenir ses bras dans une certaine

position en les gardant souples, baisser les épaules, dégager son cou, et ce, tout en affichant une étonnante décontraction.

— Mon rôle de Première dame me semble soudainement plus facile que d'être danseuse ! plaisanta Marta Batista.

Et elle éclata d'un rire cristallin.

Celestina la suivit, doucement, sans trop ouvrir la bouche, car elle supposa que c'était ce qu'on attendait d'elle à cet instant précis. Elle ne se trompait pas.

— En bref, je souhaite devenir la mécène de Celestina et lui offrir une sorte de bourse à titre privé. Encore adolescente, j'imagine qu'elle doit grandir et avoir besoin de nouveaux justaucorps ou collants. De même pour une représentation, le coût d'une tenue de scène doit s'avérer assez prohibitif.

Jusqu'alors, malgré l'insistance d'Evy de participer, Joaquin Casarei avait toujours refusé qu'une autre personne que lui prenne en charge les frais de sa famille. Certains parleraient d'orgueil mal placé. Pour lui, c'était sa fierté de père.

Au début, Celestina avait emprunté les vieilles tenues d'Evy. Mais bien que fine, elle avait pris des formes que son enseignante n'avait pas, et mesurait six bons centimètres de plus qu'elle. Joaquin avait donc multiplié les heures supplémentaires, afin d'acheter deux justaucorps à sa fille qui alternait en les portant un jour sur deux. Pour les « tenues de scène », le système de débrouille avait primé : il s'agissait du même tutu blanc d'Evelyn qui, selon le thème de la représentation, était personnalisé. Carmen Casarei avait réussi à rallonger elle-même les bretelles, et à l'ajuster à la taille de Celestina. En revanche, pour les détails, le tutu faisait des allers-retours chez madame Arias, la voisine d'en face, ancienne couturière professionnelle, dont les broderies et passementeries auraient faire pâlir d'envie toutes les précieuses de la Cinquième Avenue.

Cependant, il y avait une chose dont le coût pourrait alléger les épaules de Joaquin.

— De quoi Celestina aurait-elle besoin ? réitéra Marta Batista.

La réponse était évidente :

— De pointes, réagit elle-même l'intéressée.

Ce qu'Evelyn ne put que confirmer.

Celestina avait un pied fort, avec des muscles développés et un coup de pied superbe. Sa première paire de pointes, Celestina l'avait cassée en

deux semaines. La deuxième paire n'avait pas attendu autant de temps...

Elle avait eu beau suivre tous les conseils d'Evy, comme sortir les pointes de son sac pour bien les laisser sécher après chaque cours, de même que les mettre ensuite au frais pour les faire durcir – Evy avait négocié une place pour les chaussons dans la chambre froide des cuisines du Nacional –, rien n'y avait fait. Avec les pieds de Celestina, les pointes avaient une durée de vie limitée. Même les pointes les plus dures, même les pointes professionnelles.

Certains de ces chaussons existaient avec une semelle renforcée, mais pour minimiser le coût, Evelyn avait demandé au cordonnier de doubler la semelle en cuir de pointes ordinaires. Il n'empêchait qu'avec toutes ces précautions, les pointes grevaient le budget de la famille Casarei.

— Eh bien, c'est entendu, approuva la Première dame. Le plus tôt possible, je vous ferai livrer au Nacional des paires de chaussons. À moins que vous ne préféreriez que l'envoi se fasse chez vous ?

— L'hôtel, c'est parfait, conclut Celestina avant de la remercier chaleureusement.

Son cœur était en fête, et ce soir, ses pieds seraient de la partie...

CELESTINA

Elle quitta Evy devant le Palais présidentiel, en lui plantant une bise sur la joue. Celestina était tellement pressée de rentrer chez elle, de voir les siens, de leur raconter. Elle avait rencontré la Première dame ! Elle avait bu le thé avec elle ! Et comble de la joie, Marta Batista prendrait à sa charge certains frais de la ballerine !

Elle avait envie de crier, chanter à tue-tête.

Elle traversa le carrefour en faisant de longues enjambées gracieuses, sautant d'un pied sur l'autre, sans poser les talons. Elle détestait devoir se frayer un passage entre les automobiles rutilantes, craignant pour sa sécurité. Mais aujourd'hui, les engins de tôle faisaient partie de sa carte postale du bonheur, elle les voyait sans les regarder, sans prêter attention aux coups de klaxon ou aux remarques déplacées des conducteurs, qui la sifflaient et l'apostrophaient, accoudés à leur portière.

Dans les artères moins fréquentées, Celestina put doubler sa vitesse, ses jupes volant derrière elle comme un parachute de soie. Cependant, pleine d'entrain, elle voulait partager un peu de son cœur léger. Elle ralentit un peu la cadence pour caresser un petit chien blanc aux poils frisés, aider une grand-mère à traverser, et même esquisser quelques pas de danse à un coin de rue, alors que trois musiciens jouaient *Veinte Años*, son air favori.

Le claquement mat de ses ballerines sur l'asphalte, la pierre ou le ciment, elle le prenait comme autant d'applaudissements décrochés sur son passage. Pour l'instant, son succès du jour était circonscrit dans La Habana Vieja. Dans un futur proche cependant, il éclaterait à la face du monde entier, telle une *piñata*. Excepté que Celestina n'avait pas besoin qu'on la frappe, pour révéler tous ses trésors.

À force de courir, elle avait la gorge sèche et le souffle court. Peu importait, cela en valait la peine. À deux rues de la sienne, elle redoubla d'efforts. Mais quand elle approcha de sa *calle*, elle ralentit jusqu'à s'arrêter, afin de profiter du spectacle.

Octobre était si clément que les soirées d'été s'éternisaient en automne. Des tonalités orange et rose avaient pris possession de la ville en

cette fin de journée, imprégnant plus encore de douceur La Habana Vieja. Et de nombreux habitants savouraient un moment ensemble, dans la rue.

Bartolomé, le chauffeur d'une riche famille, lustrait les chromes de sa voiture avec une vieille chamoisine. Tout près de lui se tenait son père, connu ici sous le terme affectueux d'Abuelito, signifiant grand-père, et qui se balançait dans son fauteuil en bois en fumant un cigare, qui semblait ne pas diminuer de taille, comme si jamais il ne se consumait. Chaque fin de journée, Bartolomé sortait le *sillón* à bascule d'Abuelito pour le mettre dans la rue, devant la porte d'accès de leur maison. Puis chaque soir, rituel immuable, Bartolomé le portait à nouveau pour lui faire regagner le salon, à côté de la table à manger. Les pieds du fauteuil étaient abîmés sur dix ou quinze centimètres, le vernis écaillé. Mais Abuelito sans son siège, c'était comme voir un général sans ses décorations ou un journaliste sans son calepin.

Une fois le meuble déposé, Abuelito s'asseyait avec précaution, rallumait son cigare, et enfin caressait du bout des doigts les bras du fauteuil, au bois patiné, satisfait. Son installation sonnait toujours le coup d'envoi de ces soirées qui s'étiraient...

Alors madame Arias, qui habitait au rez-de-chaussée, dans le bâtiment juste en face, ouvrait ses fenêtres, et calait contre les grilles en fer forgé son transistor vert pomme. Il diffusait des airs de salsa ou de douces habaneras, qui résonnaient contre les façades, dans un ping-pong musical.

Les enfants sortaient pour jouer. Toutes les fenêtres et portes ouvertes, les adultes se parlaient d'un immeuble à l'autre, parfois de balcon à balcon. Les plus audacieux investissaient les pavés pour danser. C'était souvent le cas de Joaquín et Carmen Casarei, qui ne se quittaient pas du regard tandis que leurs corps se répondaient dans des mouvements si fluides, qu'ils rappelaient ceux de l'eau.

Et ce fut ainsi, sous ses airs de fête quotidienne, que Celestina retrouva son quartier. Au son de la musique s'ajoutait celui des rires et des discussions. Une cacophonie mélodieuse, que celle des jours bénis.

Yolanda était à son balcon, fourbue après ses heures de travail, et s'adressait à son voisin de l'autre côté de la rue, également resté dans son appartement. Au centre du bitume, Carmen ondulait et tournoyait dans les bras de Joaquín, plus vibrante que jamais. De temps à autre, il lui murmurait quelques mots au creux de l'oreille, ce qui lui faisait rejeter la tête en arrière, comme propulsée par son rire clair qui ne demandait qu'à

sortir, lui aussi. D'autres couples se joignirent à eux sur la piste de danse improvisée, comme les Alonso, au timbre des trompettes, au son des percussions. Madame Arias ne souriait à personne en particulier et à tout le monde à la fois, les boucles de ses cheveux gris se balançant au vent sur *A media noche*, alors que la voix de Benny Moré retentissait. Abuelito tapait du pied en rythme, persuadé d'avoir son fauteuil positionné à la meilleure place possible pour profiter de cette représentation du quotidien. Bartolomé bichonnait la carrosserie de la Chevrolet Deluxe dont il avait la charge, d'abord le toit blanc, ensuite le reste de la tôle bordeaux. Quand il se mettait à fredonner, Abuelito le rappelait vite à l'ordre, craignant que sa voix n'amène la pluie, voire pire, un ouragan. Des enfants jouaient à se courir après. Tandis que trois autres, se trouvant bien trop mûrs pour ces frivolités, préféraient dissenter sur la dernière Une de magazine, ou partager les commérages de l'école.

Un parfum de friture et de fleurs imprégnait l'atmosphère. Et au loin, d'autres klaxons, d'autres cris, d'autres rires, montaient des rues pour flotter au-dessus de La Havane. C'était là le seul nuage dans le ciel d'agrume, une nébuleuse d'amour et de fête.

Celestina s'approcha de quelques pas, tout en restant encore un peu éloignée. De son poste d'observation, elle tentait de tout graver dans sa mémoire. On lui avait dit, une fois, que si on connaissait les moments heureux au moment même où ils se passaient, on en profiterait davantage, et on se les rappellerait mieux quand on vivrait une épreuve, pansements de nostalgie pour âmes en peine. Sans s'en rendre compte, sa voix de miel rejoignit celle du chanteur, la teintant d'une douce mélancolie.

Cet instant lui plaisait, coda parfaite à sa journée ensoleillée. Elle pensait qu'elle s'endormirait l'esprit tranquille, en chantonnant. Pourtant, le sort en décida autrement...

Le petit verre de vin liquoreux que le couple Casarei avait l'habitude de partager était passé à la trappe.

Celestina avait échangé avec ses parents, au sujet de son entrevue avec la Première dame. Bien entendu, ils avaient été mis au courant de ce rendez-vous si particulier hier, ce qui avait donné des migraines à Carmen, ne sachant plus comment habiller sa fille et accorder sa tenue aux chaussures,

et espérer ainsi la faire briller au milieu des autres bijoux du Palais. En revanche, ses frères ignoraient tout de cette invitation, et venaient d'apprendre son existence en rentrant dans l'appartement, alors que Joaquin, gêné de se sentir si soulagé financièrement, tentait de cacher son large sourire derrière sa main.

Si Ernesto, devenu instituteur, s'en tenait aux discours, il en était tout autre pour Clemente. Chez lui, on percevait la colère et l'injustice poindre bien au-delà de sa simple voix. Et c'était ce qui effrayait le plus Joaquin. Il se gardait bien d'en parler à sa femme, ne voulant pas l'inquiéter. Mais, lui, craignait que les idées de son aîné ne le conduisent droit à la prison et encore, si ce n'était que ça... Le père avait beau eu répéter au fils de se calmer, de comprendre que c'était grâce aux gens que le plus jeune exécrait, que le plus vieux parvenait à vivre, rien n'y avait fait. À part en priant – maintenant que l'appel à la raison avait échoué après plusieurs tentatives –, Joaquin se trouvait démuni. L'injustice était bien réelle, et il ne la remettait pas en question. Sauf qu'à trop laisser son serpent s'immiscer dans les idées de Clemente, il était compliqué d'en extirper le poison de son esprit.

Hélas donc, le velléitaire Clemente ne l'entendait pas de cette oreille :

— Je ne comprends pas ce que vous pouvez trouver de réjouissant, à entretenir des liens avec les Batista !

— Entretenir des liens ? se moqua gentiment Carmen voulant le radoucir. Voyons, Celestina ne va pas devenir l'amie intime du couple présidentiel. Elle va pouvoir bénéficier de certaines des largesses de madame, au même titre que d'autres, j'en suis sûre.

Bien qu'elle n'ait rien demandé à ce sujet, et ignore si Marta Batista comptait mécéner d'autres aspirants artistes, Celestina hochait vigoureusement la tête, pour appuyer les dires de sa mère.

— Et alors ? Quand bien même il y en aurait cent autres, mille autres, est-ce une raison pour que Celestina fasse partie de ceux-là ? enchérit Ernesto.

S'il savait mieux se dominer que son frère aîné, et était moins sujet aux emportements colériques que ce dernier, il trouvait également que cette association n'était pas judicieuse. Pour sa sœur, il ne s'agissait que de cadeaux, que de chaussons. Pourtant, les présents importaient moins que ceux qui les offraient. Aux yeux de tous, les Casarei risquaient de devenir les soutiens, voire les amis, des Batista. Et c'était là le plus dérangeant pour les fils Casarei.

Ernesto passa maladroitement une main dans sa chevelure bouclée, il ne voulait pas blesser ses parents, ni heurter la benjamine. Cependant, comment leur faire comprendre qu'ils devaient décliner cette aide providentielle ?

Clemente exprima cette même pensée tout haut :

— Elle doit pourtant refuser. Si elle ressent un quelconque attachement à Cuba, si elle a le moindre égard pour nous, elle doit refuser, martela l'aîné.

Celestina chercha l'appui de ses parents. Ils n'allaient tout de même pas la forcer à dire non ? Elle avait besoin de ces paires de pointes. En plus, jamais elle ne pourrait devenir la plus grande ballerine de Cuba, si les Batista se mettaient à la détester. Ils la prendraient pour une révolutionnaire, alors qu'elle ne souhaitait qu'une chose : danser et atteindre les sommets. La politique ne l'intéressait aucunement, et elle lui accordait moins d'importance qu'au premier flan à la coco qui lui avait été permis de goûter.

— Tu demandes à ce que ta sœur méprise la main qu'on lui tend ? formula Joaquin.

— Parfaitement, lui répondit Clemente.

Ce n'est pas possible, pensa Joaquin. Son fils était devenu fou, aucune autre explication n'était concevable.

La tension palpable, Carmen prit la main de son mari dans la sienne, lui faisant comprendre par ce geste d'apparence anodine qu'il devait essayer de se contenir. En un claquement de doigts, la discussion pouvait dégénérer, et elle n'y tenait pas du tout. Certaines paroles étaient difficiles à effacer. Autant éviter qu'elles ne soient prononcées.

— Crois-tu vraiment qu'on tourne le dos à ce genre de faveur ? Et si jamais plus la Providence ne se présentait ? eut à cœur de le raisonner Carmen.

— Au moins, Celestina conserverait son honneur. Et ne salirait pas notre nom.

En réalité, ce n'était pas uniquement le nom des Casarei qu'il ne voulait pas voir associé à celui des Batista, mais surtout le sien. Clemente avait de grands idéaux qu'une nouvelle révolution porterait, il en était convaincu. Peut-être était-ce là sa chance de devenir autre chose qu'un simple mécanicien ? Que diraient ses amis, ses acolytes avec qui il passait tout son temps, si Celestina frayait avec le pouvoir en place ? Comment pouvait-il être un révolutionnaire crédible, avec Celestina chez les Batista ?

— Et penses-tu à Evelyn ? Avec tout ce qu'elle a fait pour Celestina, quelle belle reconnaissance pour ses talents d'enseignante ! Et tu veux que ta sœur lui fasse honte, à elle aussi, en rejetant madame Batista ?

— La grande Evelyn Paris ! se moqua-t-il. Ce ne sera qu'une légère blessure à son amour-propre. Il me semble qu'en ce domaine, elle en a bien assez pour ne pas craindre d'en perdre un peu.

— Ne sois pas méchant. Celestina ne serait jamais arrivée à ce niveau-là sans Evelyn...

— Crois-tu qu'elle l'a fait uniquement pour aider la fille d'un petit barman ? Ne sois pas dupe, maman. C'était bien autant pour elle, grinça Clemente.

Sur ce point, il n'avait pas tort, concéda Carmen. Être celle qui découvrait un talent relevait du prestige. Cela permettait à Evelyn de repartir vers la France ou les États-Unis, en asseyant sa réputation d'enseignante, et en se voyant ainsi proposer une place au sein d'une école éminente, voire la création de sa propre structure. Elle n'en avait jamais rien dit, cependant on devinait assez clairement les intentions de la blonde et douce miss Paris.

— Papa, s'il te plaît..., reprit Clemente. Tu travailles déjà au palace de la mafia.

Joaquin n'ignorait pas les bruits de couloir qui couraient sur le financement de l'Hotel Nacional, par l'argent sale de la mafia américaine. Et la conférence de décembre 1946 qui s'était tenue dans ses murs avait confirmé les soupçons de nombreux Cubains... Néanmoins son emploi lui permettait de nourrir sa famille, de la faire vivre assez confortablement pour endormir sa suspicion et fermer les paupières.

Le luxe avait ce don de mettre de la poudre aux yeux. En attirant le regard ailleurs, on ne remarquait plus la misère. Ou on la voyait moins. Ce n'était peut-être pas valorisant, mais c'était ainsi. Joaquin était bien conscient des paillettes qu'on faisait voler dans l'Hotel Nacional. Et pourtant, il lui arrivait également d'avoir son attention détournée. D'autant plus si les paillettes étaient saupoudrées sur des femmes comme on n'en croisait que sur les écrans de cinéma.

Ernesto observa sa sœur à la dérobée. Elle pâlisait à vue d'œil. Elle avait bon cœur et il n'en doutait pas. Cependant, il la connaissait assez pour savoir qu'elle ne tremblait pas de la violence de cette conversation, mais à

l'idée que les arguments de Clemente fassent mouche et que ses parents reviennent sur leur décision.

— Ne vois-tu pas déjà assez les amis des Batista, pour vouloir leur mettre ta fille dans les pattes ? réattaqua l'aîné des enfants.

— Clemente, tais-toi. Tu me fais honte !

— C'est vous tous, qui me faites honte ! Qui faites honte à tous les Cubains ! Aller faire des courbettes devant les Batista !... Comment osez-vous ?

La violence de ses paroles heurta de plein fouet Carmen et Joaquin.

— Pour le bonheur de ces bourgeois américains, ils pillent notre île, transforment nos femmes en prostituées et nos bâtiments en casinos. Ils font couler à flots l'alcool et la drogue sur notre terre. Et ce n'est rien ? Comment peux-tu ne pas te sentir concerné ?

— Arrête tes sottises, fils. À tout juste vingt ans, tu crois tout connaître de la vie et des secrets de l'existence, mais tu te fourvoies. Penses-tu vraiment que l'avis de Clemente Casarei importe à un quelconque homme politique ?

— Si, à Fidel.

— Fidel, Fidel, vous n'avez que ce prénom à la bouche. L'as-tu déjà rencontré ?

Joaquin attendait.

— Non mais...

Son père le coupa :

— Cette question n'implique que deux réponses possibles : oui ou non. Toi, tu places sur un piédestal un homme avec lequel tu n'as même jamais partagé un verre de rhum.

— Mais les Batista...

— Je n'ignore pas ce qu'on dit d'eux, Clemente. Me crois-tu bête à ce point ? Le fils des Santa Maria, le poète aux idées nouvelles, s'est fait arrêter le mois dernier à son domicile. Pourtant, je ne suis pas sûr que les Batista partis, ceux qui leur succéderont seront mieux. Et personne ne peut le certifier. Ni toi ni un autre. Pour ma part, je connais ma place et j'y reste. Je prends ce qu'on me donne en m'en contentant. Courir après des chimères peut vous perdre.

— Les idéaux ne sont pas des chimères !

— Les idéaux ne déposent pas de pain sur la table ! tempêta Joaquin. Tu craches peut-être sur la fourchette qui te nourrit, mais cela ne t'empêche

pas de la mettre en bouche !

Que son père pointe son manquement à son propre code d'honneur fut pire pour Clemente que de se prendre une gifle. Il asséna :

— Vous vous comportez comme des traîtres. Et toi, dit-il en désignant son doigt accusateur sur Celestina, tu es la plus terrible. Une vendue à la solde d'un couple de dictateurs ! Elle est belle la douce ballerine, avec du sang sur les chaussons !

Celestina aspira bruyamment une bouffée d'air, comme si l'oxygène demeurait coincé dans sa gorge. Elle avait toujours été la dernière de la fratrie, aimée et protégée par ses aînés. Malgré quelques querelles, jamais l'un d'eux ne s'était adressé à elle de cette façon, ni ne lui avait causé autant de peine. Elle voulait juste danser, et alors qu'elle touchait son rêve du doigt, son frère le lui mordait.

— Tu devrais demander à ton ami Fulgencio de vendre son beau téléphone en or. Imagine un peu, combien de paires il pourrait t'acheter avec, espèce de petite traînée.

— Assez ! vociféra Joaquin Casarei.

Il n'était pas homme à élever la voix facilement. Aussi, quand il hurla en tapant du poing sur la table, sa femme et ses enfants eurent un mouvement de surprise.

Cet individu calme et doux qu'était Joaquin Casarei, voyait ses traits déformés par la douleur. Il aurait préféré que cent hommes passent devant lui pour lui cracher dessus, plutôt que d'entendre l'un des siens lui parler de pareille façon.

On décelait la souffrance dans ses mots, qui sortaient en jaillissant de sa bouche, accompagnés de postillons projetés sur le plateau de la table. Des salves d'infortune.

— Qui es-tu ? Qui es-tu pour dénigrer ainsi ceux qui t'ont nourri ? demanda Joaquin le doigt posé sur la poitrine de son fils. Et ta sœur, qui ne t'a jamais fait aucun mal ? N'a-t-elle pas droit au bonheur ? Doit-elle renoncer à ses rêves pour te satisfaire ?

Clemente demeurait stoïque, l'air dur, le visage fermé. À cet instant, il semblait incapable de ressentir la moindre chose. Rien, si ce n'était de la haine. Une haine sourde dont on pouvait craindre le pire, le jour où il lui permettrait de s'extérioriser.

Carmen trembla à cette simple idée ; le futur lui donnerait raison.

— Si tu ne peux pas respecter ton père alors que tu vis sous mon toit, sache que la porte est grande ouverte, formula Joaquin.

Clemente ne dit rien, se contentant de garder les mains dans ses poches en défiant son père du regard. Cette joute silencieuse perdura, jusqu'à ce qu'il s'approche de sa mère, plante un baiser dans ses cheveux, et quitte la pièce. Ses semelles frappèrent le dallage du couloir. La porte d'entrée claqua.

Il partit un vendredi.

Et le calme devint fracassant.

OceanofPDF.com

13

GISELLE

Octobre 1974

Quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et qu'elle sortit de la cage métallique, le silence régna. Elle faisait souvent cette impression. Elle en aurait bien ricané, mais elle préférait afficher sur son visage ce même léger sourire qui flottait, mystérieux. Qu'elle soit fâchée contre quelqu'un ou qu'elle l'apprécie, nul ne savait déchiffrer ses sentiments. Elle avait appris très jeune à les dissimuler, pour ne plus souffrir : il était difficile de plaire ou de faire du mal à quelqu'un dont on ignorait tout. Et les émotions figuraient comme la porte d'entrée de l'être.

Dans le froufroutement de la soie, elle avança. Le bruit de ses fins talons sur le sol brillant acheva d'attirer l'attention des plus étourdis, jusque-là davantage préoccupés par leur handicap au golf ou leur coupe de champagne que par son arrivée.

Le silence – loin d'être lourd – lui était plaisant, et elle en profitait. Le temps jouait contre les femmes comme elle. Et cela aussi, elle le savait. Combien de fois pourrait-elle encore subjuguier une assemblée ? Ou avoir son verre rempli à peine était-il vide ? Giselle n'avait pas besoin d'exprimer un désir, que déjà on le lui exauçait. Certains auraient pu voir là une marque de faiblesse, ou de soumission. Mais elle, trouvait cela grisant.

Un couple, avec qui elle avait voyagé, la rejoignit, tandis que les conversations n'avaient toujours pas repris.

— Giselle, vous êtes sublime ! Après ce vol, j'ai l'air chiffonné, alors que vous irradiez !

Elle eut ce petit mouvement d'épaules – parfaitement étudié – qui, sous couvert de la faire apparaître comme charmante et désinvolte, la rendait plus séduisante encore, sa peau brillant sur ses fines clavicules.

— Le croyez-vous vraiment ? demanda-t-elle à l'homme.

Elle ne lui laissa pas le temps de répliquer. La réponse allait de soi.

— Mieux que cela : le pensez-vous assez pour me servir un verre ?

Tout en échangeant avec le mari, elle embrassa sa compagne, une seule bise, légère, sur la joue. Si légère que cela tenait plutôt du frôlement.

Giselle avait toujours appris à ménager la chèvre et le chou. Elle refusait de passer aux yeux des autres pour la maîtresse, et à ceux de l'épouse pour la concurrente. En revanche, elle se montrait délicate tout en repoussant les avances des messieurs, ne voulant jamais blesser un homme qui pourrait un jour servir son destin.

— Bien entendu, très chère. Que souhaitez-vous ?

— Je ne connais rien de meilleur que le champagne.

C'était, là encore, la réponse qu'on attendait d'une femme comme elle, bien qu'elle préférât en réalité le rhum, sec.

Quand on lui apporta une coupe et qu'elle eut trinqué, les langues se délièrent et tout un chacun reprit le cours de sa soirée.

Giselle se voyait toujours comme l'invitée d'honneur, en toute circonstance. Les faits étaient différents : elle accompagnait un voyage qui avait des allures officielles, pour un homme qui avait pourtant perdu les élections présidentielles. Mais François Mitterrand, avec son charisme, semblait dominer l'assistance. Il n'en aurait pas été différemment, s'il avait été locataire du 55 rue du Faubourg Saint-Honoré.

Le cocktail donné était informel. Quelques convives – fines fleurs des sphères artistiques et médiatiques du pays – étaient réunis. Demain, il en serait tout autre.

Habituellement, Giselle trouvait un bras vaillant pour l'attirer au milieu de la foule, et faire la connaissance des invités. Ce soir-là, elle n'en avait nul besoin. Les gens venaient se présenter à elle, sans qu'elle ait à fournir le moindre effort pour chercher leur compagnie. Plus qu'une princesse, elle était une reine.

— Martin Chesnais, du *Figaro*. Nous nous sommes rencontrés à l'aérodrome, juste avant notre départ, dit une voix rocailleuse sculptée à base de cigarettes sans filtre.

Il dissimulait sa nervosité sous une apparente décontraction, teintée de suffisance. Le genre d'homme dont elle avait croisé plusieurs spécimens, à Paris.

Giselle posa sa main sur le bras du journaliste et murmura :

— Comment voulez-vous que je ne me souviens pas de vous, Martin ? Votre voyage s'est-il bien passé ?

Et elle l'écoutait distraitemment lui raconter le mauvais mélange que faisait le whisky avec les turbulences, sans se départir de son sourire qui illuminait son visage. Elle se disait parfois qu'elle aurait pu mener une

brillante carrière en politique, ses talents pour la diplomatie n'étant plus à démontrer. Car, bien entendu, elle ignorait qui était Martin Chesnais. En tout temps, elle connaissait des difficultés à retenir les noms. Et cette fois-ci, ce voyage la remuait tellement qu'elle s'était sentie dans un état second, les doigts crispés, au bord du malaise. Depuis qu'on l'avait déposée à l'aérogare, tout juste lui restait-il assez de forces pour hocher la tête, tendre la main, et mettre un pied devant l'autre. Elle avait passé le vol cramponnée à son siège, ne prenant aucun plaisir à planer au-dessus des nuages, océan de gouttelettes d'eau aux allures de barbabapa. À l'arrivée, quand elle avait effectué un premier pas sur le tarmac bouillant, elle avait cru défaillir. Elle s'attendait à beaucoup, presque à tout, excepté à cela : de l'indifférence. Elle faisait partie des invités du couple Mitterrand, et personne ne lui avait prêté la moindre attention. Ce qui aurait pu se produire était tellement pire, que c'était une bonne chose. Enfin, sans doute. Cela l'avait rassurée autant que piquée au vif. Toutefois, mieux valait son amour-propre à sa sûreté.

Elle termina le reste de la soirée ainsi, à la survoler, faisant semblant de s'intéresser à des conversations bien trop superficielles. Quand les invités furent emmenés dans un salon, pour passer à table, elle prétexta une migraine soudaine, et s'excusa. Elle était épuisée, moins au niveau physique, qu'émotionnel.

Lorsqu'elle retrouva sa chambre, elle se dirigea dans la pénombre, sans enclencher l'interrupteur. Son monde n'était-il pas constitué d'obscurité depuis longtemps ?

Elle ouvrit les fenêtres, toutes sans exception, et s'allongea sur son lit après avoir uniquement enlevé ses escarpins. On avait beau être en octobre, la soirée avait l'odeur des nuits d'été. Elle resta plusieurs heures étendue, sur le dos, sans parvenir à dormir. Son visage tourné vers la fenêtre, elle aspirait goulument les sursauts de brise légère.

Quand le sommeil la cueillit, il était l'heure pour les pêcheurs de quitter le port.

CELESTINA

Décembre 1958

Ne pas fléchir, pensait-elle. Ne pas fléchir.

Elle abordait la diagonale d'arabesques sautées, après celle d'arabesques relevées, en reculant, son bras droit se déroulant avec le petit tambourin qu'Evy lui avait déniché.

— Ta jambe ! Ta jambe ! Je t'interdis de la baisser ! s'époumonait l'enseignante, en gesticulant autour de Celestina. Débrouille-toi comme tu peux, mais maintiens-là en place, sinon on la voit monter et descendre : c'est vilain !

Celestina s'arrêta et avança – ou plutôt descendit, puisque c'était-là le terme scénique adéquat –, afin d'avoir la place suffisante pour recommencer sa diagonale.

— Et je te l'ai dit, je ne veux pas que ta jambe en l'air soit à moins de quatre-vingt-dix degrés. Veille aussi à ta jambe de terre : elle a tendance à perdre son en-dehors. Or je te rappelle que tu es danseuse et non gymnaste. Allez, recommence ! ordonna la blondinette en relançant la musique.

Celestina aurait eu envie de lui crier que c'était dur. Cependant, elle n'avait pas assez de souffle pour ça. Comme si elle l'avait tout de même entendu, Evy lui répondit :

— Je sais que ce n'est pas facile, mais si cela l'était, tout le monde se trouverait sur scène, pointes aux pieds. Et estime-toi heureuse que je me contente d'un angle droit, je pourrais te demander plus.

Jusqu'à maintenant, Celestina avait toujours suivi les conseils d'Evelyn, et cela avait payé. Même si elle était épuisée, que la peau de son petit orteil était tellement échauffée qu'elle sentait une ampoule grosse comme le pouce se former, la ballerine recommença. Encore et encore. Sans faillir. Sans geindre. Plus elle travaillait, et plus elle obtiendrait une récompense à la hauteur de ses efforts. Là-dessus, la jeune fille n'avait aucun doute.

Ayant perdu ses dernières rondeurs adolescentes, le visage de Celestina s'était affiné, s'inscrivant désormais dans un ovale parfait. Passant moins de

temps à l'extérieur, sur la plage ou dans la vieille ville, ne voulant presque plus quitter le studio, sa peau paraissait plus claire. Pas aussi diaphane que celle d'Evy, passant du lait à l'or pâle en été, mais cannelle, moins cuivrée qu'autrefois.

Depuis cinq mois, Evelyn lui faisait travailler sans relâche certaines variations du *Lac des cygnes*. Pour le Nouvel An, les Batista avaient sollicité Celestina à se produire devant leurs convives. Bien que la formulation utilisée contienne un point d'interrogation, les deux ballerines avaient compris qu'il s'agissait moins d'une invitation que d'une sommation. Cela faisait partie du marché passé deux ans plus tôt, autour d'une tasse de thé.

Dans la nuit du 31 décembre, plutôt que de fêter la nouvelle année avec sa famille, comme elle en avait l'habitude, Celestina danserait au Palais présidentiel, devant une foule d'invités triés sur le volet.

« C'est ta chance, Celestina », avait plusieurs fois répété Evy. L'enseignante comptait mettre à profit cette prestation afin de soumettre un projet de ballet à Marta Batista, pour lequel elle souhaitait percevoir des fonds publics. Cuba recevait son lot de comédiens, auteurs, musiciens, peintres... alors pour quelle raison ne pas en faire la place forte des Arts ? Evelyn ne voulait pas circonscrire l'empreinte de l'île aux seules Caraïbes, mais attirer l'Amérique et l'Europe. Des premières à La Havane, des chorégraphes de génie en résidence, un opéra flambant neuf... Telles étaient ses ambitions, aussi fantasques que grandioses.

Et rien de mieux pour mettre son projet sur les rails, que de lancer son chef-d'œuvre – car c'est ainsi qu'elle présentait Celestina – sur le devant de la scène. Evelyn se sentait l'étoffe d'une directrice de ballet ou d'une ministre de la Culture. Et elle voulait convaincre tout le monde que c'était bien le cas ; sa robe fourreau fuchsia l'y aiderait certainement.

— Décrispe ton visage : tu dois vendre du rêve ! Comment y parvenir en affichant une tête pareille, comme si tu avais avalé un manche à balai ? la taquina Evy, qui venait de perdre le fil de ses pensées.

Aussitôt, Celestina détendit ses mâchoires et arrêta de pincer ses lèvres.

— Souris, donne l'impression que c'est facile. Fais-leur croire que pour toi, c'est un jeu d'enfant. Semble désinvolte. Montre-leur que tu vaux mieux qu'eux, que tu les surpasses, que ce qu'ils n'espéreraient même pas réaliser, tu le pratiques avec aisance.

Niant la brûlure qui échauffait son mollet, un sourire timide s'invita aux commissures des lèvres de Celestina. Parfois, elle avait du mal à penser à tout : ses pieds, ses jambes, sa tête, ses épaules, son dos, ses bras... et son visage. Elle avait l'impression d'être une femme-orchestre, avec des parties de son corps en guise d'instruments. N'était-ce pas le cas ?

Au début de l'été, lorsque son choix s'était naturellement porté sur *Le Lac des Cygnes*, Evelyn n'avait conservé que deux variations : une du Cygne blanc Odette, et une autre, moins majeure mais plus festive, qui collerait avec l'ambiance de fin d'années, celle de la « Danse napolitaine », version Bolchoï. Celestina voulait s'essayer au rôle d'Odile, le Cygne noir, pourtant Evelyn avait refusé. Elle trouvait ce rôle sublime et complexe, mais elle connaissait des puissants leur illogisme et leur paranoïa. Opter pour l'interprétation du Cygne noir était anodin pour Celestina. En revanche, le couple Batista ne considérerait-il pas cela comme un affront, un mauvais présage ? La Première dame l'avait rapidement détrompée. En effet, tandis que Marta Batista prenait le pouls des préparatifs, elle avait avisé Evelyn de sa déception de ne pas profiter du Cygne noir. En parfaite diplomate, Evy avait donc évincé Odette au profit d'Odile, faisant de Celestina une ballerine heureuse.

— Ça convient, ce n'est pas mal, déclara Evy.

En sueur, Celestina n'en prit pas ombrage et décida que, même s'il était tiède, mieux valait un compliment que rien du tout.

— Passons à la variation d'Odile. J'aimerais voir comment tu vas magnifier l'acte III.

Evelyn manipula le disque pour le caler à la bonne mesure, et enjoignit à Celestina de démarrer. De l'École française, miss Paris lui avait enseigné les ports de bras, et la jeune danseuse s'en était totalement imprégnée, ses longs membres évoluant tout en grâce et souplesse. Mais profitant de ses origines cubaines et de ses jambes plus musclées que celles des autres danseuses, ses sauts étaient plus hauts, plus impressionnants.

Celestina venait de finir la chorégraphie et Evy, tellement subjuguée, n'avait pas songé une seule seconde à lui faire la moindre remarque. Sa protégée était prête. Elle était merveilleuse. Elle dominait, et de loin, toutes les autres élèves qu'elle avait elle-même côtoyées quand elle était en école. Encore une fois cependant, Evelyn devait trouver le juste équilibre : ne pas trop flatter l'égo de Celestina ni lui faire perdre confiance.

En hochant la tête, elle annonça :

— Tu y es presque, mais fais tout de même attention à tes développés sur pointes, au début. Ta jambe de terre a tendance à fléchir légèrement quand tu montes l'autre en l'air, et tu risques de te blesser si ta cheville lâche.

Elle fit quelques pas, se caressant le menton tout en réfléchissant, puis se percha sur le dossier de la chaise, les pieds sur l'assise.

— Tu peux me remonter l'enchaînement entre tes piqués attitude et tes « glissade-grand jeté » ?

Celestina pointa son pied devant elle et réitéra deux fois la séquence demandée.

— Essaie d'intégrer encore plus de... plus de liaison, reprit Evy qui cherchait ses mots. On doit avoir l'impression d'une phrase qui ne s'arrête pas, plutôt que de propos placés les uns au bout des autres.

Le mieux aurait été de lui en faire la démonstration. Pourtant, si elle continuait de danser, elle ne le faisait que pour elle, se confrontant à son seul – et dur – jugement. Evelyn ne souhaitait pas qu'on la voie car elle savait son niveau diminué et ses prouesses, loin derrière elle. Pour ce qui concernait toute autre discipline, Evy était jeune. Mais pour le ballet... Elle sentait son corps fatigué, limité. Quand elle s'échauffait, ses articulations craquaient. Son cou était plus raide, son dos facilement douloureux, et ses jambes, levées moins aisément. Une Étoile prenait sa retraite à quarante-deux ans, mais qu'en était-il des autres, des ballerines de second rang, comme elle ? Durant les premières années d'enseignement, elle n'hésitait jamais à montrer à Celestina comment faire. Aujourd'hui, elle préférerait le lui dire, ou manipuler le corps de son élève jusqu'à lui faire adopter la position adéquate, puisqu'elle ne se sentait plus ni le droit ni le niveau pour illustrer ses propos face à la jeune Cubaine. Evelyn craignait qu'en la voyant évoluer sur la musique, Celestina se demande pourquoi elle écoutait une femme qui avait dansé jadis et qui, depuis, n'était presque plus bonne à rien, excepté donner des cours à des aspirantes au tutu âgées de moins de dix ans. Une raison de plus de sympathiser avec son vermouth favori et ne plus limiter son ingestion de Pepsi à seulement deux verres par semaine, pour s'en autoriser trois.

Sans faillir, concentrée et inflexible, l'élève recommença plusieurs fois, jusqu'à ce qu'Evelyn estime que c'était suffisant. Celestina, les joues rouges, s'essuya son front perlé de sueur du revers de son bras, attendant le jugement de celle qu'elle plaçait sur un piédestal.

— Alors ? C'est mieux, maintenant ?

Les mains jointes devant sa bouche, les coudes sur les genoux, Evy hocha la tête avant de murmurer :

— C'est remarquable.

Ces mots étaient tellement étranges prononcés par Evelyn que Celestina n'y prêta pas vraiment attention.

— Et le manège ? Je pourrais peut-être le prendre plus large ?

— Je ne sais pas si tu en auras la place, l'informa Evy.

— Et mon attitude sur pointe, à la fin ? Peut-être que si je...

Evelyn ne lui laissa pas le temps de terminer sa phrase :

— C'est remarquable, je t'assure, trancha-t-elle.

Elle sauta de la chaise et, fait encore plus surprenant que ses propos, prit Celestina dans ses bras. Sa petite sœur de cœur atteindrait les sommets, elle en était plus que jamais convaincue. Et à ses côtés, elle pouvait espérer la suivre dans son ascension.

Celestina mit quelques secondes à répondre à son étreinte, un brin étonnée, mais surtout gênée de dégouliner sur Evy, dont la tenue devait éponger la sueur de son justaucorps.

Evelyn lui tapota maladroitement le dos trois fois, avant de la relâcher, pile au moment où l'on frappait à la porte.

Le directeur de l'hôtel passa la tête par l'ouverture, un énorme colis blanc dans les bras, fermé par un large ruban rose pâle.

— Devinez ce que je vous amène..., jubila-t-il. Et surtout, de qui il émane...

Evelyn et Celestina n'avaient qu'à contempler sa mine réjouie pour saisir sans mal la réponse. Par ailleurs, le directeur frappait au studio de danse qu'à deux types d'occasions : pour demander un service, et pour se faire le coursier de ces livraisons si spéciales.

L'écriture sur la carte acheva de les en assurer, tout comme les initiales en relief dans l'épais papier : M.B.

CELESTINA

Depuis le douloureux échange de 1956, toute conversation ayant trait à la politique était proscrite chez les Casarei. Quand Celestina réceptionnait une paire de pointes, un filet à chignon, ou de nouveaux rubans, elle ne le mentionnait qu'à ses parents. Elle admirait le contenu de la boîte qui lui était adressée, poussant des « Oh ! » et des « Ah ! » en même temps qu'elle le découvrait.

Des colis de Marta Batista, elle n'en avait jamais reçu d'aussi énorme : elle n'avait pas pu attendre d'être chez elle pour l'ouvrir, et l'avait déballé sous le regard brillant d'Evy qui, comme elle, ne tenait pas en place. Ensuite, Celestina avait replié consciencieusement le cadeau et l'avait rangé dans sa boîte, renoué le ruban, et prit le chemin du retour.

En entrant dans l'appartement, elle avait foncé jusqu'au salon, appelant sa mère à tue-tête pour qu'elle la rejoigne.

— Oh là ! Je croyais qu'à dix-huit ans, on devenait plus sage..., plaisanta Carmen. Pourquoi donc un tel raffut ?

Elle se tut à la vue du paquet.

— Est-ce qu'il vient de... ?

Et Celestina approuva, en hochant la tête.

— C'est bien cela.

Elle défit le ruban rose qu'elle avait renoué un peu plus tôt, en prenant son temps, curieuse de découvrir le contenu, tout comme sa mère. Celestina enleva ensuite le couvercle et écarta les pans de papier soie, du même rose dragée que le ruban. Un tissu noir se dévoilait, brodé de fil d'argent et d'or, et décoré de pierreries – vraisemblablement, des perles de verre – qui jouaient avec la lumière avant de la renvoyer de tous côtés.

Celestina agrippa le bustier bordé de plumes foncées et souleva le tutu pour le faire sortir de la boîte, avant de le placer contre elle.

— Regarde-moi ça..., s'enchantait Carmen. Eh bien, elle ne se moque pas de toi. Je ne sais même pas combien peut valoir une tenue pareille...

Carmen le toucha, d'abord du bout des doigts, puis à pleines mains, admirant la confection et les finitions. C'était là une ouvrière de talent, que

celle qui avait cousu semblable chef-d'œuvre de tissu.

— Et cette jupe..., continua sa mère.

Au regard courroucé que lui jeta sa fille, elle se reprit :

— Pardon, ce tutu.

L'erreur de vocabulaire fut vite oubliée par Celestina qui s'écria :

— Il y a huit plateaux, tu te rends compte ? Huit plateaux !

Et plus impressionnantes encore étaient les broderies sur le plateau supérieur. Elles décrivaient les branches d'une étoile, dont le centre était la danseuse dans le justaucorps. Coudre du tulle ne devait pas être chose aisée, se dit Carmen qui n'entendit pas rentrer son mari.

— Un nouveau cadeau ?

Depuis la crise avec Clemente, Joaquin se posait de nombreuses questions. Il semblait perpétuellement fatigué, le poids du monde sur ses seules épaules, ou presque. Et il en venait à considérer ce lien avec les Batista d'un autre œil, même s'il ne s'y voyait pas mettre fin, craignant de briser le cœur de sa fille.

— C'est la première fois qu'il s'agit d'un tutu de scène. Regarde comme il est joli ! s'extasia Celestina.

— Oh oui, c'est de la belle ouvrage ! confirma Carmen.

— Normalement, madame Batista ne m'envoie que des justaucorps et des pointes. C'est pour que je sois la plus belle le soir du 31.

Joaquin se gratta la tête, un brin perdu.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il le 31 ?

Son épouse soupira bruyamment, jouant l'exaspération :

— Quand on dit que les hommes ne sont pas attentifs à ce qu'on leur raconte... Ta fille se produit devant la famille Batista et tous leurs invités, au Palais présidentiel. J'espère que cela ne t'était sorti de la tête, quand même !

— Non, bien sûr que non, répondit Joaquin.

Il retroussa ses bras de chemise et sourit à sa femme et à sa fille, avant de se diriger vers l'étroite salle de bain. Il fit couler un peu d'eau, s'en aspergea le visage. Il avait complètement oublié cette invitation. Depuis quelques jours, il sentait l'anxiété le gagner, sans trop savoir pourquoi. S'il osait, il reviendrait sur son accord et interdirait à Celestina d'aller se produire devant tous ces gens qui ne la connaissaient pas, ne la méritaient pas. Mais comment refuser quoi que ce soit au regard implorant de sa fille ?

Et comment repousser madame Batista ? Il tâcherait de fermer les yeux. Au moins, encore un peu.

Joaquin avait beau essayer de faire illusion, Carmen n'était pas dupe. Pour ce qui concernait son mari, elle pouvait saisir la moindre de ses émotions ou de ses questions. Un quelconque frémissement des paupières, une contracture de la main, un rire un brin nerveux, elle pouvait tout interpréter. Le problème ne résidait pas dans un simple amoncellement de tissus et de verroteries, mais remontait au départ de leur aîné.

Des nouvelles de Clemente, Joaquin n'en avait pas. Et il ne cherchait pas à en avoir. Seules certaines parvenaient à Carmen, par l'entremise d'Ernesto, qui les lui murmurait quand elle cuisinait, assourdis par les crachotements du transistor. Depuis le départ de son fils aîné, ce n'était pas la douleur d'un orgueil blessé qui obscurcissait l'existence de Joaquin, mais bien la peine. Il ne pouvait tirer un trait sur l'irrespect que Clemente lui avait témoigné, sans réussir cependant à l'effacer de sa vie, se demandant quotidiennement ce qu'il advenait de son fils. Certains bruits avaient bien couru, dans toute La Habana Vieja, le 13 mars 1957. Les mauvaises langues chuchotaient que Clemente faisait partie de la troupe castriste ayant participé à la tentative d'assassinat sur Fulgencio Batista, à la suite de laquelle un sentiment confus s'était emparé de Joaquin. D'un côté, il avait été rassuré d'apprendre que son fils était toujours vivant. De l'autre, il avait passé plusieurs semaines à craindre pour sa vie et celle des siens, à l'idée que le couple présidentiel parvienne à la même conclusion. Si le président avait pu s'enfuir *in extremis* par un escalier dérobé et épargner sa vie, les conséquences seraient terribles pour les coupables... En définitive, ce ne devait être que des racontars puisqu'aucun officier de police ou membre de l'armée ne s'était présenté à la porte des Casarei, et Celestina continuait de recevoir des cadeaux de madame Batista.

Jusqu'à récemment, Joaquin se rassurait à la façon qu'avait son épouse de chanter en cuisinant, ou de s'accrocher une fleur derrière l'oreille. Carmen savait ce qu'il advenait de Clemente, et cette apparente légèreté figurait comme la preuve que son fils allait bien.

Il y a peu, il en avait eu confirmation : lors d'une de ses nuits sans sommeil, dans la pénombre de leur chambre, Joaquin avait entendu Carmen lui murmurer des nouvelles de Clemente. Elle le croyait endormi, et lui parlait tout bas de leur aîné. Le lendemain, luttant cette fois contre Morphée, les yeux fermés, il se rendit compte que Carmen répétait la même

scène : elle lui chuchotait que leur fils était en bonne santé, et qu'il avait rejoint les collines et la bande de guérilleros. En journée, lui, ne voulait rien savoir ; elle, ne souhaitait rien lui dire. Mais chaque crépuscule venu, il était désireux de recueillir ce qu'elle avait à lui apprendre.

Optimiste dans l'âme, Carmen se disait qu'un jour, père et fils seraient de nouveau réunis. Et c'était ce qui lui permettait de profiter du moment présent et du sourire de sa fille qui tournait sur elle-même, le tutu toujours plaqué devant elle. Elle aussi avait souffert du départ de son frère, et de ses mots, dirigés contre elle. Ernesto l'avait pourtant tranquilisée : Clemente perdait le sens de la mesure dès qu'il était énervé, depuis leur plus jeune âge. L'aîné Casarei reviendrait un jour à la raison, en attendant, qu'elle vive sa vie et sois prête à l'accueillir quand il franchirait la porte. Ce conseil, elle l'avait entendu.

La belle harmonie familiale s'étant quelque peu assombrie, ces deux dernières années, Celestina les avait presque entièrement passées à danser. Quant à l'amitié qu'elle avait partagée avec Adriano, elle avait évolué. S'ils ne jouaient plus, n'allaient presque plus observer les étoiles, ils sortaient régulièrement, rien que tous les deux. Le soir, après le dîner, Adriano venait la chercher et leurs pas les dirigeaient inexorablement vers le Malecón. Ils marchaient, mais le plus souvent, ils dansaient, au son des groupes de musique qui s'improvisaient, à intervalles réguliers. Ils dansaient jusqu'à épuisement, le corps en nage et les vêtements moites.

La semaine dernière avait marqué un tournant quand, sur le chemin du retour, Adriano avait pris la main de Celestina dans la sienne, et qu'elle l'avait laissé faire. Au moment de se dire au revoir, il l'avait embrassée et cela lui avait procuré le même effet qu'un papillon se déposant sur sa bouche.

Depuis, elle avait hâte qu'il recommence.

Dans sa chambre, elle alluma le tourne-disque qu'Evelyn lui avait offert à son dernier anniversaire. C'était un cadeau magnifique, si exceptionnel qu'au départ, Celestina l'avait refusé. Evy avait insisté, arguant qu'elle pourrait s'entraîner davantage avec. Alors, suivant ses conseils, chaque soir, elle déposait sur la platine un disque composé par Léo Delibes ou Léon Minkus, s'allongeait sur son lit, fermait les yeux, et

marquait les chorégraphies apprises dans la journée avec ses mains. De se voir ainsi danser, en esprit, l'aidait à bien enregistrer les pas, à se les fondre dans la mémoire.

Pas aujourd'hui.

Carmen et Joaquin étaient sortis, de même qu'Ernesto, qui passait de plus en plus de temps à l'extérieur, à faire on ne sait quoi, en plus de donner des cours dans une petite école privée.

Comme cadeau de Noël en avance pour Celestina, Adriano avait emprunté le 45 tours de Maria-Teresa Vera à sa mère, et le crachotement du disque prêt à s'élancer emplissait la pièce.

Celestina se tenait debout, au milieu de sa chambre, tandis qu'Adriano la regardait, assis sur son lit.

Elle sentait la musique ruisseler dans ses jambes au rythme des premiers accords de guitare de *Veinte Años*, comme si des notes sortaient du sol pour se fondre dans ses plantes de pieds, et remonter... Remonter...

Les yeux fermés, elle décolla un de ses talons du carrelage, puis fit de même de son autre pied, dans un hypnotique mouvement de balancier. Et la mélodie se répandait, jusque dans ses hanches, qu'elle commença à faire rouler.

Ses mains sur ses cuisses, ses épaules relâchées, la guitare et le duo de voix s'infiltrèrent dans toutes ses cellules, dans tous ses globules. Le moindre atome. La musique affluait vers chaque parcelle de son être, portée par les pulsations d'un courant rouge sang.

Et sa tête oscillait doucement sur son cou souple.

"Fui la ilusion de tu vida un dia lejano ya..."

Elle leva les bras lentement, mollement, ses doigts effleurant ses cheveux, avant de décrire de gracieux mouvements dans les airs. Elle ressentait toute la mélancolie des paroles, cet amour qui s'éloigne. Elle ne dansait pas la musique, elle l'interprétait.

Celestina avait toujours les yeux fermés quand elle sentit les mains d'Adriano se déposer sur ses hanches. Il se colla à elle, et elle perçut les battements de son cœur dans son dos. Il bougeait à son rythme, et il baissa la tête jusqu'à frôler des lèvres le cou de Celestina.

Ils restèrent ainsi un moment, à danser l'un contre l'autre, même quand la musique arrêta d'enchanter le disque. Ils ne s'en rendirent pas compte, puisqu'ils continuaient de l'entendre. Les mélodies s'étirent pour ceux qui sont amoureux.

En gardant le rythme de cette *habanera* entendue d'eux seuls, Celestina se retourna. Ses paupières toujours closes, mais pas celles d'Adriano, qui la dévorait du regard. La courbe de ses pommettes, ses longs cils, l'os fin de sa mâchoire, le duvet de ses joues, et ses petits cheveux naissant à la base de son front. D'elle, il aimait tout. Il n'avait rien décidé, rien prémédité. C'était une évidence, apparue sans même qu'il ne s'en rende compte. Aussi, il ne pouvait pas dire s'il l'avait aimée à force de passer tout son temps libre avec elle, ou si cela avait eu lieu bien avant, au moment même où elle lui avait été présentée.

Il s'en moquait. En ce moment, elle n'était qu'à lui.

Il prit son visage entre ses mains, et déposa ses lèvres contre les siennes. Elle lui rendit son baiser, avant de goûter la saveur de sa bouche.

Quand il se détacha d'elle, éloignant son visage du sien, elle ouvrit enfin les yeux et les planta dans ses iris. Il n'avait jamais été regardé comme cela.

Ses doigts sur son torse, elle commença à défaire les boutons de sa chemise. Il mit sa main sur les siennes, lui demandant en silence si elle était sûre d'elle. Elle l'embrassa pour toute réponse, et se focalisa de nouveau sur les boutons, dans lesquelles elle faisait passer les petits boutons de plastique blanc.

Il enfouit son visage dans ses cheveux, tandis qu'elle lui enlevait sa chemise. Ensuite, elle agrippa le bas de son débardeur, le fit remonter sur sa peau jusqu'à le lui passer par la tête. Et il se laissa faire.

Hypnotisé, il la regarda déboutonner sa robe, et l'étoffe de tissu glisser sur le carrelage dans un frissement de coton.

Gênée de se retrouver en petite tenue face à lui, elle frémit. Il la prit dans ses bras pour la rassurer, la serra fort, avant de la soulever, plume légère pour son corps d'athlète, et de la mener jusque sur son lit, où il la déposa, présent précieux.

Leurs doigts se cherchèrent, leurs jambes entrelacées, leurs lèvres ne quittant pas la peau de l'autre. Quand il s'enfouit en elle, elle ne ressentit aucune douleur. Elle ne vit que ses prunelles qui plongeaient dans les siennes. Elle ne sentit que sa main repousser une mèche sur son visage, et son cœur, battre au rythme du sien contre sa poitrine. Elle n'entendit que ses mots d'amour, murmurés à sa bouche, et elle, les lui répéter.

CELESTINA

31 décembre 1958

Une longue berline blanche s'arrêta devant son immeuble. Si auparavant, Celestina n'en avait pas vu d'aussi belles sur le parking de l'Hotel Nacional, elle aurait sans doute été impressionnée, ce qui était le cas de certains habitants du quartier qui, s'ils n'étaient pas déjà dehors, passaient la tête par leur fenêtre.

L'automobile en elle-même, Celestina s'en moquait. En revanche, elle se sentait honorée qu'en haut lieu, on l'estime assez pour venir la chercher en voiture. Elle était devenue importante, et pas seulement aux yeux des siens. Et c'était cela qui lui plaisait et gonflait son cœur de fierté. Un jour viendrait, où elle aurait également son propre véhicule avec chauffeur. Elle s'en fit la promesse.

Elle s'apprêtait à saisir elle-même la poignée, quand Carmen retint son bras.

— Ce n'est pas ainsi que ça fonctionne. Tu dois attendre qu'il fasse le tour et vienne jusqu'à toi.

Et sa mère n'avait pas terminé sa phrase que le conducteur descendit de la voiture et vint se poster près de Celestina, pour lui ouvrir la portière. Elle monta sur la banquette arrière, où se trouvait déjà Evy. Qu'elle était belle, habillée en fuchsia ! Avec ses faux airs de Joan Fontaine version blonde, tous les hommes seraient ce soir à ses pieds.

Carmen déposa sur les genoux de Celestina le tutu dans sa housse de protection et souhaita bonne chance à sa fille, juste avant que le chauffeur ne referme la portière. Il était pressé. Il avait des horaires à tenir. On lui avait demandé de ramener Evelyn Paris et Celestina Casarei à dix-huit heures trente au plus tard au Palais, et il était déjà... Un coup d'œil à sa montre lui fit hâter le pas, tandis qu'il retournait à sa place. Il devait se dépêcher.

Au moment où ils démarrèrent, Adriano sortait du porche et Celestina lui adressa un petit salut de la main. Mais il ne lui répondit pas, la mine renfrognée. Quand il avait appris qu'elle allait danser chez les Batista, il

s'était fermé. Lui aussi, à force de trop passer de temps avec Clemente puis Ernesto, commençait à avoir quelques idées révolutionnaires qui lui trottaient dans la tête. Qu'ils étaient pénibles avec leur politique, songeait Celestina ! Pour elle, mieux valait profiter de la vie que de se poser des questions auxquelles aucune réponse ne viendrait jamais. Et puis, quel domaine ennuyeux...

— Que tu es belle, Evy ! la complimenta son élève, qui préférait penser à autre chose qu'à Adriano, craignant qu'il ne lui gâche son plaisir.

— Je te remercie, toi aussi tu es très jolie.

Celestina portait une tenue toute simple – elle se changerait avec le tutu dès son arrivée –, mais elle avait fourni un effort quant à son maquillage, ayant eu droit à quelques cours de la part d'Evy. En l'apercevant tout à l'heure, son père s'était crispé et sa mère avait étouffé un petit cri. Celestina leur avait assuré que toutes les danseuses se maquillaient ainsi, avec ces grands traits noirs s'étirant vers les tempes, pour souligner leur regard même du bout de la salle.

— Il faudra que je remette un peu de laque, avant le spectacle, décréta distraitement Celestina en tapotant ses cheveux, pourtant impeccablement lissés vers l'arrière et ramenés en chignon.

Le sujet avait beau s'axer sur l'apparence, Evelyn n'était pas dupe.

— Tu vas bien ? demanda-t-elle sans en avoir l'air.

Celestina lui affirma que c'était le cas.

— Et tes parents ?

— Aussi. Ils sont un peu tristes que je ne sois pas avec eux pour le 31, mais Clemente compte également rejoindre des amis. Ils vont passer la soirée tous les deux, comme du temps où ils étaient jeunes mariés.

— Ah, c'est bien.

— Je suppose que oui...

La jeune fille regarda par la fenêtre : la ville commençait mollement à s'agiter, et les Cubains à sortir. Dans les rues, on n'avait pas encore décroché les ornements, qui resteraient en place jusqu'au 6 janvier, au moins.

— Et Adriano ? s'enquit Evy. Est-il fier que tu dances devant le Président et sa femme ?

Celestina tourna son joli minois vers Evelyn et soupira :

— Pas vraiment...

Elle n'argumenta pas davantage sa réponse, se contentant de couler un regard vers le chauffeur pour faire comprendre à son enseignante que, pour le moment, il n'était guère opportun de donner des détails supplémentaires.

Evelyn posa sa main sur son bras, compatissante :

— Je saisis... Mais sois persuadée qu'un jour, il découvrira le coût de tout ce travail, de ce sacrifice... T'a-t-il déjà vu danser, au moins une fois ?

— Tu es loin du compte. Des centaines, sûrement des milliers...

— Attends. Tu dances chez toi ? Je croyais que tu n'en avais pas la place. J'espère que tu n'enfiles pas tes pointes : je t'ai dit et répété qu'il ne fallait pas en faire sur le carrelage au risque sinon de te...

— ... rompre le cou, termina Celestina.

— Ou pire, une cheville, renchérit Evy.

Celestina haussa un sourcil :

— Une cheville ? Pire qu'un cou ? se moqua-t-elle.

— Bon, d'accord. Peut-être pas pire, mais pas mieux, surtout pour une ballerine, lui garantit Evy.

La jeune danseuse rassura son enseignante : élève modèle, elle l'avait écoutée et ne dansait plus chez elle.

— Je fais uniquement des relevés dans l'escalier des parties communes, pour renforcer mes chevilles et muscler mes mollets.

La voiture freina brusquement : elle venait d'éviter un enfant, dont le ballon avait roulé jusque sur la route. Evy grimaça : son corps avait été projeté vers l'avant et elle avait failli heurter l'appui-tête du chauffeur. Que se passerait-il si Evelyn Paris, en plus de sa chevelure crantée et de sa toilette en soie, exhibait une bosse grosse comme un œuf, en plein milieu du front ? Elle pensa qu'elle l'avait échappé belle, se recula bien au fond du siège, et reprit le cours de leur conversation :

— Tu me disais qu'Adriano t'a déjà vue danser. Était-ce sur de la salsa ou du classique ?

— Des deux. On danse de la salsa ensemble et parfois, je fais une variation sur le Malecón.

— Tu dances sur le front de mer ? s'étonna Evy.

— C'est vraiment plaisant, de danser dehors, affirma Celestina. Je sens la brise et je vois les flots se refléter au clair de lune. Je fais des pas de classique sur des habaneras. Il m'arrive d'improviser en fonction de la musique, ou alors je répète une chorégraphie que tu m'as apprise. Je trouve que cela s'associe agréablement...

— Tu mets tes pointes ?

— Oh non, je ne veux pas user le satin sur le béton. Je danse pieds nus, décréta Celestina comme une évidence.

Evelyn secoua la tête. Un brin trop sauvage pour se satisfaire d'un cadre strict, Celestina s'était inventé une façon de s'en échapper, sans se renier. Elle conjugait deux cultures, l'une innée, l'autre acquise. Ce mélange semblait la plupart du temps galvanisant. Mais en ayant les pieds dans deux cultures différentes, déséquilibre constant, il fallait prendre garde à ne pas tomber.

Cela faisait plusieurs heures qu'elles étaient entrées au Palais présidentiel. Celestina avait eu le temps de voir la salle de réception dans laquelle elle allait danser tandis que le ballet des serveurs, pour tout préparer, était incessant. C'était une pièce immense, aux peintures crème et aux boiseries et moulures dorées à l'or fin. La hauteur des plafonds et des fenêtres invitait naturellement le visiteur à lever les yeux, pour admirer la fresque qui s'étirait sur toute la longueur de la salle, et à laquelle étaient suspendus deux lustres spectaculaires. Et, parachevant le décor, des miroirs sur trois des quatre murs, renforçaient l'impression d'infini.

En avisant le sol, fabriqué avec cette saleté de marbre aussi brillant que glissant, Celestina avait eu des sueurs froides. Heureusement pour elle, Evy veillait au grain : prudente, elle avait emporté un petit pot à confiture rempli de colophane, une résine qui donnerait aux pointes une meilleure accroche et éviterait à la ballerine de déraiser.

Celestina avait eu le temps de s'échauffer et de marquer ses chorégraphies dans l'espace – elle danserait en plein milieu de la salle de réception. Depuis, elle attendait, dans un salon attenant, qu'on l'appelle.

D'où elle était, lui parvenaient les pépiements de conversations badines, le tintement des verres, les éclats de rire. Pour l'heure, elle n'avait qu'entraperçu madame Batista. Cette dernière avait semblé troublée à Evy. Toujours considérée comme une expatriée aux yeux de tous, la trentenaire se tenait tout de même informée de ce qui se déroulait dans l'île. Elle n'ignorait pas que les hommes d'Ernesto Guevara et de Rolando Cubelas avaient pris le contrôle de Santa Clara. Elle connaissait la longueur des

guerres de position, s'évanouissant parfois de la même façon qu'elles étaient apparues, sans laisser de trace.

Un serveur surgit à la porte, au cas où elles auraient désiré quelque chose. Aussitôt, Evy le rejoignit et baissa la voix, avant de demander :

— Savez-vous ce qu'il se passe ? Je trouve tout le monde fébrile, depuis notre arrivée.

Le serveur regarda derrière lui, à droite, à gauche, et répondit presque en chuchotant :

— Il doit y avoir des choses qui se préparent... Les Batista semblent un peu nerveux. Il faut dire que depuis que les Américains leur ont retiré leur soutien, et que les journalistes ne craignent plus de dénoncer leurs agissements, ils sont plus faibles qu'ils ne l'ont jamais été.

Evelyn se mordit la langue, mais finalement osa demander :

— Sommes-nous en danger, ici ?

Le serveur lui sourit.

— Ne vous inquiétez pas, l'armée cubaine compte près de cinq fois plus d'hommes que les guérilleros de Castro. Que voulez-vous qu'il nous arrive, avec tout ce champagne et ces petits fours ? plaisanta-t-il pour détendre son interlocutrice.

Elle rit, pour se donner du courage. Cette agitation pesait sur elle puisqu'elle se posait depuis quelques mois des questions sur son avenir, si Fidel Castro accédait au pouvoir. Le révolutionnaire était porté par la population, notamment pour ce qui concernait le sentiment anti-américain. En cas de victoire des insurgés, serait-elle considérée comme une Américaine, ou une Française ? Sans doute sa nationalité n'aurait guère d'importance, éclipsée par ses bons rapports avec Marta Batista... Parce qu'elle se souvenait de ce qu'avait donné la dernière révolution à Paris, Evelyn estimait son cou bien trop beau pour qu'on le lui coupe.

Elle se passa nerveusement une main sur la nuque, sans même s'en rendre compte.

— Vous avez raison : tant qu'il y a du champagne, nous sommes sauvés ! joua-t-elle, bravache.

Le serveur allait refermer la porte, quand elle interrompit son geste :

— J'ai oublié : pourriez-vous nous rapporter un plateau ?

— Un plateau ? répéta-t-il.

Il aurait bien demandé pour quelle occasion, il ne s'en sentit pourtant pas le droit, ces dames faisant partie des invités du couple présidentiel. Il se

contenta de répondre :

— Très bien, je vous l'apporte de suite.

Et moins de deux minutes plus tard, il mit dans les mains d'Evy un superbe plateau en argent poinçonné.

— On m'a également chargé de savoir si mademoiselle était prête ? Ce sera bientôt à elle, les informa le serveur.

— D'ici deux minutes, elle pourra entrer en scène, lui assura Evy.

Jusque-là plutôt calme, Celestina ressentit une bouffée d'angoisse étreindre sa poitrine. C'était une de ces occasions spéciales qui font que votre avenir se joue peut-être, là, en quelques minutes. Sur l'échelle qui la mènerait un jour au sommet, ce 31 décembre figurerait sûrement comme l'un des barreaux. Après son court programme, la jeune Cubaine rencontrerait des personnalités qui pourraient l'aider à percer. Elle se demanda comment il était possible de se sentir si nerveuse et impatiente à la fois. Puis ses pensées se dirigèrent vers Adriano, le calme dont il essayait toujours de faire preuve, sa façon de veiller sur elle. Celestina ferma les yeux, voyant le visage de son amoureux sous le voile de ses paupières, et inspira doucement, trois fois. Quand elle les rouvrit, l'angoisse l'avait quittée, la sérénité s'était imposée.

Evy rejoignit Celestina pour déposer le plateau, sur lequel elle déversa le contenu du pot à confiture.

— Décidément, tu es une vraie princesse. Qu'une danseuse écrase de la colophane sur un plateau d'argent massif, ce doit être une première !

Craignant qu'il ne glisse sur le marbre, Evy offrit sa main à Celestina pour qu'elle se lève de la banquette, et foule les gros morceaux de résine. Ils craquaient sous ses pieds, se déposant en poussière collante sur le satin et le cuir de ses pointes, dans un bruit familier. Toujours soutenue par Evy, Celestina fit plusieurs relevés en première, afin d'imprégner de colophane la plate-forme de ses chaussons.

Sur pointes, la jeune danseuse dépassait de plus d'une tête son enseignante, et elle s'en amusait quand quelqu'un donna trois coups secs contre la porte. Il était l'heure.

Celestina enleva le châle de ses épaules, et son attitude changea. Elle entra dans la peau de son personnage, se reconcentrait, se tenait prête à éclore aux yeux de tous. Elle suivit le serveur, Evy sur les talons.

CELESTINA

Quand elle entra dans la salle de réception et s'avança, majestueuse, vers la portion de marbre qui ferait office de scène, on s'écarta sur son passage. Celestina irradiait, autant par sa beauté que par son attitude un brin hautaine – juste ce qu'il fallait pour faire sentir aux autres qu'elle n'était pas du même monde qu'eux mais les valait bien, malgré leurs bijoux et leurs comptes en banque garnis.

Elle se dirigea vers le centre de la pièce : les invités avaient été repoussés, refermant eux-mêmes le grand cercle dans lequel Celestina évoluerait.

Il avait été décidé qu'elle débiterait par la danse napolitaine, son tambourin dans une main, et une coiffe avec quelques rubans virevoltant, au sommet de sa tête.

Elle se plaça en cinquième position, et attendit que montent les premières notes, jouées par l'orchestre relégué dans un coin de la salle. Elle était prête, le pied gauche pointé à l'arrière, le bras gauche en couronne ouverte, et son bras droit tenant le tambourin contre sa hanche.

Quand retentit la première mesure, Celestina se projeta dans les airs avec un temps levé, et Evy s'arrêta de respirer. Elle ne faisait pas que l'accompagner du regard, murmurant chaque pas : dans sa tête, elle dansait avec Celestina. Dans sa tête, elle était à la place de Celestina. Les relevés au genou en descendant, étaient les siens. Tout comme les entrechats battus. Ou les relevés en se déhanchant. De même que les enveloppés soutenus. Evy dansait par procuration et savourait l'admiration des invités comme si elle-même la méritait.

Au contraire d'elle, Celestina ne voyait personne. Elle ne pouvait dire s'il s'agissait d'un moyen de se protéger du trac, ou d'un état de fait : quand elle dansait, elle se moquait de tout le reste. Le monde pouvait bien s'écrouler, tant que cela n'impactait pas sa scène, elle ne percevait rien. Pour elle, cette variation était un jeu, une façon de détourner l'attention du prince Siegfried, en proie aux tourments de l'amour, envoûté par la blanche

Odette. Quand arriva la diagonale en remontant, elle étincelait, son tambourin tapant au rythme de ses relevés, avant d'être exhibé sur les sauts.

Suite aux emboîtés du manège final, Celestina s'arrêta de bouger en même temps que la dernière note de musique s'échappa. Le menton dressé, les bras en couronne, sur une jambe pointée, elle n'eut pas à attendre : les applaudissements retentirent aussitôt. Elle ne les écouta pas. Elle avait autre chose à faire, bien plus importante : danser Odile.

Celestina enleva sa coiffe aux rubans et la tendit à Evy, de même que son tambourin, et partit se replacer. Au-dessus de l'océan de têtes laquées, gominées, frisées, lissées, blondes, brunes ou rousses, elle chercha le chef d'orchestre. Elle lui adressa un simple mouvement de paupières et il abaissa sa baguette claire. Celestina disparut sous les plumes. Elle accueillit la harpe avec un grand battement arabesque, passé piqué. Odile se lançait. Il n'y avait plus d'enjôleuse Napolitaine, pas même de Cubaine. Il n'y avait qu'un Cygne noir devant éclipser le souvenir d'un Cygne blanc, aux yeux d'un prince.

Elle était seule avec elle-même, avec sa respiration qu'elle tentait de maîtriser, pour ne pas la laisser devenir trop bruyante. Elle dansait comme si sa vie en dépendait, comme si une mauvaise posture d'arabesque risquait de causer sa perte. Elle dansait comme si elle n'avait pas de lendemain, comme si ce jour figurait le dernier. Il n'y avait ni belles toilettes, de mousseline ou d'organza, ni papillon, ni smoking. Il n'y avait qu'une ballerine portée par la musique. Toute son existence, il lui avait semblé attendre ce moment, au rythme d'un hautbois.

Ses grands jetés et ses sissonnes attitudes étaient stupéfiants, jamais grand écart sauté n'avait été si haut. Ses bras se mouvaient avec l'élégance des ailes d'oiseau. Ses prunelles brûlaient l'assemblée, toujours sans les voir. La cambrure de ses pointes, sa légèreté, la facilité avec laquelle elle abordait les pas les plus difficiles... Elle conjugait force, précision, et grâce.

Evy écrasa sur sa joue une larme, émue, comme un sculpteur, lorsqu'il considère sa plus belle pièce achevée. Parce que c'était ce qu'elle avait fait : elle avait sculpté. Taillé. Façonné. Son oisillon s'élançait hors du nid. Et elle lui prévoyait un destin grandiose. Ce n'était pas qu'un jour Celestina deviendrait l'étoile de La Havane, puisque ce soir, elle prouvait déjà qu'elle était son astre, survolant les quartiers bourgeois et populaires de ses tours

piqués et déboulés, brillant au-dessus de la baie des Caraïbes aux reflets d'or et d'argent.

Le chant du Cygne noir vibra sur l'accord final, en arabesque attitude. Et l'air se figea.

Cette fois, Celestina était prête à ce que retentissent les applaudissements, à les accueillir avec son sourire modeste, tout en sachant qu'ils étaient mérités. Mais ils ne vinrent pas. Toute à sa variation, elle n'avait pas entendu la rumeur s'élever des convives. Elle n'avait pas compris l'agitation. Pas perçu que le couple de la soirée s'était évaporé. Les klaxons et les hurlements de la ville s'étaient dissous sous les archets.

Le trouble gagna le public. Certains semblaient éberlués, se grattant la tête, et veillant trouver une explication logique en portant à la bouche une main vide de tout cigare. D'autres se poussaient, se ruaient vers la sortie.

Il n'y avait plus de cercle. Plus de ballerine en son centre.

Au milieu de cette folie, Celestina cherchait de l'aide quand des doigts agrippèrent son bras. Evelyn l'attira contre elle, comme pour la protéger du danger que représentaient les autres.

Du dehors, parvinrent les bruits de coups de feu. Et des convives hurlèrent.

— Evy ! Evy, que se passe-t-il ?

Evelyn enleva son étole et en couvrit les épaules de Celestina, qui semblèrent plus frêles que jamais.

— Les Batista, lui répondit son mentor, ils ont fui. Ils ont profité de ton arrivée parmi l'assemblée pour quitter le Palais.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'inquiéta Celestina.

— Je l'ignore, et je crois que personne ne le sait non plus. Mais ce n'est pas bon. Cela signifie que les guérilleros sont proches, et qu'il vaut mieux que nous soyons parties du Palais quand ils débouleront dans La Habana Vieja. À moins que ce ne soit déjà fait...

Elles parvinrent à sortir par une des doubles portes, et se retrouvèrent agglutinées au milieu d'autres, sur le palier desservi par l'énorme escalier. Il fallait jouer des coudes, s'imposer, avancer avec la marée, sans se laisser happer par elle.

Elles devinaient les marches, sans réussir à les apercevoir, la foule compacte se pressant lentement.

— Fais attention. Prends garde à tes chevilles, lui conseilla Evy.

Dans ce bouillonnement humain, Evelyn faisait figure d'exception. Ses sens aiguisés, ses yeux ne formant plus que deux fentes, elle appelait à elle son esprit logique. Elle en avait vu d'autres. Tout se passerait au mieux si elle parvenait à conserver la tête froide. Bien qu'on la croie superficielle et un brin idiote, elle était plus intelligente que la moyenne et se sentait prête à affronter n'importe quelle situation, quel que soit le moment. L'unique chose qui l'avait étonnée, ce soir, était d'avoir couru jusqu'à Celestina plutôt que de prendre la poudre d'escampette. Evy se débrouillait toujours pour survivre, mais seule. Qu'elle accordât assez de respect et de prix à quelqu'un d'autre qu'elle en situation de crise la rassura : son cas n'était peut-être pas aussi désespéré que certains le lui avaient dit... Enfin, le sort d'une autre personne qu'elle lui importait. Ces dernières années, en plus d'améliorer son espagnol, elle avait réussi à nouer des liens avec quelqu'un. Elle avait appris à aimer, et pas seulement celle que le reflet du miroir lui renvoyait. Pour elle, c'était beaucoup.

Avançant toujours contre Evy, Celestina semblait plus que jamais perdue. L'inquiétude agrandissait ses yeux de biche, lui faisant abandonner ses dix-huit ans pour ses six ans, quand une vague – d'eau salée, cette fois – l'avait emportée au loin. Ce n'était pas Evy qui avait alors volé à son secours, mais ses frères. Clemente avait plongé, sans se soucier de son sort. Ernesto l'avait rejoint, sur les derniers mètres qui le ramenaient au rivage, sa sœur coincée sous son bras. Ce soir du 31, il n'y avait qu'elle. Sans son père, sans sa mère. Sans ses frères. Elle s'agrippa plus fort à Evy, ses doigts s'enfonçant dans sa chair, pour être sûre de ne pas la perdre.

Parvenues en bas du grand escalier, une main saisit fermement le poignet de Celestina, surgie de nulle part, venant de l'ombre. Elle laissa s'échapper un cri perçant et chercha à se débattre, quand elle regarda le visage de l'assaillant. C'était Clemente. Elle ne remarqua pas sa barbe ou ses cheveux mal coupés, elle ne vit que ses yeux noirs, les mêmes qu'elle. Fort comme un lion, il arracha sa sœur – et Evy, par la même occasion – du flux qui continuait de déferler vers la sortie. Il aurait pu la manquer, mais le Cygne noir détonait.

Comme l'enfant qu'elle était toujours, Celestina sauta à son cou, passant des bras de son enseignante à ceux, plus musclés, de son frère.

Clemente n'eut pas le temps de savourer cette rencontre : ils devaient agir vite.

— Nous avons été prévenus de la fuite probable de Batista cette nuit, par un infiltré. Les premières troupes commencent à arriver, et dans quelques jours, Fidel fera son entrée.

— Je veux rentrer chez nous, sanglota Celestina.

— Et c'est ce qu'on va faire, lui assura Clemente. Il faut vite que je t'emmène loin d'ici, le Palais sera bientôt assailli par nos hommes. Je refuse qu'ils te trouvent.

Du tumulte s'élevait par moments un cri strident ; une femme eut un malaise.

— Mais... Et Evy ? articula Celestina.

Elle lut dans les yeux de son frère qu'il s'en fichait pas mal. Elle n'avait qu'à se débrouiller, peu importe ce qu'elle risquait. Il lui en voulait toujours d'avoir fait entrer sa sœur dans le nid des Batista. Celestina refusa catégoriquement :

— Je ne peux pas laisser Evy toute seule. Elle ne parviendra jamais jusqu'au Nacional ! S'il te plaît ! Je t'en prie, il faut qu'on l'emmène avec nous...

Clemente ne supportait pas d'être la cause – une seconde fois – des pleurs de Celestina. Il acquiesça, les mâchoires serrées. Il prit la main de sa sœur et l'entraîna à sa suite, en ne passant pas par l'entrée principale, mais en se fondant dans les couloirs, jusqu'à trouver la porte de service des cuisines. Evy les talonnait et, régulièrement, Celestina regardait derrière elle, pour s'assurer qu'ils ne l'avaient pas égarée.

En sortant, l'air frais la saisit, au même titre que si on lui avait jeté un seau d'eau glacé au visage. Les Cubains semblaient survoltés.

Et dans la nuit, un Cygne noir s'enfuit.

Au bruit de la porte qui sembla s'ouvrir dans un fracas terrible, Carmen et Joaquin apparurent dans l'encadrement du salon. Endormis l'un contre l'autre dans un fauteuil, ils avaient bien perçu une légère agitation, mais ils avaient mis cela sur le compte du réveillon, de la fête, de la jeunesse.

Seuls Clemente et Celestina pénétrèrent dans l'appartement, Evy resta sur le seuil, regardant derrière elle à chaque grincement, vérifiant qu'on ne les avait pas suivis.

Malgré le vêtement militaire et la barbe, Carmen reconnut immédiatement Clemente et fondit sur lui. Deux ans. Deux ans s'étaient écoulés et son fils n'avait pas changé. Il était un peu plus mince et son visage plus émacié, mais le même feu brûlait à jamais en lui, comme exacerbé par l'habit vert kaki.

Joaquin fut inquiet de voir sa fille trembler. C'était d'autant plus étrange, qu'elle n'était pas en tenue de ville. À sa respiration saccadée, entrecoupée de sanglots, on devinait qu'elle avait couru, dans les rues, encore vêtue de son tutu. Et, comble de l'indignation pour Celestina en temps normal, elle avait toujours ses pointes aux pieds. Le délicat satin saumon était noirci par endroits, quand il n'était pas déchiré. Joaquin frictionna le dos de sa fille, pour la réchauffer d'un froid qui lui glaçait l'intérieur.

Sur la réserve, bien qu'heureux de se revoir, Joaquin et Clemente se saluèrent d'un signe de tête. L'heure n'était pas aux retrouvailles, et Joaquin le comprit rapidement :

— Que se passe-t-il ? Pourquoi tout ce vacarme dehors ?

— Batista et toute sa clique ont fui et nos guérilleros commencent à investir La Havane.

— Comment est-ce possible que tu sois déjà là, s'il vient de partir ? ajouta Carmen.

— Nous étions quelques hommes aux abords de la ville. Et nous avons un de nos sympathisants infiltré au service des Batista : il nous a prévenus que leur départ aurait lieu cette nuit, espérant détourner l'attention avec le ballet...

Et sur ces mots, Clemente indiqua d'un signe de tête sa sœur.

Celestina n'avait été qu'un alibi. Elle se sentit immédiatement idiote et trahie. On ne l'avait pas conviée à montrer l'étendue de son talent à des gens de la haute société. On s'était servi d'elle. On l'avait utilisée, exposée, pour détourner le regard des convives. Écœurée, prise de nausées, elle courut jusqu'aux cabinets.

— Ce n'est pas plus mal qu'elle ne soit pas là, le temps que je vous parle, annonça Clemente quand sa sœur fut hors de vue. Elle doit partir.

— Comment ça, partir ? C'est notre fille, elle a le droit d'être chez elle, s'étrangla Joaquin.

— Et ce n'est qu'une enfant, abonda Carmen.

D'un geste de dépit, Clemente les détrompa :

— Elle a dix-huit ans, elle fraye avec les Batista depuis deux ans : elle n'est plus une enfant, ni pour un parti ni pour l'autre.

Il enfonça ses poings dans ses poches, et ajouta :

— Si elle reste, elle vous met en danger.

Joaquin balaya cette éventualité d'un revers de la main :

— Eh bien, soit ! Je n'ai pas peur de jeunes freluquets qui jouent aux soldats : je suis ici chez moi et je décide. Je ne vais pas chasser ma fille, pour satisfaire on ne sait quel égo de chef.

— Vous ne comprenez pas : ce n'est pas seulement pour vous, qu'elle représente un danger. Si on l'attrape, elle sera considérée comme traître.

— C'est absurde, elle n'a fait que danser ! voulut dédramatiser Carmen.

Dehors, de nouveaux tirs retentirent. Étaient-ce des tirs de sommation ? D'arrestation ? Ils semblaient plutôt festifs. Dirigeait-on des fusils vers les étoiles ?

— Elle a été financée par le régime, continua Clemente.

— C'est complètement faux ! s'indigna sa mère. Et si cela s'avère nécessaire, je témoignerai. Elle n'a jamais touché le moindre argent de leur part. Enfin, dis-lui Joaquin, dis-lui que ce ne sont que des mensonges !

Joaquin resta silencieux : Clemente était dans le vrai.

— Joaquin ! Dis-lui ! le supplia sa femme.

Il prit les mains de son épouse dans les siennes et déclara posément :

— Si, il a raison. Les rubans, les tutus, les pointes. Pour toi, ce ne sont que des cadeaux. Pour les nôtres, ce sera de l'argent, des pots-de-vin, une rémunération. Les symboles d'un lien l'unissant aux Batista.

— Crois-tu vraiment que Castro a le temps de se préoccuper de chaussons offerts à une danseuse ?

— Ce ne sont pas forcément les plus puissants, qu'il faut craindre, répondit son fils. Mais ceux qui veulent plaire aux dirigeants et seraient prêts à tout pour cela, quitte à faire plus que ce qu'on leur demande...

Carmen commença à pleurer, sans bruit, et s'agrippa à la veste de Clemente.

— Mais toi, supplia-t-elle Clemente, tu es un guérillero. Pourquoi ta sœur serait-elle plus liée aux Batista qu'à son frère, un des lieutenants de Castro ?

— Maman, si elle tombe entre certaines mains, je ne pourrai rien faire. Ni moi, ni personne. Voulez-vous à ce point la garder auprès de vous, quitte

à lui faire risquer sa vie ?

La décision s'avérait difficile à prendre, sauf qu'aucun autre choix ne se présentait aux Casarei. Carmen cacha son visage de ses doigts, son dos secoué par les sanglots qu'elle essayait de taire, son mari embrassant ses cheveux d'ébène, les yeux humides. Il s'était attendu à ce que l'un de ses enfants quitte son pays pour aller chercher la bonne fortune ailleurs, une fois devenu adulte. Pourtant, si jamais on lui avait prédit que viendrait le jour où l'un des siens devrait fuir sa terre pour trahison, Joaquin Casarei l'aurait traité de fou.

Mais cette nuit, la folie étreignait bien La Havane.

Clemente, mal à l'aise, se sentait témoin d'une scène à laquelle il aurait préféré ne jamais assister. Quoi qu'il se passe dans le futur, pour sa petite sœur, pour ses parents, il craignait de demeurer l'homme qui avait forcé Celestina à quitter sa maison. Et il n'était pas persuadé que le temps adoucissait ce genre de blessure.

— Alors qu'elle parte, annonça Joaquin.

Quand il avait perçu les mouvements de foule, la liesse qui s'emparait des Cubains, Ernesto avait eu un drôle de pressentiment. Partout, le nom des Batista circulait. Et ce soir, sa sœur était au Palais.

Son angoisse avait redoublé en trouvant les portes grandes ouvertes et des guérilleros qui en gardaient l'accès. Il n'était pas entré mais, par les hautes fenêtres, il n'avait vu aucun invité. Alors il s'était remis à courir, en direction de chez lui, cette fois-ci.

Il avait passé la lourde porte et monté les marches quatre à quatre, il avait traversé le palier en deux enjambées et, bien qu'élancé, s'était presque stoppé net en empruntant le couloir et en surprenant son père, dans son fauteuil, les yeux dans le vague. Il avait toutefois continué, et désormais, il se trouvait là, dans la chambre de sa sœur, sa mère assise sur le lit, et Celestina repliant son tutu qu'elle tentait de faire entrer dans sa petite valise, en vain. Carmen semblait si perdue, qu'elle voyait sans voir, ne remarquant pas que sa fille voulait partir avec sa tenue de scène. En temps normal, elle l'aurait exhorté à prendre des vêtements utiles : chemise, robe, jupe. Mais un tutu !...

Un klaxon familial retentit dans la rue, trois fois, deux coups brefs, suivis d'un plus long. Le signal. Joaquin se leva, plus douloureusement que jamais, et vint les retrouver.

— Il est l'heure, annonça-t-il.

Celestina ne voulait pas quitter son pays, son quartier. Sa famille. Elle avait crié, pleuré, supplié. Cependant, ses parents ne lui laissaient pas le choix. Jamais ils ne lui avaient paru si inflexibles.

Joaquin souleva la valise du lit, et sortit. Celestina embrassa Carmen comme si c'était la dernière fois, puis enlaça Ernesto, et partit. Bientôt, quand les talons ne heurtèrent plus le carrelage blanc et noir, il ne resta plus qu'une mère accablée et un fils tentant de la consoler, dans un appartement aux murs vert amande de La Habana Vieja.

La nuit était claire et, par instants masquées par les couleurs d'un feu d'artifice, les étoiles étincelaient. Au milieu de la rue stationnait une Chevrolet Deluxe bordeaux, au toit blanc. À l'intérieur, Evy se trouvait déjà assise. Après avoir mis sa sœur en sécurité, Ernesto était allé chercher le voisin et lui avait demandé un service : accompagner miss Paris jusqu'au Nacional, le temps qu'elle emporte avec elle le strict nécessaire, puis revenir ici, prendre Celestina, et les emmener au port, où le directeur du palace les aiderait à quitter l'île.

Sur le siège passager, serrant sa petite valise à chapeaux sur ses genoux, Evy n'en menait pas large. Peut-être était-ce ridicule de s'alarmer si précocement ? Que risquait-elle, au pire ? De se faire renvoyer *manu militari* sur le Nouveau ou le Vieux Continent ? À moins qu'on ne la fasse passer quelques heures au poste de police avant cela, pour l'interroger ? De toute façon, ce n'était pas parce qu'il y avait des révolutionnaires en ville qu'elle avait quoi que ce soit à craindre. Jamais on ne lui ferait de mal : elle était étrangère. Cette affirmation tournait en boucle dans sa tête, comme pour s'en convaincre. Pourtant, elle avait beau tenter de se raisonner, les flammes qui étincelaient dans les prunelles de ceux qu'elle croisait la terrifiaient. Il suffisait d'un rien pour qu'une braise se transforme en spectaculaire incendie. Un souffle discret, une simple parole...

Que pouvait-on reprocher à Evelyn Paris née Rostankowski ? Elle essaya d'énumérer les chefs d'inculpation dont on pourrait l'accabler. Mis à part son lien avec les États-Unis, certains blâmeraient sa frivolité, ses tenues aussi légères que ses amours, peut-être même sa facilité à lever le coude et

vider d'un trait les alcools étrangers. Et surtout, ses visites à la Première dame, ou plutôt, à l'ex-Première dame. L'unique politique à laquelle elle accordait de l'importance, concernait les lignes éditoriales de *Vogue* et *Life*. Le reste, elle s'en moquait. Elle n'aurait pas pu dire qui était actuellement le Président des États-Unis : Eisenhower ? Possible. Et en France ? Ce devait être René Coty. Ah non, chuchota Evelyn pour elle seule, le grand Charles venait d'accéder au siège du pouvoir.

Elle fronça les sourcils, s'étonnant elle-même. Sa vie ne tenait qu'à un fil, et voilà qu'elle révisait les figures de la politique. Quelle petite idiote elle faisait : sa légèreté était vraiment sans pareil ! Ne pouvait-elle pas faire quelque chose d'utile ?

Le coffre claqua : Joaquin l'avait refermé d'un coup sec, faisant trembler la carlingue, ce qui déplut quelque peu à Bartolomé, celui-ci considérant sa Chevrolet comme une vieille maîtresse.

— Papa..., le supplia Celestina. Et si je restais ? Si je demandais à voir Fidel, pour lui expliquer ? Peut-être qu'il comprendrait ?

Joaquin ne répondit pas. Son regard parlait pour lui. Il n'était pas prêt à courir ce risque.

— S'il te plaît, ne me force pas à partir... Je ne connais personne en Amérique. Je t'en prie, papa, je veux rester là..., sanglota-t-elle en se jetant à son cou.

— Allons, ma petite étoile... Ne pleure pas, rien n'est définitif. Un jour, tu reviendras et tout le monde t'acclamera. Plus personne ne se souciera de savoir de qui tu as été proche, quand tu étais gamine. On ne peut pas espérer que les idiots deviennent intelligents, mais on peut souhaiter qu'ils oublient un peu de leur bêtise. Et tu ne seras pas seule, tu es avec Evy. Elle prendra bien soin de toi.

Des semelles claquèrent sur le bitume, Celestina sursauta en avisant l'habit militaire. Fausse alerte, ce n'était que Clemente qui revenait.

— L'as-tu trouvé ? demanda-t-elle fiévreusement.

— Malheureusement non. J'ai fait passer le mot à tous ceux que je rencontrais que je le cherchais, mais je ne sais pas où il est.

— Je ne peux pas partir sans lui dire au revoir, se désola Celestina. Il faut que je voie Adriano !

Père et fils échangèrent un regard, et Clemente ouvrit la portière arrière, tandis que Joaquin prit sa fille par les épaules.

— Nous n'avons pas le temps. Tu n'as pas le temps. Tu dois filer, maintenant.

— Mais...

— Comptes-tu attendre, quitte à mettre la vie d'Evy en danger, en plus de la tienne ?

Il ne lui laissa pas l'opportunité de répondre, l'embrassa une dernière fois, et la fit monter à bord du véhicule.

Depuis la banquette de la Chevrolet, Celestina se retourna vers la vitre qui longeait la plage arrière. Elle savait qu'elle criait et pleurait, mais elle ne s'entendait pas faire l'un, ni l'autre lui faire rouler des larmes sur ses joues.

Elle ne percevait que le vacarme, les klaxons, les coups de feu tirés en l'air et les cris. Cris de joie pour certains, de détresse pour d'autres. Des cris qui lui donnaient l'impression de suffoquer. Des cris, peut-être, auxquels se mêlait le sien.

À tâtons dans l'obscurité de l'habitacle, Evy trouva le genou de Celestina, assise juste derrière elle, et le tapota. La Franco-Américaine se serait bien mise à prier, si seulement elle se souvenait de comment on faisait. Elle n'avait qu'à mieux écouter sa pieuse maman car, au lieu de quérir de l'aide, Evy risquait de faire rire Dieu, à moins qu'elle ne le fâche...

Celestina ne sentait pas ce geste d'affection. Elle ne voyait que son père, debout au milieu de la rue, les yeux mouillés, la main de Clemente – légèrement en retrait – serrant l'une de ses épaules. Les bras de Joaquin pendaient le long de son corps, comme s'ils étaient devenus trop lourds, comme s'il ne savait pas quoi en faire : ils n'avaient plus de fille à tenir contre lui.

Ils ne pouvaient pas attendre plus longtemps : Bartolomé mit en route le moteur, et l'automobile s'élança.

Dieu que Bartolomé était heureux d'exercer son métier pour de riches Cubains, et non pour des Américains. Il ignorait encore de quoi demain serait fait, mais à voir les expatriés pressés de quitter l'île, certains risquaient de déchanter... Dire que ce regret passé – celui de ne pas travailler au service d'Erol Flynn, de Lauren Bacall, ou de tout autre bourgeois yankee – se transformait aujourd'hui en chance ! Il en aurait presque ri et tapé des mains sur le volant couleur crème si, assise derrière lui, sa petite voisine n'était pas en train de pleurer.

Il aurait voulu la consoler, sans savoir comment. Que trouve-t-on à formuler à une enfant qu'on arrache à son pays, à sa famille ? Bartolomé aurait pu la serrer contre lui, pour la réconforter, contre son ventre mou. Mais il conduisait et La Havane semblait cette nuit en plein délire. Entre l'arrivée des troupes de Castro et la nouvelle année, les Cubains se retrouvaient dans la rue, prêts à faire la fête ou à en découdre avec les premiers venus. C'était bien malheureux que Celestina doive partir, mais il comprenait la décision des Casarei. Tant qu'on ignorait sur qui allait s'abattre la vindicte populaire, mieux valait prendre des précautions et envoyer la petite voisine à l'abri. Dans toute La Habana Vieja, on avait appris le lien qu'entretenait la ballerine avec Marta Batista. Et si les guérilleros ne trouvaient pas le couple de dictateurs, la foule risquait de se venger sur le premier bouc émissaire qui tomberait sous ses mains. Mieux valait éviter que ce soit sur une pauvre gosse, qu'il connaissait depuis sa venue au monde.

— Ça va aller, murmurait-il tout en gardant le pied sur le frein, prêt à réagir si quelqu'un surgissait au dernier moment devant le capot de l'automobile.

Il le répétait tant pour Celestina que pour lui, un brin perdu dans le tumulte de la fureur.

— Papa ! hurla-t-elle.

Mais son père s'éloignait, devenait minuscule. Il n'atteignait même plus la hauteur d'un de ses pouces, qu'une silhouette bondit dans la nuit, dépassa Joaquin et Clemente Casarei pour courser la voiture. C'était Adriano.

Il courait aussi vite qu'il le pouvait, car sa vie en dépendait. Et il criait son prénom, encore et encore. Déjà, elle ne l'entendait plus, ni lui ni ce qui les entourait. Celestina posa la main contre la vitre froide et se mit à chanter d'une petite voix cassée, alors que la Chevrolet accédait au boulevard et qu'Adriano s'éloignait, avant de disparaître :

*“Un amor que se nos va
Es un pedazo del alma
Que se arranca sin piedad...”*

En quittant La Havane et sa famille, elle perdait son phare dans une nuit qu'elle craignait sans étoiles.

Et dans l'obscurité, un cygne noir vogua sur les flots. Mais sous les plumes d'Odile, c'était bien la peur de Celestina qui enflait.

OceanofPDF.com

GISELLE

Octobre 1974

La sonnerie stridente du téléphone la tira avec brusquerie de son sommeil. Il lui fallut quelques secondes pour se rappeler où elle était, et encore quelques autres supplémentaires pour trouver le combiné. Derrière ses paupières toujours closes, le soleil irradiait : elle en sentait la chaleur.

— Enfin, tu réponds ! Je m'inquiétais pour toi, s'indigna une voix familière.

Lorraine. Il n'y avait qu'elle pour oser la réveiller en la houspillant. Dire que certains employés savaient conserver une certaine distance avec leur patron... C'était sans doute mieux ainsi : Lorraine ne craignait jamais d'avoir un avis tranché, sans chercher à se montrer diplomate. Sur la longueur d'une jupe, le mauvais goût d'une paire de boucles d'oreilles, la couleur de rideaux, une manucure désastreuse... Tout, elle possédait un avis sur absolument tout. Et elle vous le donnait, que vous le demandiez ou non.

— Je suis là, pas la peine de hurler..., maugréa Giselle qui aurait tant voulu replonger dans les bras de Morphée.

Elle s'était endormie tardivement, mais d'un sommeil lourd, sans rêve, sans conscience. L'alcool n'y était peut-être pas étranger.

— Je hurle si je veux, déclara Lorraine. En plus, je ne hurle pas, j'exprime mon mécontentement, comme une dame le ferait.

— Exprime-toi moins fort, alors...

En reposant sa tête sur l'oreiller, moelleux à souhait, Giselle entendit une bruyante expiration dans le combiné : son employée tâchait de se maîtriser, de calmer son inquiétude.

— C'est à moi que revient la charge de veiller sur toi, et c'est ce que je m'efforce de faire, quand tu m'en laisses l'occasion.

— Je te signale que je ne suis plus une petite fille. Je peux m'occuper de moi, souligna Giselle comme une évidence.

Lorraine ricana, et Giselle ouvrit immédiatement les yeux.

— Quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ? chercha-t-elle à savoir.

— Oh, rien. Seulement que sans moi, tu t’habillerais avec du polyester bariolé, tu mettrais des pattes d’éléphant et t’aspergerais de patchouli.

— Ah non ! s’indigna Giselle. Jamais de patchouli, tu es au courant que cela me provoque des crises d’éternuements. Je sais, c’est bien ma veine de vivre au temps des hippies...

La bouche écrasée dans la taie d’oreiller, Giselle se retourna sur le dos, et s’étira. Un chat dans du satin de coton. Elle avait envie d’un café noir, corsé, fort en arôme et en caféine. Elle en demanda un à son assistante-maquilleuse-coiffeuse-habilleuse.

— Vu le standing de l’établissement, je pense qu’il n’y aura pas de souci pour t’en faire servir un..., railla Lorraine. Et avec ? Il faut que tu manges, tu ne peux pas seulement avoir un café dans l’estomac.

Comme il lui arrivait souvent de voyager, Giselle avait pris une habitude, celle de régler son horloge interne avec les repas. Pour cela, pas question d’ingurgiter des œufs Bénédicte au milieu de la nuit, ou d’avaler une soupe au potiron au petit-déjeuner. Son estomac demeurerait son meilleur allié au décalage horaire.

— Tu peux me donner l’heure, s’il te plaît ?

— Treize heures trente, annonça guère enthousiaste Lorraine.

— Quoi ?! C’est vrai ?

— Bien sûr que je te dis la vérité. Crois-tu que je n’ai que cela à faire : t’appeler pour te tromper sur l’heure locale ?

Giselle sourit, elle appréciait de taquiner son assistante :

— Tu veux que je te réponde franchement ?

— Pas du tout, s’exaspéra Lorraine.

Ayant l’impression de réaliser l’acte le plus difficile qui soit, Giselle s’arracha de son lit. Elle estima la longueur du câble téléphonique suffisante, et alla se poster face à la fenêtre. Le bruit de plongeurs dans la piscine lui parvient, de même que quelques rires. Certains profitaient de leurs vacances.

— Alors ? Que veux-tu en plus de ton café ? s’impatenta Lorraine.

— Une salade composée.

— C’est tout ?

— Pour l’instant, oui.

— Une salade ne remplit aucun estomac digne de ce nom. Tu dois manger pour avoir de l’énergie. Et sortir de ta chambre aussi, prendre le soleil. Il fait un temps superbe, tu sais.

— Je m'en étais rendue compte : je suis à ma fenêtre, et je sens les rayons réchauffer ma peau...

Au loin, le bruit des vagues. Existait-il plus douce musique que celle-ci ?

Giselle se détourna de l'ouverture pour s'approcher du fauteuil. Elle enfila son peignoir – choisi par Lorraine, comme le reste de sa garde-robe –, une longue étoffe de satin, aux emmanchures de dentelle.

— Donc ? reprit la voix dans le téléphone.

— Très bien, je mange dans ma chambre, et je descendrai déguster une salade de fruits avec toi, dans le patio. Mais il est possible que j'y ajoute un mojito...

Giselle avait traversé sans sourciller le hall, au dallage brun pastillé de carrés ivoire, aux murs jaunes, et aux poutres apparentes. Les lustres gigantesques ne l'impressionnaient plus. Quant aux énormes bouquets de fleurs disposés au centre de petites tables rondes, elle ne les voyait plus, comme si elle y était trop habituée. La salle de restaurant peu lumineuse, à la décoration identique à celle du lobby mais aux plafonds en caissons sculptés, lui aurait semblé appropriée au mois de juillet, où l'on cherchait la fraîcheur dans chaque recoin. Pas en ce doux automne.

Giselle avait préféré se rendre dans le patio, où seuls quelques clients discutaient paisiblement, en fumant le cigare. Elle s'assit avec délice, dans un fauteuil confortable, le genre qui épousait vos formes, avec deux bras larges pour vous empêcher de chavirer, quel que soit le nombre de cocktails consommés...

Sur les dalles de terre rouge, le soleil ne pointait que par endroits, là où on lui en laissait l'occasion, entre les colonnes inspirées de cloître et les feuilles découpées des palmiers. Un serveur se matérialisa presque aussitôt, sans qu'elle l'ait entendu arriver. C'était sûrement un prérequis à toute embauche dans un hôtel de luxe : se déplacer sans faire de bruit. Sans attirer l'attention des clients, pour être vite oublié. Comme un fantôme.

— Madame ?

— J'aimerais une coupe de fruits et un mojito, répondit-elle.

— Votre numéro de chambre, je vous prie ?

Giselle le lui donna.

— Très bien, Mrs Grant. Je vous apporte cela tout de suite.

Après quoi le serveur – dénommé Jorge – se retira pour préparer sa commande.

Elle délaça les lanières de ses sandales et enleva ses chaussures, pour sentir la fraîcheur des dalles sous ses pieds. Dans ce genre d'endroit, cela ne se faisait pas, mais elle avait appris à se moquer des convenances, quand elle ne les envoyait pas valser franchement.

Une dame perchée sur de hauts talons, avec des cheveux à ce point crêpés et laqués qu'ils en semblaient amidonnés, se mit à courir. Son caniche royal venait de se sauver, délaissant le sentier de gravillons pour la pelouse, ce qui arrachait une grimace de dégoût à sa maîtresse à chacun de ses pas. Les gens étaient vraiment impossibles, bien plus difficiles à comprendre que des animaux, pensa Giselle en entendant aboyer.

Le plateau en équilibre sur une main gantée, le serveur parvint à se courber jusqu'à la petite table ronde de Giselle et lui déposa ses fruits et son cocktail, à l'instant où Lorraine passait une des paires de portes en bois brun. Avec un grand sourire peint en corail – une de ses couleurs préférées –, Lorraine demanda un thé glacé à Jorge. Elle s'assit en tirant sur l'ourlet de sa minijupe, afin qu'elle ne remonte pas trop haut sur ses cuisses.

— C'est drôlement agréable, comme endroit. Je suis contente que cet hôtel ait été choisi par les Mitterrand, s'enthousiasma Lorraine.

Quand elle parlait, ses épaisses créoles en acétate blanc s'agitaient, heurtant ses joues, ponctuant ses phrases.

Giselle approuva :

— D'après ce que j'ai compris, c'est le palace qui reçoit tous les diplomates et hauts dignitaires. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que nous ayons atterri ici, avec la délégation française.

Lorraine avisa les pieds nus de sa patronne et amie sur le carrelage. Elle fronça les sourcils, en s'abstenant de toute remarque. Non pas qu'elle n'en était pas capable, mais peut-être préférait-elle éviter d'attirer l'attention des clients sur les pieds nus de Giselle.

— Tout de même, je trouve le cadre absolument charmant, reprit Lorraine. Quel dépaysement ! J'ai presque l'impression d'être en vacances...

Giselle feignit l'indignation :

— Seulement « presque » ? Ne l'es-tu pas ?

— Avec toi ?... Patronne, ai-je le droit d'émettre des doutes ?

Giselle partit d'un grand éclat de rire, la tête en arrière. Décidément, Lorraine lui plaisait de plus en plus à mesure qu'elle se déridait.

OceanofPDF.com

CELESTINA

Janvier 1959

Après la douceur de Miami, Celestina accosta sur le port de New York un glacial matin de janvier. Elle ne sentait plus ses doigts, agrippés au parapet du pont supérieur.

La lumière était tendre, et enveloppait de délicatesse la mégapole de béton, de verre et d'acier, la parant de teintes rosées, au milieu d'une brume grise qui montait des flots.

La ville était si différente de ce qu'elle connaissait... À Cuba, même le plus chaud de ses manteaux était trop estival pour la grosse pomme gelée. La Havane sentait l'été, la douceur, le soleil, quel que soit le moment de l'année.

Son corps, habitué au climat tropical, aurait préféré poser ses valises à Miami. Surtout, Cuba se trouvait relativement près de la Floride... En restant là-bas, Celestina se disait qu'elle aurait pu rejoindre les siens, presque quand elle le voudrait. Ou le pourrait. Evy lui avait toutefois fait comprendre que Miami n'était pas pour elle. Quitte à devoir partir de chez elle, autant mettre cet éloignement à profit. Et New York était idéal pour cela. D'autant plus qu'Evy avait vécu ici. Avec un peu de chance, elle retrouverait vite ses contacts, comptant les activer sous peu.

À chacune de ses expirations, une fumée blanche sortait de la bouche de Celestina, tourbillonnait, avant de s'évaporer, se dissoudre dans le néant.

Si le passage par la Floride avait – un peu – habitué Celestina aux gratte-ciels, elle ne l'était ni à la *skyline* qui s'admirait dorénavant depuis le fleuve Hudson, ni au manteau immaculé qui recouvrait tout.

— C'est... ?

— De la neige, confirma Evy. De bons gros flocons qui nappent le moindre centimètre carré, de décembre à mars.

Depuis leur départ de Cuba, un sourire anima enfin le visage de Celestina. Sans doute parce qu'elle parvenait à détourner son attention de sa famille et d'Adriano.

Evy la surprit à s'extasier sur les cristaux qu'elle observait pour la première fois.

— Vas-y, amuse-toi. On verra ce que tu en penseras quand tu auras des crevasses aux mains, et les joues tellement gelées que tu as du mal à causer, plaisanta la Franco-Américaine.

Petit à petit, les autres voyageurs les rejoignirent. Certains admiraient la beauté de la ville, d'autres du manteau blanc. Les plus amers pestaient contre cette « cochonnerie de neige », ayant certainement déjà fait les frais d'une glissade incontrôlée sur une chaussée.

Des volutes prononcées, opaques, se frayaient un chemin entre les tours vertigineuses.

— Il y a un incendie ? demanda Celestina.

Evy regarda distraitement l'espèce de fumée s'élever du cœur de la cité.

— Ne crains rien, c'est le chauffage. Cela n'a rien à voir avec le feu, mais tout avec la vapeur d'eau. Eh oui, cela va te changer : ici, en hiver, on a besoin de se chauffer, et pas qu'un peu !

Celestina ne se départit pas tout de suite de son manteau. Une ancienne connaissance d'Evy leur prêtait son appartement, lui préférant le désert de Palm Springs. Mais il fallut plusieurs heures pour que la chaleur émanant des gros radiateurs en fonte, imprègne tout le logement.

Le front collé à la vitre du salon, Celestina regardait les New-Yorkais investir leur ville, grandes redingotes en laine et chapeaux assortis. Leurs yeux ne quittaient pas le trottoir, prenant garde aux endroits où ils mettaient les pieds. S'ils ne s'émerveillaient plus de voir la neige tout recouvrir, ils préféreraient éviter de tomber.

Evy l'appela depuis la petite cuisine et Celestina décrocha son attention du spectacle que lui offrait la métropole, et plus précisément, Turtle Bay.

Un appartement tel que celui-ci, Celestina n'en avait jamais visité, ni dans son immeuble ni dans son quartier. Colonial, art déco, art nouveau, baroque... Si les styles architecturaux s'entremêlaient sur l'île, jamais elle n'avait observé de gratte-ciels autrement qu'en photos. Désormais, elle en habitait un, de style néo-Tudor, faisant partie d'un complexe résidentiel.

Celestina eut un petit coup dans le ventre quand, sur le seuil, elle eut la vision d'Evy s'affairant le long du plan de travail, dans la cuisine jaune. Pas de Carmen. Pas de murs verts. Il y avait bien un transistor en sourdine, sauf qu'aucun rythme entraînant n'en sortait, seulement les mots d'amour susurrés par Bing Crosby.

— As-tu déjà goûté du chocolat chaud ? s'enquit la blonde.

— Manolo m'en a amené un, une fois, quand je t'attendais dans le studio de danse, se souvint Celestina. Et il arrivait qu'on en prépare, le soir de Noël...

Evy lui désigna l'une des chaises entourant la table carrée, dans un coin de la pièce.

— Vas-y, assieds-toi.

Et en se concentrant pour ne pas en déverser sur le carrelage, Evelyn apporta les boissons dans deux grosses tasses en grès couleur siam, aux larges anses.

— Mais ce n'était pas ma recette, directement importée de Paris. Sans me vanter, si je ne possède peut-être pas les qualités inhérentes à toute femme d'intérieur, mon chocolat chaud est le meilleur du monde.

— Rien que ça ? se moqua Celestina.

— Au minimum.

Elle adressa un clin d'œil à sa protégée :

— J'ai eu un amant qui était également pâtissier, dans mes jeunes années...

Celestina approcha la tasse de son visage, de laquelle montaient des volutes de chocolat. Le parfum lui flattait les narines, et des gouttelettes de condensation vinrent bientôt se déposer sur le fin duvet ornant son arc de Cupidon. Elle plongeait les lèvres. Lait, sucre, cacao, tous les arômes se mélangèrent sur sa langue.

— C'est vrai, tu as raison : c'est le meilleur chocolat du monde.

— Je te remercie pour le compliment. J'apprécierais nettement plus si je te savais connaisseuse..., ricana Evy.

— Il est différent de ceux que j'ai connus. Il a le goût...

Le nez toujours au-dessus de sa tasse, Celestina réfléchissait au mot le plus adéquat. Ce fut Evy qui le trouva :

— Du réconfort.

Et la jeune danseuse approuva, à la suite de quoi la Franco-Américaine prit un sablé dans la coupelle qui trônait entre elles deux. Elle les avait

découverts dans une boîte en ferraille, nichée derrière une pile d'assiettes, dans un placard. Ils ne lui inspiraient pas une confiance absolue, mais il ne fallait jamais porter un jugement sur l'apparence, non ? Toutefois, après avoir croqué dans la pâte sablée, Evy ne put réprimer une grimace :

— Arghhh, beurk ! N'en mange pas, ils sont rances.

Elle se dépêcha d'avalier deux grandes gorgées de chocolat, pour enlever ce goût désagréable de sa bouche.

— Je ne sais pas depuis quand Carrie les a dans son placard... Heureusement qu'on a fait quelques emplettes avant de nous installer ici parce que, mis à part le chocolat, je crois que notre logeuse n'est pas ménagère pour deux sous.

Celestina faisait machinalement glisser son index sur le pourtour de sa tasse.

— Oh ! ce n'est pas grave, je n'ai pas trop faim de toute façon. Si tu veux, je peux retourner au magasin. Et cet après-midi, je nous préparerai un flan à la coco.

— Ah non, j'ai autre chose de prévu pour toi, répondit Evy.

La malice dans sa voix éveilla la curiosité de Celestina. Dernièrement, des « surprises », elle en avait eu assez. Depuis le 31 décembre, elle estimait qu'elle en avait soupé pour une bonne cinquantaine d'années, au moins. Le destin n'avait qu'à en servir d'autres, elle passait son tour.

— Quoi donc ? Piloter un avion en flammes ? Devenir une femme-canon ? Intégrer l'espionnage américain ?

Étonnée, Evy posa ses poings sur ses hanches :

— Eh bien, toutes ces idées te tentent-elles ?

— Pas le moins du monde, justement...

— Je pensais plutôt à un cours de danse, une petite barre pour se déverrouiller. Si on pousse le sofa dans un coin, la table basse dans un autre, nous devrions avoir suffisamment de place...

— À quoi cela servirait-il ? la coupa Celestina. Je ne danse même plus...

Evy se rengorgea :

— Figure-toi que si.

Celestina plissa les yeux :

— Comment cela ?

Habiter un appartement avec une ligne téléphonique était une première pour Celestina. La nouveauté, mâtinée d'un surcroît de fatigue, l'avait

déconnectée du réel, perdue qu'elle était dans ses pensées et sa contemplation du quartier. Elle avait entendu Evy parler, mais elle n'avait pas saisi l'existence d'une destinatrice à ses paroles. Le monologue était, en réalité, un dialogue.

— Je me suis longuement entretenue avec Sandra Fisher.

Celestina ignorait de qui il s'agissait.

— Disons que nous avons effectué quelques pas de basque ensemble, quand nous étions solistes. Je pensais qu'elle avait changé de voie, mais non, elle est toujours au Ballet Theatre.

Les yeux dans le vague, Evy se reprit :

— Enfin, maintenant on doit dire American Ballet Theatre... Peu importe. Je lui ai rendu service dans notre jeunesse et depuis, elle m'est redevable. Sandra m'a appris qu'ils n'allaient pas tarder à préparer la Summer Season. Et ils vont ouvrir leurs portes à de nouvelles recrues pour les auditions...

Cela signifiait-il que... ? Celestina se redressa sur sa chaise, se tenant bien droite, tout ouïe. Elle n'osait espérer.

— Ce qui veut dire que... ?

— Demain, nous avons rendez-vous sur Broadway, au troisième étage du numéro 890.

Les yeux de Celestina retrouvèrent leur éclat :

— Je pourrai tenter ma chance ?

Evy approuva, d'un hochement de tête, et Celestina se jeta à son cou.

— Plus tard, les embrassades. Tu as le droit de participer, mais la réussite ne dépend que de ta prestation. Finis ton chocolat et on s'y met !

CELESTINA

À l'angle de la 19^e et de Broadway, il était difficile de savoir laquelle des deux, de la brune ou de la blonde, était la plus nerveuse. L'une revenait après avoir quitté le ballet de manière peu commune, l'autre espérait y entrer. Ce coin de la ville était plutôt agréable, et les rues et avenues tracées au cordeau ne cessaient d'étonner Celestina, qui avait l'habitude de plans d'urbanisation plus... disparates.

Pour ce qui concernait le flux automobile, la jeune Cubaine n'était pas dépaycée, les voitures s'écoulant de façon continue, comme l'Hudson. Il n'était pas rare d'apercevoir la tête d'un chauffeur de Yellow Cab sortir par la vitre, et râler si celui de devant n'avancait pas assez vite, ou qu'un piéton traversait la chaussée au moment jugé le plus inopportun.

Elles étaient en avance, prévoyant tous les cas de figure qui auraient pu les retarder, avant de quitter l'appartement.

— Cela te dérange si... ? interrogea Evy en désignant son étui à cigarettes doré.

Celestina lui répondit par la négative. Elle avait entendu Evy se tourner et retourner presque toute la nuit dans son lit, se lever pour chercher un verre d'eau, aller à la salle de bain... Elle était une pile électrique en état de stress, mieux valait qu'elle ne souffre pas en plus du manque de nicotine.

Légèrement tremblante, Evy sortit une cigarette et, par réflexe, en tapota l'extrémité sur le métal doré. Elle la plaça entre ses lèvres, l'alluma, puis en exhala la première bouffée, celle qui lui donnerait l'impression de la calmer.

Le haut bâtiment gris les dominait. Derrière l'une des nombreuses fenêtres à guillotine que comptaient les sept étages, peut-être un des professeurs de ballet les observait-il ? Celestina se redressa à cette seule pensée : elle ignorait si l'audition débutait une fois dans le studio, ou dès sa présentation devant l'édifice.

— Allez, en avant ! lança Evy lorsqu'elle eut terminé.

— Celestina la retint par la manche de son manteau.

— Et si je ne suis pas prête ? s'angoissa-t-elle.

— Tu ne le seras jamais autant qu’aujourd’hui. Je t’ai préparée pour ce moment, la rassura Evy. Être artiste, c’est douter en permanence, remettre en question ton travail, ta recherche de perfection, parfois même ta vocation. Garde à l’esprit que je n’aurais pas gâché la faveur que me devait Sandra pour toi, si je ne t’en croyais pas capable.

Evy possédait un don : celui de toujours parvenir à rassurer Celestina sur ses qualités. L’incertitude saisissait la jeune Cubaine avant de se lancer, mais jamais pendant une prestation. C’était ce qui importait.

Dans le dos de Celestina, Evelyn avisa deux filles se presser, se diriger à pas vifs vers le numéro 890. Leur port de tête suffit à Evy pour comprendre que c’étaient là deux concurrentes, présentes pour l’audition. Des ballerines comme elles, la petite Française en avait vu défiler dans les cours et dans les coulisses. Elles arboraient l’assurance des gens bien nés, ceux qui n’ont jamais eu de coup dur dans la vie et savent que, quoi qu’il advienne, leur existence sera douce et clémente. Quelle que soit la voie qu’elles choisiraient, l’avenir s’ouvrirait à elles, plus qu’il ne le ferait pour la fille d’un ouvrier, d’un mineur... ou d’un barman. À les voir si guillerettes, insouciantes, et fières, une bouffée d’orgueil envahit Evy et elle se sentit plus proche que jamais de Celestina. À elle aussi, on ne lui avait rien donné. Milieu trop pauvre. Pas assez éduquée. Elle avait dû chercher et prendre, sans y avoir été invitée.

Face à elles, Celestina risquait à tout moment de perdre pied, quand bien même elle possédait plus de virtuosité que toutes ces petites bourgeoises réunies. Evy devait enfoncer le clou :

— Je n’aurais pas perdu huit ans à t’enseigner la danse classique, si j’avais ne serait-ce qu’envisagé que tu ne sois pas digne de la scène. Et si tous ceux que tu vas croiser ont peur de toi, de voir que ton talent les surpasse, crois bien que certains chercheront à t’humilier, d’autres à te faire penser qu’ils valent mieux que toi. Ne les écoute pas. Même si je ne suis pas là, n’entends que ma voix : tu es à ta place. La compétition débute dans les vestiaires.

Celestina ferma les paupières, pour imprégner chaque parole dans sa mémoire.

— Prouve-leur, à tous, que le sacrifice n’était pas vain, souffla Evy.

Cette fois, elle ne parlait ni des New-Yorkais ni des autres danseurs. Et Celestina le comprit.

Dans une grande salle claire qui faisait l'angle, au plancher de bois et aux murs blancs, Celestina observait à la volée celles et ceux qui l'entouraient. Elle ne pouvait cacher sa nervosité, passant d'un pied sur l'autre, se frottant les avant-bras quand elle ne se triturerait pas les doigts. Au milieu de la trentaine de candidats, elle ressemblait à une biche encerclée par des lions.

De Cuba, elle n'avait pu emporter qu'un justaucorps simple, bleu roi, alors que ses concurrentes avaient opté pour des modèles plus élaborés avec des croisements de bretelles, des coutures multiples pour mettre l'accent sur leur taille fine, des jeux de dentelles, et surtout des teintes toutes contenues dans un camaïeu de rose, de dragée à fuchsia. Les quelques jeunes hommes portaient tous des tee-shirts blancs, et des collants soit noirs soit gris.

Il y avait ceux qui semblaient déjà se connaître, réunis en petits groupes qui chuchotaient, quand ils n'avaient pas l'air de commérer, certaines de leurs remarques leur soutirant des rires sournois. Parsemés dans la salle, on observait les compétiteurs, les vrais, qui n'étaient pas là pour se faire des amis, uniquement se hisser au sommet. Ils enchaînaient les pliés, les relevés et les grands battements, tout juste échauffés, tout en toisant quiconque s'approchait d'eux. Mais au moins, leur intention était limpide, et ils comptaient sur leur travail pour se révéler. Pas comme les prétentieuses, qui répétaient inlassablement le même mouvement – un pied à la barre ou en grand écart –, celui qu'elles réussissaient le mieux, jusqu'à être sûres que tous les membres du jury les voient faire.

Enfin, on repérait les timides, du genre de Celestina, qui n'en revenaient pas de se trouver là et ne pouvaient s'empêcher de penser qu'au fond, il devait y avoir eu méprise. C'était le cas de Hazel, une habitante de l'Illinois, plus habituée aux immenses étendues agricoles qu'aux avenues fréquentées. Elle envoyait de temps à autre un faible sourire à Celestina, auquel cette dernière répondait à chaque fois.

Parmi les Cubains, après les heures passées enfermée dans le studio de danse, elle était trop pâle. Au milieu des Wasps, sa peau détonnait par sa teinte foncée. Où qu'elle soit, quoi qu'elle fasse, elle se dit qu'elle était bien partie pour dénoter.

Celestina attendait dans un des studios que l'audition débute, tandis que Evy se rongait les ongles dans le hall. Lorsqu'elles s'étaient annoncées

au bureau d'accueil et avaient demandé à voir Sandra Fisher, on les avait fait patienter, avant que son ancienne connaissance ne vienne les trouver. Celestina n'était peut-être pas des plus dégourdies pour saisir la psychologie de la gestuelle. Elle parvint pourtant à comprendre que Sandra Fisher n'était pas tant ravie qu'Evy, de la retrouver. Son sourire crispé, ses bras croisés, son attitude raide, faisaient présager que Sandra et Evy n'étaient peut-être pas aussi amies que l'une le laissait entendre. Sandra Fisher avait escorté Celestina aux vestiaires, refusant qu'Evy les accompagne. Elle demeurait donc seule, à s'arracher les petites peaux autour de ses ongles, toutes ses pensées tournées vers sa protégée.

Peut-être à cause du stress, ou du studio où les radiateurs étaient à peine tièdes, Celestina frissonna. Les autres possédaient tous un gilet, une étole en laine, un cache-épaules, sauf elle. Evy n'avait pas songé à lui faire prendre un tricot. Il faut dire que depuis près de dix ans, jamais l'une des deux n'avait eu froid dans leur salle du Nacional. Mais au mois de janvier, La Havane et New York reflétaient bien des différences.

Derrière une longue table dressée au fond de la pièce, le long d'une des deux seules cloisons sans fenêtre, six personnes s'installèrent. Deux hommes, quatre femmes, dont Sandra Fisher. Au regard peu amène qu'elle jeta à Celestina, elle comprit que « l'amie d'Evy » ne compterait pas parmi ses alliées.

— Très bien, nous allons débiter, lança d'une voix claire la plus âgée du jury, une dame frêle d'une soixantaine d'années, aux cheveux gris.

Tous les danseurs s'arrêtèrent de bouger et se tournèrent vers les jurés, certains plus décontractés que d'autres.

— Avant que nous ne commencions, je souhaiterais que chacun d'entre vous se présente. Vous avez déjà noté les éléments essentiels sur la fiche d'inscription. Cependant, afin que nous puissions plus facilement vous identifier, merci de nous redonner votre nom, votre prénom, votre âge, votre ville d'origine, ainsi que la structure dans laquelle vous avez reçu votre enseignement.

L'aînée du jury décrivit un ample mouvement du bras :

— Nous démarrerons ici, pour terminer là, annonça-t-elle en pointant tour à tour les deux extrémités de la salle.

Et chaque danseuse, et chaque danseur, se présentèrent. Il y avait des William, des Benjamin, des Oliver. Des Blair, des Brittany, des Caroline. Des élèves des plus grandes écoles de New York, Chicago, Houston, Los

Angeles, Boston... Et il y avait Celestina, la dernière à passer. Quand elle prit la parole, elle ne put contrôler sa voix qui grimpa dans les aigus.

— Celestina...

Elle toussota avant de se ressaisir, sous les sarcasmes des concurrents :

— Celestina Casarei, dix-huit ans, La Havane, débita-t-elle à toute vitesse.

Alors que pour les autres élèves, le jury n'avait pas semblé très réceptif – car ils se ressemblaient tous un peu, dans le fond –, l'intérêt perça dans leurs yeux en entendant le nom de sa ville d'origine. À l'un des bouts de la table, un homme brun au regard froid demanda :

— Et votre école ? Vous ne l'avez pas mentionnée.

Celestina se passa nerveusement une main sur la nuque :

— Miss Evelyn Paris, à l'Hotel Nacional.

Celui qui l'avait interrogée la fit répéter. Elle s'exécuta.

— Qu'est-ce que c'est ? Une académie de quartier ?

— Un cours particulier.

— Dans un hôtel ?

— Oui, monsieur.

Certains des participants ricanèrent, d'autres la scrutaient avec un visage impassible. Une fille murmura : « Voilà qu'arrive une Portoricaine jusqu'ici... », après l'avoir toisée.

Et de la même façon que les plus jeunes, les membres du jury se mirent à chuchoter. Leur ton se voulait discret mais, dans la salle où l'on aurait pu entendre une mouche voler, leurs paroles parvinrent à l'ensemble des danseurs.

— Que fait-elle ici ? Qui l'a acceptée ?

— Avec elle, nous allons perdre notre temps.

— Si on commence à recevoir tous les gamins du tiers-monde...

— Maintenant, nous devons penser aux présélections avant les auditions.

— Personne ne se déplacerait pour la voir danser le rôle d'Aurore ou de Juliette.

— Elle ne vient pas d'une structure connue : nous n'avons qu'à lui refuser le droit de concourir.

Si cela continuait, elle allait se faire débarquer, avant même d'avoir pu pointer un pied. Celestina se remémora les paroles d'Evy, et se les répéta,

en boucle. « Je suis à ma place, je suis à ma place, je suis à ma place... » Elle devait décrocher sa chance, on ne la lui donnerait pas.

— Excusez-moi, apostropha-t-elle le jury.

Les six têtes pivotèrent vers elle, d'un même mouvement.

— Je conçois que ma présence vous interpelle. Et vous devez penser que je vais vous faire perdre votre temps, n'étant pas issue d'une école reconnue.

Sandra Fisher la toisa plus surnoisement que jamais.

— Cependant, si vous vous souvenez pourquoi vous avez voulu apprendre à danser, la motivation qu'il vous a fallu pour vous lancer plus haut, plus loin, permettez-moi de rester. Je ne vous demande pas une place, seulement de me laisser tenter ma chance.

Plus aucun membre du jury ne parlait.

— S'il vous plaît..., reprit-elle. Laissez-moi vous montrer ce dont je suis capable.

La doyenne trancha :

— Très bien, vous pouvez passer l'audition. En espérant que votre prestation sera plus éblouissante que votre présentation.

Pendant l'intégralité des exercices à la barre, Celestina se concentra comme jamais. Avec Evy, elle avait eu l'habitude de « marquer les pas » avant de les effectuer. Ici, cela ne se faisait pas. Dès le début, on attendait de vous que vous excelliez. Le premier jugement ne se faisait donc pas tant sur la beauté des mouvements, que sur votre faculté à les restituer. Votre mémoire. On savait ainsi de vous si vous étiez pourvu d'un esprit vif ou lent, si vous compreniez immédiatement où le professeur voulait en venir, et si apprendre une chorégraphie relevait de la difficulté ou de la simple formalité.

La femme aux cheveux d'argent menait les exercices :

— Demi-plié, demi-plié, grand plié, penché vers l'avant, revenir, cambrer, relever. Vous le faites en première, seconde, quatrième, cinquième, et vous détournez.

La mémoire ne lui avait, jusque-là, jamais fait défaut. Et Celestina espérait qu'aujourd'hui ne ferait pas figure d'exception.

Danser au son d'un piano, un vrai, directement présent dans la salle, était une première pour Celestina, hormis pour les représentations et autres petits spectacles. Mais ici, un pianiste derrière un Baldwin demi-queue remplaçait le gramophone.

— Posez, détournez.

Et dans une parfaite harmonie, une trentaine de danseurs fit un demi-tour d'un seul mouvement, comme une vague roulant sur le rivage.

Les jurés restaient tous assis, à annoter – voire noter – les candidats, écrivant compulsivement sur des feuilles volantes entre chaque enchaînement, parfois entrecoupées de chuchotements, ou de hochements approbateurs.

— Dégagé en croix, puis des développés sur fondu, toujours en croix, poursuivait la doyenne dès que l'exercice précédent fut achevé. Vous finissez avec des petites battues à la cheville, puis vous relevez sur pointe et continuez avec des battus au jarret, retiré au genou, passé arabesque attitude.

Le pianiste lança un nouvel air et les aspirants danseurs suivirent les consignes dictées. Plus le temps s'écoulait et plus les difficultés augmentaient. Le rythme devenait plus soutenu, les exercices plus longs, plus compliqués. Il ne fallait rien oublier, tout en soignant le moindre mouvement, la cambrure de ses pieds, sa tenue, ses expressions. Il était surtout délicat de faire en sorte que les pas s'adaptent à une musique inconnue, sans avoir de retard, ou se montrer en avance. Les rythmes lents pour les développés, les croches et doubles-croches pour les battus.

À leurs yeux affolés et leurs gestes saccadés, certains nageaient en plein marasme. Ils cherchaient de l'aide, à moins que ce ne soit la sortie de secours. Les pimbêches au grand écart semblaient tout à coup moins sûres d'elles.

Facilement, le jury pouvait classer les danseurs : les confiants qui ne se trompaient pas, les trop confiants qui commettaient des erreurs, et enfin les dépassés, qui recopiaient les mouvements de la première ou seconde catégorie selon à côté de qui ils étaient placés.

Mais Celestina ni ne tremblait ni ne prêtait attention à ce que faisaient les autres : c'était le meilleur moyen de se méprendre. Elle ne se concentrait que sur elle, sur son corps et ses sensations. Si Evy l'avait jugée incapable de parvenir à ce niveau, jamais elle n'aurait perdu son temps avec elle.

C'était ce qu'elle lui avait dit. Et là-dessus comme sur d'autres choses, Celestina la croyait volontiers.

La femme à la chevelure argentée frappa dans ses mains :

— Certains d'entre vous ont dû confondre ces auditions professionnelles avec un cours d'initiation, lança-t-elle d'un ton cassant.

Tout le monde se regarda, essayant de voir à qui la remarque s'adressait en particulier, espérant que ce ne soit pas à eux personnellement.

— Faites de grands battements tendus, puis cloches, pour vous dégourdir. Ensuite, vous vous étirerez avec grands écarts, pieds à la main ou jambes sur la barre, à vous de choisir.

Les jambes furent lancées en l'air au son des accords plaqués sur le clavier blanc et noir. Chacun leva le plus haut possible son pied pointé, souhaitant que leur force physique et leur souplesse leur feraient marquer des points supplémentaires ou, à défaut, sauverait leur tête.

Au sol, Celestina profita de son grand écart pour parler à Hazel, dont les joues rouges rappelaient l'aspect des tomates bien mûres. Cette dernière se tenait en face d'elle, de l'autre côté de la barre. Celestina fit un discret mouvement en direction de celle qui venait de les diriger.

— Qui est-ce ? murmura Celestina à Hazel.

— Mirella Copeland, lui souffla la jeune Yankee. Elle a été étoile avant de devenir directrice de la danse.

Une directrice de la danse ? Celestina ne savait pas vraiment ce que ce rôle signifiait.

— C'est une enseignante ? Ou alors, la dirigeante de l'American Ballet ? supposa-t-elle.

Hazel la détrompa :

— C'est elle qui décide des programmations pour la saison et qui supervise les danseurs et le corps professoral. Si elle s'occupe surtout des étoiles, elle donne aussi quelques cours.

Hazel regarda de chaque côté, ne voulant pas qu'un autre l'entende ajouter :

— Elle a la réputation d'être une peau de vache, mais juste.

Puis la jeune femme de l'Illinois plongea vers l'avant, et posa son front contre son tibia.

Une « peau de vache », Celestina n'en avait – à sa connaissance – jamais croisée une. Elle ignorait ce que cela traduisait vraiment d'une personne mais, à en juger par le visage de Hazel, ce n'était pas une bonne

chose. Et en fille de fermier, Celestina se dit que sa voisine devait s'y connaître en bovins. Assez pour lui faire confiance sur ce point.

Presque tous s'éтираient au sol lorsque Mirella Copeland frappa dans ses mains et, de la même façon qu'un général rappelant ses troupes, les danseurs se levèrent prestement. Dynamisme et réactivité.

— Un des professeurs va maintenant vous montrer les variations au centre. Monsieur Benson, c'est à vous.

L'homme brun aux yeux de glace qui l'avait interrogée lors de sa présentation se mit debout, ôta son gilet qu'il déposa sur sa chaise, et prit place au milieu de la salle. Oliver Benson était grand, mince et fier. Même sans bouger, on comprenait qu'il était danseur. Une musculature fine mais marquée se devinait sous son tee-shirt bordeaux.

Il échangea un regard avec le pianiste et, après l'introduction, se lança. Comme les autres, Celestina se trouvait subjuguée par sa façon de se mouvoir, sa vitesse, sa fluidité. Pourtant, elle réussit à s'arracher à la contemplation pour ne plus porter sur lui l'œil d'une spectatrice, mais celui d'une élève. Elle gardait constamment en tête les recommandations d'Evy : tout était prétexte à jugement.

Au bout d'une petite minute, Oliver Benson s'arrêta, sur une pirouette triple en quatrième fondue.

Il se redressa, se tourna vers les aspirants et déclara :

— C'est à vous. Répétez ce que je viens de faire.

Les danseurs se dévisagèrent. Aucun n'était parvenu à mémoriser l'enchaînement. Tout était allé trop vite. Finalement, Celestina avait un faible pour la manière d'enseigner de Mrs Copeland. Le nom des pas permettait de les comprendre, de les retenir, avant de les exécuter bout à bout. Oliver Benson passait de l'un à l'autre de façon si rapide, qu'il était difficile de les assimiler, de les décortiquer, de voir où s'arrêtait l'un et où débutait le suivant, de se mélanger les pointes et de faire un pas qui ressemblait à la place de celui qui était demandé.

— On va vous partager en deux groupes.

Celestina aurait préféré intégrer le second, et profiter du passage du premier pour apprendre la chorégraphie, la réviser. Et tous les jeunes adultes pensaient la même chose, se dépêchant – sans en avoir l'air – de quitter le centre du studio pour les côtés, où ils attendraient que danse le groupe de tête. C'était sans compter sur Mr Benson, auquel le manège n'échappa pas :

— Eh là, on ne va pas patienter toute la journée. Vous êtes une trentaine...

— Trente-deux, confirma Mrs Copeland.

— Je veux seize d'entre vous, maintenant.

De façon furtive, les élèves tâchaient de glisser un pas, puis un autre, vers un recoin. Les plus timides n'osaient pas bouger, le regard glacé du professeur les figeant sur place.

Il tapa sur la table, énervé.

— On se dépêche ! Non mais franchement, que faites-vous ici ? Vous souhaitez intégrer une compagnie pour monter sur scène, mais vous refusez de le faire dans un studio ?

Si elle avait la chance d'être reçue parmi les « élus » du jour, Celestina saurait qu'il ne fallait pas escompter de ce professeur intransigeant de la patience.

Les minutes s'écoulaient et il n'y avait que dix danseurs dans le premier groupe.

— Puisque nous avons tous des choses à faire plus importantes que d'attendre votre bon vouloir, je désigne les six autres candidats.

Et Oliver Benson pointa son bras en direction de six infortunés, qui serraient des mâchoires, souhaitant pouvoir intégrer le second rang et copier ainsi sur le premier en cas d'oubli.

Intérieurement, Celestina fut satisfaite de faire partie du second groupe. Depuis le départ, elle se sentait sur la sellette. Elle se disait que la moindre erreur lui coûterait plus cher qu'aux autres. On ne lui passerait rien. On ne l'épargnerait pas. Ses manquements vaudraient le double du tarif normal. Les bras croisés devant l'une des fenêtres à guillotine, elle s'apprêtait à voir le premier ensemble s'élancer quand Oliver Benson leva une main, en direction du pianiste.

— Attendez avant de commencer, on va ajouter quelqu'un.

Et il désigna Celestina.

Une nouvelle fois, l'injustice la frappait de plein fouet. Il devait y avoir deux groupes de seize. Exception faite pour elle.

Celestina approcha du centre. Tandis qu'elle se mettait en quinconce derrière la seconde ligne, Oliver Benson lui fit signe de remonter vers le jury.

— Avance.

La première ligne comptait déjà huit danseurs : ils n'auraient pas la place d'être neuf, pour faire les mouvements. Celestina regarda où elle pouvait s'installer, sans parvenir à se décider.

— Si tu ne trouves pas de place, avance encore. Devant les autres. Ainsi, nous te verrons tous, sans rien manquer.

Oliver Benson se renfonça contre le dossier de sa chaise, satisfait :

— Tu nous as demandé une chance, nous te la donnons. À toi de nous éblouir, vu qu'apparemment, c'est ce que tu es censée faire.

Les dix-sept participants du premier groupe se placèrent.

— Et quand je vois vos têtes semblables à celles d'enfants perdus dans un centre commercial, je vais faire preuve de bonté : on commence par un pas de basque, aboya-t-il.

Tous débutèrent selon les indications du professeur. Sauf Celestina. Ce n'était pas un pas de basque, mais deux quarts de rond de jambe entrecoupés d'un temps lié à la seconde. Lorsqu'on les effectuait très vite, sans y prendre garde, le crâne farci de mouvements à apprendre, il était aisé de les mélanger. Surtout quand le professeur vous induisait en erreur. Mais Celestina, peut-être par un heureux coup du sort, fut moins facile à berner.

Pour le reste de la variation, elle eut – comme ses comparses –, des hésitations, des oublis. Elle ne pensait avoir brillé ni plus ni moins qu'un autre. Au moins, elle avait terminé proprement ses pirouettes. Et elle savait que l'introduction et la fin d'une chorégraphie retenaient davantage l'attention. « Bien débiter et bien finir » avait l'habitude de lui répéter Evy.

La musique s'arrêta et le pianiste coula un regard vers le centre de la pièce, avant de revenir au jury. Il attendait qu'on lui fasse signe de recommencer à jouer ou non. Aucun des six membres ne bougeait, scrutant chacun des dix-sept danseurs tour à tour.

— Toi, apostropha Mr Benson.

Celestina se retourna pour voir à qui il s'adressait. Il n'y avait personne derrière elle.

— C'est bien à toi que je parle, confirma-t-il.

Et Celestina déglutit péniblement, sentant certaines candidates ricaner de la savoir en difficulté.

— Pourquoi as-tu fait rond de jambe, temps lié, rond de jambe, alors que je vous avais indiqué que la variation débutait par un pas de basque ?

— Parce que...

— Parle plus fort, personne ici ne veut te manger.

Celestina gonfla d'air ses poumons :

— Parce que vous nous avez demandé de faire pareil que vous, de répéter ce que vous avez fait, et non pas de reproduire ce que vous nous disiez. En plus, vous n'avez pas commencé par un pas de basque.

— Ah oui ? En es-tu sûre ? As-tu bien vu ? Serais-tu prête à le jurer ?

Tout le monde la fixait et, sans le vouloir, elle se sentit rougir. Oliver Benson ne la quittait pas du regard, les yeux plissés.

— Me traites-tu de menteur ?

Voilà que cet interrogatoire public prenait un tour qui ne valait rien de bon. Celestina ne savait comment s'en dépêtrer. Ne pouvait-il pas embêter quelqu'un d'autre, n'importe qui ? Cependant, Mr Benson ne semblait pas vouloir lâcher le morceau.

— Me traites-tu de menteur ? réitéra-t-il.

— Je dis seulement que j'ai suivi vos instructions : j'ai répété vos mouvements, pas vos paroles.

Il cherchait à la tester, à mesurer sa force de caractère, afin de savoir si la jeune fille en face de lui était du genre à s'effondrer facilement. Ou non. Et les membres du jury le laissaient faire.

Il la toisa encore quelques secondes puis un sourire passa rapidement sur ses lèvres. Si vite d'ailleurs, que Celestina n'était pas sûre d'avoir bien vu. Peut-être n'était-ce qu'une ombre ?

— Je crois que nous avons une petite maligne dans nos rangs...

Puis il s'adressa aux autres candidats :

— Sur ce point, vous avez échoué.

Celestina s'apprêtait à souffler, pensant que son quart d'heure de malaise était terminé. Mais il revint à elle :

— Refais-moi la fin.

— À partir de quel mouvement ? questionna-t-elle.

— Seulement la toute fin : les pirouettes.

Avec un dégagé, Celestina se plaça et fit les trois tours demandés. Quand elle arriva en quatrième, Oliver Benson sollicita qu'elle reprenne.

Et Celestina s'exécuta, de la même façon qu'elle l'avait fait quelques années plus tôt dans un palace de La Havane, auprès d'une blonde qui sentait la cigarette. À trois reprises, il lui dit de recommencer. À chaque fois, ses pirouettes étaient splendides, parfaitement maîtrisées, finissant proprement.

On avait l'impression qu'il cherchait à la pousser... à la faute. Même Mrs Copeland ne cautionnait pas cette prise à partie, puisqu'elle l'interpella doucement :

— Oliver, peut-être...

Il leva la main pour la faire taire, sans détacher ses yeux de Celestina. Au sein des autres concurrents, une rumeur commença à naître. Ils avaient beau vouloir l'évincement de tous les participants à leur profit, la plupart trouvèrent cette façon de faire un peu extrême. D'autant qu'ils craignaient que Mr Benson ne s'en prenne à eux de la même manière.

— Encore, commanda Oliver Benson.

Celestina en était à sa sixième triple pirouette. Elle était exténuée. Passablement irritée, aussi. Cette injustice lui échauffait le ventre, mais elle ne devait rien dire. Sinon on risquait de lui montrer la porte. Était-ce si grave ? Il existait bien d'autres ballets à travers les États-Unis, après tout. Cette façon de la traiter, différente de celle avec laquelle on considérait ses camarades, réveilla le feu en la petite Cubaine. Pour que personne ne prenne sa défense parmi le jury, elle se dit que son sort était déjà scellé. La décision avait été prise au moment même de la présentation, quand on avait voulu la mettre dehors.

— Recommence.

Quitte à partir, ce serait la tête haute. Ils allaient voir, tous, ce dont une Havanaise était capable au milieu de ces blancs-becs qui ne percevaient en elle que l'étrangère – sans même réussir à distinguer Porto Rico de Cuba –, et non la danseuse.

Elle se replaça en quatrième position. Les épaules et les bras souples, son plié s'enfonçant dans le sol pour lui donner suffisamment de force pour tourner, la tête prête à pivoter. Et elle s'élança. Et elle virevolta. Elle semblait ne jamais pouvoir s'arrêter. Elle tournoyait, maintenue dans les airs par un filin transparent dont on ne pouvait que deviner la présence.

Elle n'avait pas fait la pirouette triple qu'on lui avait demandée. Elle avait fait les cinq tours pour lesquels elle s'était entraînée, un après-midi d'août 1956.

Celestina termina en pointant dans le silence pesant d'un studio. Elle avait l'impression que le pouvoir venait de changer de camp : c'était elle, maintenant, qui les toisait. Tous.

Ni parole ni mouvement parmi les candidats ou les jurés, et elle se dirigea vers la porte. Seules ses pointes sur le parquet percèrent le calme et

le mutisme du lieu. La main sur la clenche, elle allait ouvrir et sortir, quand une voix masculine la rappela :

— Eh !

Ses yeux noirs lancèrent des éclairs vers la table du jury.

— Sois là lundi, lui intima Oliver Benson.

OceanofPDF.com

21

GISELLE

Octobre 1974

Après leur petit intermède dans les fauteuils du patio, elles étaient remontées dans la chambre de Giselle. Lorraine n'était pas le genre de femme à aimer se trouver bousculée. Elle préférait prendre son temps, faire les choses correctement, sans se presser. Elle se disait que ceux qui croqueraient Giselle ne verraient que sa beauté, mais que c'était toujours son travail qui était jugé. Noté. Évalué. Comme une écolière.

Ses pieds étaient dans un état pitoyable, et Lorraine pestait tout en lui faisant une pédicure.

— Regarde-moi toute cette corne..., se lamentait-elle. À croire que ma patronne est une vache.

Les talons reposant sur les genoux de son employée, Giselle râla :

— Ah non, tu ne m'enlèves pas la corne ! Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas. J'aime marcher pieds nus et cela me protège.

— C'est laid comme tout ! Tu en as jusque sur les orteils.

Giselle haussa les épaules :

— Et alors ? Ce n'est qu'un peu de peau épaissie, rien de grave...

Lorraine n'était pas de cet avis :

— Je ne te laisse plus porter de sandales avec des pieds pareils.

— Tu sais, les gens bien élevés ne se baissent pas pour inspecter les extrémités des autres convives.

— Les gens bien élevés, peut-être pas. Mais les femmes, oui.

La patronne prit la main de son employée dans la sienne, et lui embrassa le poignet. Les réactions de Lorraine l'amusaient beaucoup.

— Tu n'as qu'à me mettre un vernis sur les ongles, le plus vif que tu aies en stock. On détournera leur attention...

— Tu crois vraiment que ce genre de stratagème va fonctionner ?

— L'humain se laisse facilement avoir par ce qui brille, telle une pie.

Lorraine leva les yeux au plafond : Giselle l'exaspérait parfois. Elle lui donnait autant d'amplitude qu'un joueur de tennis à qui on ligotait un bras, ou qu'un trompettiste, dont on avait bouché deux pistons de son instrument.

— Va pour les pies, si je n'ai pas le choix, maugréa la maquilleuse. Je ne suis pas sûre que ce genre de plan fonctionnerait lors d'un congrès de pédicures-podologues.

— Avec un peu de chance, ils ont tous été bannis de la soirée à venir.

La brune incendiaire frotta ses mollets :

— Ils sont tout secs..., constata-t-elle. Il me faudra mettre un peu de crème hydratante sur les jambes. Il n'y a rien de plus vilain qu'une jolie robe dont l'ourlet se termine sur une peau de crocodile.

En remontant le long de son tibia, la pulpe de ses doigts ressentait les petites peaux mortes, rugueuses, qui donnaient à ses jambes un aspect terne, et non pas la brillance satinée que Giselle recherchait.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit avant ? Tu aurais dû me prévenir, décréta-t-elle de mauvaise foi.

— Tu ne peux t'en prendre qu'à toi : je t'ai conseillé de ne pas te raser. La cire, il n'y a que ça de vrai. Mais on n'écoute jamais Lorraine...

La maquilleuse s'occupait des ongles de sa patronne avec un bloc polissoir, gommant leurs irrégularités, aplanissant les bosses, avant de poser le vernis qui tiendrait comme une laque.

Elle limait toujours le même gros orteil quand Giselle retira vivement son pied en s'écriant :

— Eh, vas-y doucement ! Les ongles épais sont comme la corne : ils protègent les pieds d'une danseuse dans les chaussons.

CELESTINA

Juillet 1962

Celestina étouffait dans l'enfer de la ville. Manhattan était un piège qui se refermait sur la chaleur, l'emprisonnait, pour ne la faire sortir de l'île qu'à la rentrée. En attendant, elle asphyxiait ses habitants, se servait des nombreuses fenêtres pour les éblouir, et du béton pour conserver la touffeur. En se faufilant dans Broadway ce matin-là, près du sol, la ligne d'horizon se déformait au-dessus du bitume, donnant l'impression que le feu brûlait sous la terre, dans les tunnels du métro.

Qu'on ne médise plus sur les températures de La Havane ! Malgré une hausse en été, elles demeuraient plus supportables que celles de l'État de New York. Et l'organisme ne grelotait pas six mois, pour suer tant qu'est plus, l'autre moitié de l'année. Quel grand écart cela faisait-il pour la constitution, surtout celle des plus fragiles !

Elle eut une pensée pour les ouvriers de la voie publique qu'elle croisa sur son chemin, déjà au travail, soulevant le bas de leurs tee-shirts pour éponger leurs visages dégoulinants, tannés par le soleil et les travaux au plein air.

Bien qu'elle ait intégré l'ABT trois ans et demi plus tôt, Celestina n'en finissait pas de découvrir chaque jour des détails négligés la veille. New York était une vraie fourmilière, tant au niveau de sa population que de son architecture. Pas une semaine ne passait sans que Celestina s'étonne de voir apparaître un nouveau magasin, ou tombe sur un vieil immeuble auquel elle n'avait jusque-là pas accordé la moindre attention.

Elle traversa la rue en bondissant d'un pied sur l'autre, dans de grandes enjambées prémices des sauts de la journée.

De l'audition de janvier 1959, seuls cinq des candidats avaient été retenus, dont elle. Celestina avait donc intégré le corps de ballet, et désespérait depuis de se faire remarquer au sein de la compagnie. Il était pourtant difficile de faire son trou quand les étoiles et solistes figuraient au complet, et qu'on la cantonnait à la toile de fond mouvante. Au sein du corps de ballet, l'équité régnait : bien que négligeables, on ne pouvait se

passer d'eux. Rôles et chorégraphies identiques, enchaînements synchronisés, aucun ne se démarquait des autres. On ne pouvait que noter l'absence du corps dans son intégralité, et non d'un seul de ses membres. Difficile dans ces conditions de se voir accorder la chance de se déployer au-devant de la scène.

Elle grimpa les marches de l'immeuble quatre à quatre, dit bonjour à tous ceux qu'elle croisait, y compris la femme de ménage que beaucoup négligeaient. Mais avec sa frange bouclée et ses joues rondes, Linda lui faisait penser à la mère d'Adriano, Yolanda.

Dans les vestiaires, la même cacophonie régnait toujours. Sauf les veilles de ballet. Dans ce cas-là, c'était le silence absolu. Mais pas aujourd'hui. Certaines se concentraient en remontant leur collant, prenant garde à ne pas le filer d'un accidentel coup d'ongles. D'autres bavardaient gaiment, dissertant sur les bienfaits du kiwi ou de la papaye, la chaleur estivale, ou bien la beauté du videur de tel club. Les pépiements des oiseaux du matin.

Celestina inspira : le parfum des vestiaires se répandait largement. Un mélange de sueur, de lycra, de toile, de cuir chauffé... et un peu de pieds ayant transpiré. Par-dessus, essayant de dissimuler toutes ces odeurs sans y parvenir – et ne faisant que les attiser –, le mix de plusieurs laques en spray et déodorants aérosol aux senteurs variées : fruitées, fleuries, boisées, suffisait à lui seul à provoquer la nausée. Pourtant, pour toute habituée, pour toute ballerine, l'odeur des vestiaires était intimement liée à la danse. Pour tout novice, l'écœurement n'était jamais loin.

Dans le recoin qu'elle investissait d'ordinaire, Celestina retrouva Hazel, déjà aux prises avec son justaucorps, dans lequel elle tentait de contorsionner son corps moite.

— Salut, Hazel !

— Salut... humpf..., répondit Hazel.

Quand enfin son vêtement fut en place, elle mit ses pouces sous les bretelles, et glissa tout leur long pour enlever les tortillons.

— Il n'est même pas neuf heures, et je n'en peux plus, se plaignit son amie.

— Pourquoi ? Je croyais que tu avais l'habitude, chez toi ?

Hazel avala goulûment plusieurs gorgées d'eau avant de lui répondre.

— Tu parles ! En été, la chaleur peut être étouffante. Mais au moins, tu es au milieu des champs et le soir, tu trouves toujours un petit souffle de

brise. Ici, tu n'as rien. J'ai beau ouvrir toutes les fenêtres de mon appartement, la nuit c'est l'horreur.

Celestina sourit :

— À te voir agir en parfaite New-Yorkaise, j'en étais venue à oublier que tu es originaire de la campagne.

— Eh oui, madame. Un vrai mulot des champs ! Normalement, en juillet, on fait les foin. Ma place se trouvait au-dessus de la charrette, à retenir l'herbe fauchée. Je ne te raconte même pas la chaleur qui monte jusque sous ton short...

— Je croyais que tes parents t'avaient mise en pension ? s'étonna Celestina.

— Pas l'été, je revenais chez moi, déclara Hazel comme une évidence. Il fallait bien que j'aide à la ferme.

Des rires aigus éclatèrent de l'autre côté des vestiaires. Une blonde, arrivée en même temps que Hazel et Celestina, se tenait au centre du petit groupe. Par bien des aspects, elle lui faisait penser à Evy. Même blondeur, même teint, même air innocent... Sauf que Hazel et Celestina s'en méfiaient, et pas seulement en tant que concurrente potentielle. Joan Lafferty ne leur avait jamais rien fait. Cependant, sa façon de les regarder du coin de l'œil, de leur adresser des sourires faux, de discuter à voix basse dès qu'elle les croisait, ne leur donnait pas envie de lui tourner le dos.

— De quoi parlent-elles ?

— Du gars « tellement beau » que Joan a rencontré hier soir.

— Elle est sortie ?

— Eh oui...

Celestina n'avait qu'un objectif en tête : devenir la meilleure danseuse de l'ABT. Aller en club jusqu'au petit jour n'était qu'une perte de temps, de ressources et d'énergie.

— Je ne comprends même pas qu'on puisse s'enfermer en compagnie d'autres pour suer davantage..., estima Hazel. Au moins ici, il fait un peu plus frais que dans mon studio...

Celestina glissait la dernière épingle dans son chignon quand une idée surgit :

— Ce soir, viens chez moi !

— Et Evy ? demanda Hazel.

— Elle t'aime bien. Et de toute façon, elle est partie dans les Hamptons pour tout le mois de juillet. J'ai l'appartement pour moi seule.

À moitié allongé sur un des bancs, les jambes de chaque côté, le regard de Hazel se perdait vers le plafond.

— Je ne sais pas... Il fait frais chez toi ?

— Pas vraiment.

— Oh ! se contenta de dire Hazel.

— Mais j'ai accès au toit-terrasse, l'informa Celestina dans un grand sourire.

Hazel se redressa aussi vite qu'elle le put :

— Tu peux aller tout en haut de ton immeuble ? Te rendre au-dessus de la nappe de chaleur ?

Celestina hocha la tête et Hazel prit rapidement sa décision :

— Dans ce cas, compte sur moi.

L'agitation se fit sentir. Des danseuses se levèrent. Aujourd'hui, le cours était donné par Mrs Copeland. Et lorsqu'il était l'heure de débiter la barre, l'ancienne étoile ne souffrait d'aucun retard.

Celestina habitait toujours avec Evy, mais en qualité de colocataire cette fois, et non plus de petite élève à sa charge financière. Avec l'ABT, on la rémunérait correctement. Et bien que le train de vie à New York soit élevé, surtout pour ce qui concernait les loyers, Celestina ne se plaignait pas. Elle n'avait pas de réelle distraction en dehors de la danse, ne sortait pas, ne buvait pas. Préférant marcher, elle ne se procurait même pas de tickets de métro. L'argent qui ne partait pas dans la moitié du loyer, des provisions et des charges, Celestina le vouait en priorité à sa passion pour l'achat de nouveaux justaucorps ou collants, mais surtout pour les pointes dont elle continuait à faire une « consommation » importante avec ses pieds forts. Elle veillait aussi à mettre un peu d'argent de côté, chaque mois. Celestina voulait en envoyer à ses parents, néanmoins ceux-ci refusaient que leur fille leur « fasse la charité » ; c'étaient leurs mots. Alors quelques centaines de dollars dormaient sur un compte épargne. Comme disait Evy : « On ne sait jamais ».

Si l'existence d'Evelyn Paris se ponctuait toujours d'amourettes de passage, celle de Celestina en était dénuée. En journée, comme les autres danseuses, elle contemplait discrètement le beau Theodore – Teddy – Grant.

La nuit venue, elle ne rêvait que d'Adriano. Que faisait-il ? Que devenait-il ? Pensait-il encore à elle ou l'avait-il déjà oubliée ?

Quand elle arrivait à joindre ses parents chez la seule voisine possédant un téléphone, Celestina leur racontait sa vie, sans paraître trop enthousiaste pour ne pas les peiner, et aussi parce qu'une partie d'elle ne pouvait concevoir un véritable bonheur éloignée des siens. En revanche, si eux semblaient désireux de tout savoir, Carmen et Joaquin ne révélaient que peu de choses de leur quotidien. Ses frères allaient bien. Eux également. Le Nacional était debout même s'il ne tournait plus comme avant : les gradés et les diplomates avaient remplacé les touristes et les expatriés. Celestina ignorait si ces nouvelles témoignaient réellement de leur vie, plutôt douce, ou s'ils souhaitaient l'épargner. Ernesto donnait toujours des cours, Clemente était encore militaire. Voilà pour le principal. On ne lui rapportait rien d'autre.

Un coup strident retentit à la porte : Hazel était déjà là.

Dans le cabas en osier qu'Evy employait habituellement pour faire les courses à la supérette du coin, Celestina plaça une grande bouteille d'eau, deux verres, et des fruits. Elle pensait avoir tout pris et pouvoir regagner l'entrée, quand elle se ravisa et saisit deux serviettes en tissu dans le placard au-dessus de l'évier : les pêches risquaient de dégouliner sur leur menton.

Sur le palier, Celestina attrapa la main d'Hazel et la fit grimper les étages. Déjà cramoisie quand elle l'attendait devant sa porte, Hazel crut sa dernière heure arriver en fournissant cet ultime effort de la journée.

— Pourquoi n'utilise-t-on pas l'ascenseur ? As-tu besoin de te réchauffer ? geignit-elle en reprenant son souffle, agrippée à la main courante.

Celestina put lui répondre sans s'arrêter :

— Evy m'a dit que les câbles des ascenseurs souffraient particulièrement en cas de vague de chaleur. Et j'ignore ce qu'il en est pour toi, mais je préfère ne pas rester des heures enfermées dans une grosse boîte de conserve, en attendant qu'on nous ouvre.

— Evy, Evy... Elle ne porte pas la parole absolue, râla Hazel. Comment le saurait-elle ?

Sans rien montrer, Celestina rit intérieurement. À chaque fois que son amie avait croisé son modèle, Hazel avait paru impressionnée. Elle lui posait de nombreuses questions, buvait ses réponses, et se réjouissait d'être vue en compagnie d'une personne si sophistiquée quand elles se

promenaient dans Central Park, ou faisaient du shopping dans les grands magasins.

— Elle est sortie avec un pompier, se contenta de déclarer Celestina.

— Ah.

Et Hazel reprit son effort. La jeune femme avait en haute estime les pompiers depuis toujours, les membres masculins de sa famille rejoignant bénévolement le Fire Department de leur bourgade dès leur majorité. Jamais elle n'aurait osé mettre en doute la parole d'un combattant du feu.

— Allez, viens ! Il ne reste plus que cinq étages, lui lança Celestina, déjà parvenue au palier au-dessus d'elle.

Sur ce, Hazel manqua s'étouffer avec sa salive.

Mais quand Celestina ouvrit la porte qui donnait sur le toit et qu'un courant d'air s'engouffra dans les communs, Hazel comprit que son effort n'était pas vain.

La terrasse dominait les immeubles de Tudor City, et plus globalement le quartier de Turtle Bay, bien que d'autres gratte-ciels la surplombent au loin. La chaleur y était toujours présente, mais plus supportable, sans doute grâce à la petite brise qui semblait souffler depuis l'East River.

Celestina déplia une grande couverture sur le sol et s'installa dessus en compagnie d'Hazel.

— C'est magnifique..., chuchota cette dernière.

Et elle piqua une pêche dans le cabas, tout comme Celestina. À peine leurs dents s'enfonçaient-elles dans la peau duveteuse pour goûter la chair, que du jus dégoulinait sur leur menton. Quand elles eurent terminé, après s'être essuyé la bouche, elles s'allongèrent les mains croisées derrière le crâne, les joues encore collantes.

La rumeur de la ville ne les atteignait que doucement, comme un murmure en fond sonore, qu'on parvenait facilement à oublier.

— Où est Evy ? l'interrogea Hazel, en savourant la fraîcheur relative de la soirée.

— Je te l'ai dit, dans les Hamptons.

Au courant des rebondissements auxquels la carrière d'Evy avait dû faire face, Hazel s'étonna qu'elle ait les moyens de trouver un lieu de villégiature :

— Elle a pu louer une maison ?

— Pas vraiment. Tu connais Evy : elle parvient toujours à renouer des contacts aux moments les plus opportuns..., sourit Celestina. Là, c'est

l'amie d'une cousine. Ou la cousine d'une amie, je ne sais plus. De toute façon, à part me surveiller, elle n'avait rien à faire en ville avant septembre. Pourquoi aurait-elle dû s'attarder ici ?

— Elle ne te manque pas ?

— Si, un peu, avoua Celestina. Je ne crois pas être faite pour vivre seule. Mais sept semaines seront vite passées. On se parle au téléphone et elle m'a dit qu'elle reviendrait quelques jours à New York, si je le voulais.

— Tu vas le lui demander ?

— Aucune idée... Elle est bien mieux au bord de la mer.

— Tu pourrais aller la rejoindre un week-end, non ?

— Elle me l'a proposé, mais j'hésite. Faire autant de route pour passer quelques heures dans les Hamptons ne me tente guère...

Hazel hocha la tête, elle comprenait. Celestina se donnait tellement à l'ABT qu'elle profitait de ses heures libres pour se détendre, flâner, prendre le temps de faire des choses anodines. Les week-ends étaient synonymes de repos, lecture, balade. Pas de voiture lancée à grande vitesse pour le bord de mer.

Pour Evelyn, c'était différent, elle avait le temps. En revenant de Cuba, elle avait espéré que Sandra Fisher l'aiderait à trouver un poste à l'ABT, sans succès. Cette dernière avait remboursé sa dette en invitant Celestina à passer l'audition, les comptes s'arrêtaient là. Evy se serait pourtant accommodée de tout et presque n'importe quoi, répétitrice ou même secrétaire. Mais Celestina l'avait empêchée de quémander auprès de Sandra : elle sentait que, quelles que soient ses qualités, elle rejeterait son embauche. La supplier avant qu'elle n'oppose un refus n'aurait fait que la contenter. Evy ne devait pas s'abaisser.

Après quelques semaines infructueuses, elle avait déniché une école privée, qui peinait à recruter un professeur. Le salaire n'était pas mirobolant et le prestige, inexistant. Si Evy avait accepté à reculons d'enseigner à des enfants, elle s'épanouissait pourtant chaque jour davantage. Et elle avait des congés payés, qui coïncidaient avec les vacances scolaires. Evy n'oubliait ni ses rêves ni ses ambitions. Pour l'instant, elle les avait seulement relégués dans sa poche, sous un fin mouchoir. En attendant que l'orage passe, elle faisait le choix d'être enjouée et de manger à sa faim.

Hazel troubla la quiétude en ouvrant la bouche :

— Au fait, tu as appris la dernière pour Lisa Cummings ?

Celestina lui répondit par la négative. Lisa Cummings n'était peut-être pas une étoile, mais elle faisait partie des solistes, et se plaisait à faire comprendre aux autres danseuses du corps de ballet qu'elle n'était pas leur égale. Certains de leurs entraînements avaient beau être communs, chacune avait sa place le long des barres. Pour elle, c'était celle de la première danseuse.

— Tu sais, à part la croiser, je n'ai pas souvenir de lui avoir adressé plus de trois phrases depuis mon arrivée. Pourquoi ?

Avec un air de conspiratrice, Hazel annonça :

— Elle s'en va.

Celestina se redressa aussitôt sur ses coudes :

— Comment ?

— Elle s'en va, répéta son amie. Elle vient d'avoir une offre et elle dansera pour le ballet de San Francisco à la saison suivante.

— Eh bien...

Celestina se rallongea sur la couverture. Cette nouvelle était des plus inattendues. En effet, elle s'était toujours imaginé que Lisa Cummings serait la prochaine étoile. Peut-être en avait-elle eu marre de s'armer de patience pour une nomination qui traînait ? Il y avait un âge pour atteindre le haut de l'affiche et une compagnie ne la révélerait pas après qu'elle ait trente ans.

— Tu comprends ce que ça veut dire ? enchaîna Hazel. Une place de soliste devient vacante, et l'ABT va sous peu devoir trouver quelqu'un pour la remplacer...

La jeune femme s'empara d'une autre pêche dans le cabas, tout en continuant à bavarder :

— Je sais que jamais je n'aurai un meilleur niveau que celui que j'ai aujourd'hui, c'est comme ça. Je suis déjà tellement heureuse de pouvoir danser ici, que j'en ai pris mon parti. En revanche, tu devrais tenter ta chance, Celestina. J'ai entendu dire que Joan Lafferty voulait le poste, mais tu vauds cent fois mieux qu'elle.

Sans en avoir l'air, Hazel réussissait à laisser traîner ses oreilles un peu partout, et ramenait toujours des scoops ou des cancans à Celestina. Elle n'était pas plus petite que les autres, pour pouvoir se nicher dans les recoins telle une souris curieuse. Cependant, rien dans son physique ne lui permettait de se démarquer de la masse des danseuses. Personne ne parvenait à voir en elle une rivale et ce, quand seulement on la remarquait.

Pour autant, les candidatures auraient beau s'ouvrir d'ici peu, l'autoriserait-on à participer, se demanda Celestina ? Contrairement à Hazel, elle dénotait dans un vestiaire. Celestina était fine, mais d'apparence un peu moins frêle et plus musclée que ses congénères, des seins et des hanches légèrement plus développés, une peau à la teinte de cuir.

Dans la nuit d'été, les lumières s'allumaient aux fenêtres, abandonnant le ciel. Des ampoules scintillaient sur le Queensboro Bridge, mais désertaient le firmament. L'obscurité ne sortait pas gagnante quand elle tentait de grignoter New York, puisqu'un halo rougeoyant s'étendait sur la cité. Un crépuscule de feu, au-dessus d'une ville qui jamais ne brûle, seulement se consume.

Celestina clignait désespérément des paupières, souhaitant qu'en rouvrant les yeux, les astres se dévoileraient dans ce ciel qui jamais ne s'éteint vraiment. Un signe. Elle désirait qu'on lui envoie un signe.

Evy observait-elle des étoiles, là où elle se trouvait ? Et ses parents ? Et Adriano ? Percevaient-ils ce qui avait disparu au-dessus de Celestina ?

— À quoi penses-tu ? lui demanda en bâillant Hazel.

— À rien de particulier...

Se frayant un passage au milieu du dédale de rues, un courant d'air chaud monta et vint les cueillir sur le toit, les envelopper dans un nuage de poussière.

— Quand j'étais enfant, mon père avait l'habitude de nous emmener regarder les étoiles, depuis un jardin du bord de côte.

On n'est jamais perdu tant qu'on se fie aux étoiles pour se repérer, disait Joaquin. Que se passait-il pour ceux qui ne les voyaient plus ?

CELESTINA

Le premier cours de la matinée s'avérait des plus distrayants. Des danseurs de l'ABT passaient d'un groupe à un autre pour répandre la nouvelle, commérer et commenter : la compagnie tout entière avait eu vent de la démission de Lisa Cummings. Les plus hypocrites la félicitaient pour l'avenir radieux qui s'ouvrait devant elle à San Francisco, alors qu'elles se réjouissaient surtout d'avoir évincé une rivale, et potentiellement gagné une place de soliste. Ni Hazel ni Celestina n'en faisaient partie.

En entrant dans le studio, Oliver Benson eut l'impression d'investir une ruche bourdonnante.

— Eh là, un peu de calme, je vous prie. Est-ce la chaleur qui vous met dans un état pareil ? demanda-t-il à la cantonade, en déposant ses affaires sur la chaise qui lui était réservée.

Si les danseuses se turent dès qu'elles le virent franchir la porte, leurs yeux continuaient de briller d'excitation. Les danseurs, quant à eux, n'y apportaient guère d'importance. Outre le fait de vouloir qu'une de leurs amies parvienne au sommet, cela ne changeait rien pour eux, d'un point de vue individuel. Danseurs et danseuses fonctionnaient en circuit fermé, sans mixité possible. Au départ d'une danseuse soliste, on cherchait à la remplacer par une autre ballerine. Il en était de même lorsqu'il manquait un danseur. L'appartenance à un sexe demeurait l'un des critères de choix.

Benson se retourna avec un rictus familier aux lèvres :

— Je suppose que le départ prochain d'une de nos solistes a dû vous parvenir aussi vite que des déboulés.

Les danseurs hochèrent la tête, d'un air entendu, curieux d'en apprendre davantage sur les causes de cette rupture professionnelle, ainsi que sur les qualités recherchées et le ciblage des futures candidatures.

Oliver Benson prenait un malin plaisir à voir ses danseurs patienter, alors que l'ambition les dévorait, c'était flagrant. Finalement, au bout de quelques secondes, il se décida enfin à parler :

— Un peu d'attention ! La candidature sera ouverte aux autres compagnies : nous voulons la meilleure. Nous ne recherchons pas

seulement une soliste, mais celle qui pourra prendre la place de première danseuse, et devenir par la suite la prochaine étoile de notre American Ballet Theatre !

Bien que fugace, en passant à côté de Joan Lafferty, Celestina vit Mr Benson lui transmettre un discret clin d'œil. Cela n'échappa pas non plus à Hazel qui haussa les sourcils et mima silencieusement une convulsion, ce qui fit sourire sa camarade.

— J'étais sûre qu'il y avait un truc entre eux deux..., ajouta-t-elle en donnant un coup de coude à Celestina.

Si Joan et Benson étaient intimes, les candidatures avaient beau être ouvertes, une seule sortait déjà du lot. Et les compétences en classique n'étaient apparemment pas les premières recherchées...

Benson, tout en continuant d'arpenter le plancher, tournant autour des barres ou les longeant, annonça :

— Enfin bref, tous et toutes n'avez pas forcément les capacités ou les qualités pour devenir solistes. Néanmoins vous êtes utiles : nous avons également besoin d'un corps de ballet pour mettre en valeur nos étoiles et les laisser briller.

Mr Benson s'attarda au côté d'un danseur et lui fit remarquer le trou sur un de ses collants, en le pointant du doigt. Il reprit l'inspection de sa troupe, de la même manière qu'un général, et poursuivit :

— Mrs Copeland a décidé des ballets à l'affiche de la prochaine saison, et nous aurons un grand classique : *Le Lac des Cygnes*.

— Ce n'est pas vrai ! Non mais ce n'est pas vrai !

Une voix de stentor tonnait à l'étage, et d'autres, plus féminines, discutaient plus doucement, pour le calmer ou abonder dans son sens. On n'entendait que leur mélodie sans parvenir à saisir leurs paroles.

Celestina se dépêcha de traverser le couloir, filant à toute vitesse devant la porte fermée derrière laquelle une tempête grondait. Quand elle déboula dans les vestiaires, Hazel s'attela à enrouler sa natte sur elle-même, dans un chignon haut.

— Salut..., souffla Celestina. Ça a l'air de barder chez les têtes pensantes : qu'est-ce qui se passe ?

Elle était convaincue que Hazel connaissait la cause de ce nouveau drame. Et quand son amie releva la figure vers elle, avec ses yeux moqueurs et ses taches de rousseur, elle en eut confirmation.

— En gros, l'ABT met un duo d'étoiles à l'affiche de chaque ballet et ainsi, chaque ballet de la saison a ses étoiles attribuées.

Des ballerines autour d'Hazel commencèrent à l'écouter, certaines l'air de rien, d'autres s'asseyant sur le même banc qu'elle, ne parvenant pas à dissimuler leur intérêt.

Celestina ne voyait toujours pas où Hazel voulait en venir. Cette dernière se délectait d'être au centre de l'attention.

— Pour chaque personnage principal, on nomme une doublure qui pourra reprendre le rôle en cas de problème.

— Et ? demanda Daniela, qui n'en pouvait plus d'attendre les mots franchir les lèvres d'Hazel.

— Et le rôle-titre d'Odile-Odette a été donné à Grace Andrews. Et Lisa Cummings devait apprendre ses chorégraphies, au cas où.

L'intérêt suscité quelques secondes plus tôt redescendit tel un soufflé. Hazel venait d'énoncer ce que toutes savaient déjà : les rôles dévolus à Lisa Cummings reviendraient à la prochaine soliste engagée par l'ABT.

Celestina commençait à sortir son justaucorps de son sac et Daniela se redressait pour s'inspecter encore une fois dans la glace, quand Hazel poursuivit :

— Sauf que Grace Andrews leur a annoncé ce matin qu'elle doit se faire opérer d'un genou.

Et hop ! Comme dans les montagnes russes, la curiosité regagna les danseuses. Hazel jubilait tout en continuant à discourir :

— La prochaine soliste ne sera pas la simple doublure de Grace, mais la tête d'affiche de notre *Lac des Cygnes*.

D'un coup, tout s'expliquait. Les discussions animées dans le bureau de la directrice, la tension à l'accueil.

— C'est donc pour cette raison que Benson hurle depuis ce matin ?

— En effet, confirma Hazel. Ils vont devoir trouver une soliste possédant les qualités d'une étoile, et lui apprendre le rôle, en à peine plus d'un mois, étant donné que la compagnie ferme quelques semaines début août.

Le silence s'installa dans les vestiaires, lourd d'envies et de promesses qu'on ne fait qu'à soi-même.

Celestina se prépara sans dire un mot, réfléchissant à tout ce que cela impliquerait pour la future soliste : une chance de se faire repérer, une chance de se faire connaître. Toutes les autres ballerines en étaient également conscientes. La compétition faisait partie du jeu, et mis à part Hazel, toutes rêvaient d'y participer.

L'heure d'exercices à la barre se passa de la même manière que lors de l'audition d'entrée : toutes les danseuses se sentaient épiées, jugées, notées. Elles donnaient le maximum, tentaient de penser à tout ce qu'elles devaient corriger dans chacun de leur mouvement pour atteindre la perfection d'un plié, d'un port de bras, ou de ronds de jambe.

Tandis que les membres de l'ABT terminaient l'échauffement par un pied dans la main, Oliver Benson s'éclaircit la voix avant d'annoncer :

— Cette année, un de nos ballets n'aura pas de tête d'affiche. Grace Andrews va devoir subir une opération, qui la conduira à recevoir une rééducation importante. Elle ne pourra donc pas danser la saison prochaine.

Celestina écoutait attentivement, tout en soufflant par la bouche pour essayer de tirer plus à elle sa jambe tendue, à moins d'une moitié d'avant-bras de son épaule droite. Elle sentait ses adducteurs brûler son entrecuisses. Pourtant, il lui semblait que chaque expiration lui permettait de grappiller quelques millimètres supplémentaires.

— Et le temps nous manquera sans doute pour ouvrir les auditions à d'autres écoles ou compagnies.

Ce que Hazel avait prédit paraissait sur le point de se concrétiser...

— Certaines d'entre vous ne devraient pas se réjouir trop vite, trancha Benson en avisant quelques sourires. Ce n'est pas pour autant que nous reverrons nos prétentions à la baisse. Si nous ne trouvons pas notre perle rare, nous annulerons la représentation plutôt que de nous ridiculiser.

Hazel haussa les épaules quand elle sentit les yeux d'Oliver Benson se poser sur elle. Elle l'avait dit à Celestina : elle se moquait royalement de ne pas évoluer plus haut dans la compagnie. Pouvoir intégrer l'ABT était déjà une récompense en soi. Et à chacun de ses retours dans l'Illinois, les gens du coin la traitaient comme une star, celle qui a réussi, la grande dame des ballets new-yorkais.

De nouveau, Oliver Benson échangea un regard de connivence avec Joan, ce qui fit fulminer Hazel. Qu'elle était fade à côté de son amie ! On reléguait déjà Celestina aux places les moins avantageuses, celles qui étaient le moins visibles par les spectateurs, tandis que Joan était presque

systématiquement mise au centre et en première ligne. On ne donnait pas la même chance à Celestina que celle qu'on proposait aux Joan de cette planète. Elle ne rentrait pas aussi bien dans le moule, n'était pas issue d'une riche famille, ne minaudait pas avec tous les hommes qu'elle croisait sur son chemin, ne badinait pas avec Mrs Copeland, ne rencontrait pas le patron du Hollywood Bowl quand elle skiait à Big Bear. N'était pas si blonde, pas si fine, pas si faussement naïve. Un peu plus grande et plus large d'épaules. Plus brune et moins éduquée aux conventions sociales de ce monde d'apparences. Mais tout ce que certains qualifiaient de défauts, rendaient Celestina plus unique et vibrante que celles au milieu desquelles elle évoluait. Plus vivante.

Le reste de la matinée fut consacré à apprendre une première variation du ballet retenu, un classique que les spectateurs ne se lassaient jamais de voir et revoir. Les ballerines se répartirent en deux groupes, côté cour et côté jardin, tandis que les danseurs mémorisaient d'autres enchaînements, des grands sauts pour la plupart.

De la même façon que plus tôt, les danseuses du corps de ballet donnèrent tout ce qu'elles pouvaient, espérant montrer à Benson qu'elles possédaient les capacités et le talent nécessaires pour être nommées en tant que prochaine soliste de la compagnie. Celestina ne ménageait pas ses efforts. Chez elle, c'était une habitude : jamais elle ne le faisait. Peut-être pour prouver qu'elle était digne de la place qu'elle occupait, ou peut-être parce que se sentir comme l'intruse avait fini par la faire douter de sa légitimité, elle livrait tout d'elle-même, tout le temps. La seule fois où elle avait suscité un minimum d'intérêt du corps professoral ou de la directrice, c'était lors de ses cinq tours de pirouette le jour de l'audition. Depuis, elle était retombée dans l'anonymat, le gros de la troupe, la fadeur, bien qu'aucune de ses congénères ne maîtrise aussi bien qu'elle ce genre de pas.

Comme les autres, s'épongeant avec sa serviette autour du cou, Celestina s'apprêtait à sortir du studio pour rejoindre les vestiaires quand Oliver Benson leur demanda de rester. Il croisa les bras sur sa poitrine et annonça :

— Demain, nous ferons une audition pour engager la prochaine soliste. Nous déciderons si l'une d'entre vous réussira à émerveiller les spectateurs dans *Le Lac des Cygnes*.

Hazel donna un coup de hanche à son amie : cela allait être son moment.

— Afin de nous faire gagner un peu de temps, nous avons présélectionné quelques noms avec Sandra. Celles-là devront venir demain, bien que ce soit le week-end, pour passer l'audition. Quant aux autres, dites-vous que vous ne possédez pas le talent requis.

Celestina croisa les doigts, dans son dos, comme Clemente le lui avait appris, pour lui porter chance.

— Davenport. Grey. Van Beck. Fillmore. Et Lafferty, déclara Benson. Nous vous donnons rendez-vous demain pour décider laquelle d'entre vous pourra réaliser la série de trente-deux fouettés.

Les noms tombèrent en même temps que Celestina s'effondra intérieurement. Elle ne devait rien montrer, le garder pour elle, ne pas témoigner de sa faiblesse. Ne pas risquer de contenter Benson ou Joan. Ne pas leur laisser voir combien elle souffrait.

Hazel chuchota :

— Les salauds. Tu les surpasses toutes. Ah, les salauds...

Son rêve de devenir soliste venait de se briser, sans qu'on lui ait donné la moindre chance de défendre sa place.

Celestina sentit tout juste les tapes consolatrices de Hazel dans son dos, et ne mangea presque pas au déjeuner. L'après-midi, elle dansa mécaniquement, comme un automate qu'on aurait remonté. Sans souffle ni passion. Danser en attendant... quoi ? Le soir, elle était rentrée chez elle, l'âme en peine, en se répétant : « Trente-deux ».

Trente-deux.

Elle se coucha en ne songeant qu'à ces deux chiffres accolés pour devenir un nombre : trente-deux. Trente-deux. Elle se tournait et retournait dans son lit, sans parvenir à trouver le sommeil. Au plafond, des rais lumineux apparaissaient au passage des voitures de noctambules. Celestina aurait pu les compter, comme des moutons sautant dans un pré. Mais toutes ses pensées virevoltaient autour d'un seul nombre. Trente-deux.

À minuit, elle renonça. Morphée ne devait guère avoir envie de la bercer. Elle ne voulait pas l'être. Elle savait ce qu'elle avait à faire. Elle prit le carré de linoléum enroulé, celui qu'Evy lui avait acheté quand elle s'entraînait sur pointes à l'appartement, pour ne pas glisser sur le parquet trop neuf. Mais entre le sofa et la bibliothèque, jamais elle n'aurait assez de place pour satisfaire cette envie qui la pressait. Alors le revêtement de sol sous le bras, sa paire de chaussons dans la main, elle se dirigea vers le toit-terrasse de son immeuble. Une lueur orangée voilait New York la nuit, de la

même façon que le crépuscule ne tombait pas totalement sur ces villes qui jamais ne dorment, tout juste se reposent-elles.

Elle déroula les trois mètres carrés de linoléum sur le béton de la terrasse, et chaussa ses pointes. Elle les laça, avec le même rituel depuis toujours, en chuchotant : « Ruban intérieur, un tour. Ruban extérieur, un tour et demi ». Elle fit ensuite des nœuds doubles, pour s'assurer que le tissu de satin ne se délace pas.

Quand elle se redressa, Celestina constata qu'elle était seule avec elle-même, en tête-à-tête avec le monde. Malgré le halo persistant montant des rues, la plupart des immeubles autour d'elle étaient éteints. Personne derrière les fenêtres.

Des tours fouettés, elle en avait déjà exécuté. Plus d'un. Jamais autant que trente-deux. Elle se positionna en quatrième fondue, fit une double pirouette, et enchaîna les fouettés. Ne pas changer de jambe de terre. Arriver en quatrième devant, l'ouvrir en seconde, et prendre l'élan nécessaire pour envelopper, tourner, les bras aidant à impulser le mouvement. Fouettés simples, fouettés doubles. Ne pas bouger sur le lino, ne serait-ce que d'un centimètre, monter toujours sur sa pointe au même endroit, ne pas évoluer sur l'axe des abscisses, seulement celui des ordonnées, comme si un filin reliait le sommet de sa tête au firmament. S'élever et descendre en tournant. Elle fit un fouetté, un deuxième, un troisième... s'arrêta au sixième. Elle recommença. Sa série devait être nette. Parfaite. Celestina débuta un nouvel enchaînement, se stoppa au huitième. La fois suivante, au cinquième.

Alors elle recommença. Et elle recommença. Et elle recommença encore...

Sans faillir, sans renoncer, elle recommença...

Quand elle revint le lendemain dans les locaux de l'ABT, elle n'avait pas dormi. Elle était en retard et d'humeur ombrageuse, du genre qu'il vaut mieux ne pas chercher. Un chauffeur de taxi l'avait disputée alors qu'elle traversait la rue, mais il lui avait suffi d'un regard pour le réduire au silence. Elle entra dans le bâtiment sans prêter attention à ceux qu'elle croisait, ne leur rendant leur bonjour que du bout des lèvres. Elle n'avait qu'un objectif en tête : rejoindre la salle où se déroulaient les auditions.

Trente-deux, l'âge auquel Joaquín avait rencontré Carmen. Trente-deux, le numéro de son immeuble, à La Havane. Trente-deux... Le nombre de baisers échangés avec Adriano.

Trente-deux.

Elle déboula dans le couloir, moins bondé qu'habituellement, où seules les danseuses présélectionnées patientaient, attendant qu'on appelle leur nom pour pénétrer dans le studio.

Son pas décidé, ses cheveux mal peignés, sa mine défaite... Toute l'attention des ballerines se focalisa immédiatement sur elle, tandis qu'elles étaient jusque-là occupées à se chuchoter des « Bonne chance ! » auxquels elles ne croyaient pas.

— Qu'est-ce que tu fais là ? l'interrogea Joan, visiblement irritée de la croiser.

— J'attends.

— Tu n'as pas le droit d'être ici. Tu ne fais pas partie des présélections.

Deux autres hochèrent la tête, pour appuyer ses dires.

— Je le sais. Mais j'attends, je demande à les voir. Il faut que je les voie, déclara Celestina.

L'énervement gagnait de plus en plus Joan Lafferty, dont le chausson tapait frénétiquement sur le plancher.

— Je rêve ! Déjà que tu n'as pas le niveau pour prétendre au titre de soliste, voilà qu'en plus de vouloir te faire humilier, tu viens pleurnicher et solliciter un passe-droit ?

Sur ce dernier point, Joan n'avait pas tort, et Celestina pouvait sans peine l'admettre. En effet, si elle suivait les règles, elle n'avait pas sa place ici. On ne lui accordait pas le droit de montrer de quoi elle était capable. Joaquín présent, il lui aurait dit de ne pas faire d'esclandre, d'être calme et respectueuse, de se faire discrète, car le jour viendrait où elle pourrait afficher son talent. Excepté que son père n'était plus à ses côtés. Pas plus qu'aucun autre membre de sa famille. Elle avait tout quitté, tout dû abandonner, à cause de la danse. Pour la danse. Pour ce sentiment qui brûlait en elle d'être plus vivante que jamais quand elle dansait. D'être à sa place. D'être faite pour ça.

Jusqu'à présent, Celestina avait expérimenté qu'on ne lui cédait rien gratuitement. Elle, elle devait aller chercher les choses, se battre pour elles. On ne lui donnait rien, alors elle devait prendre.

Peu importait qu'elle outrepassse ses droits, ou qu'en demandant – ou plutôt quémandant – une audition, cela signe un manque de respect pour toutes les autres ballerines non présélectionnées qui avaient pourtant accepté la décision du corps professoral et de la directrice.

Celestina ne daignait plus faire partie de celles qui se résignent, subissent. Depuis son arrivée à New York, elle avait compris qu'elle devait prendre, aller au-devant de ses rêves, et les réaliser quoi qu'il lui en coûte. Ou parce que, justement, elle avait déjà dû payer un lourd tribut.

— Allez, va-t'en ! reprit Joan. On ne veut pas de toi ici, tu ne l'as pas encore intégré ?

Cette pique blessa plus Celestina qu'elle ne l'aurait soupçonnée. Si personne ne voulait d'elle à Cuba, pas plus à New York, où était sa place ?

Pour un peu, si près du but, Celestina était prête à renoncer, quand Joan Lafferty lui lança :

— Tu fais partie d'un quota, c'est la seule raison pour laquelle tu as intégré l'ABT. Il y en avait d'autres, beaucoup plus talentueuses que toi, mais ils avaient besoin d'une Latina dans leurs rangs.

Et cela, c'était faux, Celestina le sut à l'instant où Joan mentit. Jamais l'American Ballet Theatre ne l'aurait accepté si elle n'avait pas eu sa place. Jamais ils n'auraient pris le risque de ridiculiser leur compagnie pour une histoire de quota. Elle était présente, dans le studio, au milieu des autres, pendant l'audition d'entrée. Celestina les avait vues danser, et elle n'avait pas à rougir de ses performances, loin de là.

Cette attaque n'était que le reflet de la peur. La crainte de Joan vis-à-vis de Celestina. Il était humain de contempler l'étoile la plus brillante et de moins prêter attention aux astres à la lumière plus faible. Si Joan voulait étinceler, il ne fallait pas que Celestina se trouve à proximité. Celestina comprit que son principal défaut était de mieux danser que Joan, bien qu'elle n'ait pas le physique qu'on attendait d'une soliste. Pas assez blonde, pas assez conventionnelle, pas assez « mignonnette ». Elle était une brune de caractère, qui sentait le soleil et les épices, pas une copie de tant d'autres, formatées.

Celestina ne prit pas la peine de lui répondre, se contenta de sourire, et fit quelques pas dans le couloir, pour se poster plus loin. Elle laissa tomber son sac, glissa au pied de la cloison, enleva ses chaussures et mis ses pointes.

À quelques mètres d'elle, Joan ne décolérait pas. Elle haranguait les autres, pour qu'elles se positionnent à ses côtés, pour que toutes la fassent partir. Bien qu'elles pensent sans doute la même chose, aucune des quatre ballerines ne bougea ou ne parla. Et Celestina ne se départit pas de son sourire. Elle ne devait pas se déconcentrer. Seuls deux mots comptaient : trente-deux.

Une par une, par ordre alphabétique, les cinq candidates au titre de soliste furent auditionnées. La scène se reproduisait, à l'identique : la porte s'ouvrait, Oliver Benson passait la tête, appelait une danseuse qui le suivait, restait un instant à danser, deux ou trois minutes, puis sortait. Et le ballet recommençait. Quatre fois de suite. Davenport. Fillmore. Grey. Lafferty. À la cinquième, après que Van Beck se fut retirée, la porte demeura fermée. Le jury devait délibérer. Celestina avait les paumes moites, mais c'était le moment.

Oliver Benson l'avait vue, quand il venait chercher chaque danseuse, son regard étonné puis amusé ne trompant personne. D'autant plus que Joan Lafferty était restée plus longtemps que les autres dans le studio, sûrement pour se plaindre de la présence de Celestina, cette dernière ne se faisant guère d'illusions.

Joan devait même penser que son sort était réglé, puisqu'elle l'ignore en sortant de la salle, se dirigeant vers les vestiaires, l'air plus hautain encore que d'ordinaire.

Dans le couloir vide à l'exception d'elle-même, Celestina se redressa. Elle adressa une prière silencieuse à tous ceux qui voudraient bien l'entendre et l'exaucer, puis se hâta vers la porte du studio où se tenaient les auditions, et cogna contre le bois blanc.

— Oui, qu'est-ce que c'est ?

Ce ton agacé, comme si chaque seconde de son temps était plus précieuse que celui de n'importe qui d'autre, provenait de Mirella Copeland.

Une boule dans la gorge, Celestina appuya sur la clenche, ouvrit le battant et alla se présenter face à eux.

— Que faites-vous ici ? la questionna Sandra Fisher, sans plus de cérémonie.

— Je viens passer l'audition pour devenir soliste.

Mrs Copeland lut ses notes, sur lesquelles figurait le nom de chaque candidate.

— Pour quelle raison ne vous voit-on pas ? s'enquit-elle tout en épluchant les pages griffonnées. Il y a cinq noms inscrits, et nous avons auditionné cinq danseuses. Oliver, y'a-t-il un problème ?

Depuis son entrée dans le studio, Oliver Benson continuait de la regarder, amusé. Le dos collé au dossier de sa chaise, les bras croisés, il scrutait Celestina comme le jouet à la mode, une nouveauté.

— Je vous présente la seule et unique Celestina Casarei, dit-il moqueur.

— Casarei, Casarei... Je ne vois pas ce nom. Quelqu'un l'a-t-il sur sa liste ?

— Personne, Mirella. C'est d'elle dont nous a parlé miss Lafferty, un peu plus tôt.

Mirella Copeland releva son nez de la table et lâcha :

— Ah.

Un « Ah » qui résonnait comme une déception. Une perte de temps. Une miette qu'on veut vite dégager de sa veste.

— Je sais que je ne devrais normalement pas me trouver ici, mais je vous demande seulement quelques secondes. Laissez-moi passer l'audition, s'il vous plaît.

Mrs Copeland tapota le bout de son stylo contre sa lèvre inférieure, en fronçant des sourcils.

— Dites-moi, jeune fille, n'est-ce pas vous qui avez déjà requis de notre temps pour une précédente audition ?

Malgré les années et le nombre de danseurs qu'elle avait croisés, Mirella Copeland avait une excellente mémoire, se dit Celestina.

Il ne servait à rien de mentir, aussi se contenta-t-elle de répondre :

— Si, madame. Vous ne vouliez pas que je reste parce que je ne provenais pas d'une grande école. Pourtant, je ne crois pas que vous ayez eu à regretter votre choix, non ?

Elle faisait preuve d'audace, elle en avait bien conscience. À ce stade, Celestina avait pourtant une chose à perdre : sa place dans le corps de ballet. Toutefois, cette énergie qui la prenait aux tripes était plus forte qu'elle, plus importante que tout.

— Nous vous avons engagée et vous êtes toujours là, je suppose que non, émit Mrs Copeland. Cependant, voilà notre problème : le minimum que l'on attend d'une de nos danseuses, c'est la discipline. Non pas une, mais deux fois, vous nous demandez une faveur. Si Oliver, je veux dire Mr

Benson, estimait votre travail suffisant, votre nom aurait figuré à l'audition. Ce n'est pas le cas, alors s'il vous plaît...

Mirella Copeland laissa mourir sa phrase tout en désignant d'un geste la sortie. Celestina ne bougea point. Elle ne pouvait pas. Tout ce travail ne pouvait pas ne servir à rien. Allait-on l'obliger à assister aux répétitions d'une soliste qui ne parvenait pas à faire une série de fouettés qu'elle-même maîtrisait déjà ?

— Maintenant, cela suffit, trancha Sandra Fisher. Nous vous demandons de sortir, nous sommes occupés.

Il n'y avait plus rien à dire. Peut-être qu'en temps normal, Celestina aurait eu assez de répartie pour se faire entendre, pour plaider sa cause. Mais ce samedi matin, après sa nuit blanche, elle était trop exténuée pour cela.

Elle quitta le studio sans tirer la porte. Pointes aux pieds, larmes aux yeux, elle se mordit les lèvres. Ne pas pleurer. Ne pas pleurer... Elle ferma les paupières et le visage de Clemente apparut devant elle. Son frère l'avait mise en garde, et elle ne l'avait pas écouté. Elle s'était perdue, poursuivant des chimères, souhaitant briller face à un monde qui ne voulait pas d'elle.

Elle pourrait peut-être rentrer à Cuba ? Mais la laisserait-on seulement faire, sans l'envoyer en prison ? Et si oui, quel avenir serait-elle en droit d'espérer ? Celestina repensa aussi à ses parents, à son père surtout. Elle se rappela la fierté qu'elle avait lue dans son regard, lorsqu'elle s'était produite au Nacional, devant Ava Gardner et Frank Sinatra. Elle ne pouvait pas abandonner. Elle ne pouvait pas avoir perdu Adriano pour si peu.

Le couloir mesurait deux mètres de large. Si on lui refusait le droit de danser dans le studio, elle allait prendre celui de le faire dans le couloir. Afin de pouvoir tourner correctement, vu la longueur de sa jambe quand elle la levait à 90°, Celestina ne devait pas dévier d'un iota, au risque de heurter un mur et de se blesser. Elle se plaça vers le milieu, puis se décala légèrement sur un côté. Elle allait décoller.

Dans le studio, les membres du jury tentaient de départager les candidates au moment où un bruit répété leur arriva du couloir. Mat, sourd. Et familier.

Au début, ils essayèrent de se concentrer sur leur discussion, en faisant abstraction de ce son presque incommodant qui leur parvenait. Une ballerine qui devait s'entraîner, marcher, ou jouer les belles devant ses autres congénères.

— Toutefois, je pense que...

Mirella Copeland ne termina pas sa phrase. La seule musicalité des pointes lui faisait deviner le genre de mouvements qu'on enchaînait. Des tours, qu'on répétait inlassablement. Elle n'avait pas compté, mais la personne qui dansait en avait fait de nombreux. L'ancienne étoile, étoile pour toujours, ne pouvait plus prêter aucune attention aux délibérations. Elle remarquait le rythme, immuable, serein, régulier. Elle entendait tourner. La jambe de terre qui plie sur pied plat, avant de monter sur pointe. L'embout qui frotte le sol quand la danseuse virevolte.

Et recommencer.

Mrs Copeland n'y tint plus et se leva de sa chaise, aussitôt imitée par tous les membres du jury, plus intrigués les uns que les autres. Que se passait-il dans le couloir ? D'où provenait ce bruit, tous le savaient. La seule question qui les taraudait, c'était de connaître qui en était à l'origine ?

Ouvrant la porte en grand, ils demeurèrent tous les cinq sans voix. Dans le couloir, face à eux, Celestina tournoyait. Et tournoyait. Sa jambe gauche était douloureuse, à force de supporter tout le point de son corps et de relever sur pointe. Son mollet la brûlait. Mais cela ne comptait pas.

Trente-deux, le nombre de fouettés enchaînés dans *Le Lac des Cygnes*. Trente-deux. Partir sur un pied, sur une pointe, tourner et revenir au même endroit, au centimètre près. Tourner trente-deux fois. Trente-deux fois. Mais Celestina tournait depuis plus longtemps que cela. Elle surpassait Pierina Legnani, première ballerine du *Lac des Cygnes* à avoir improvisé et exécuté les trente-deux fouettés de l'acte III, avant de réitérer l'exploit pour vingt-huit autres, suite à un bis du public.

Comme la *Prima ballerina assoluta* avant elle, elle enchaînait les fouettés sans s'interrompre. Elle ne voyait pas le jury, pas plus que les ballerines sorties du vestiaire. Elle dansait, seul cela comptait. Et elle tournait. Sans bouger de sa portion de couloir, sans se cogner contre un mur, son mouvement circonscrit dans un cercle, l'embout de sa pointe ne dérivant pas d'un penny.

Passablement fatiguée, elle n'avait pas réalisé son chignon avec assez de soin. Et les tours, et les tours, et les tours, le mirent à rude épreuve, jusqu'à ce qu'il se défasse. Les épingles voltigèrent aux quatre coins du couloir et ses cheveux commencèrent à voler tandis qu'elle tournoyait, fouettant son visage quand elle prenait une nouvelle impulsion.

Elle ne s'était pas changée, en débardeur et en short, pointes aux pieds. Celestina ne ressemblait pas à l'idée qu'on se faisait d'une ballerine. Elle transpirait, avait besoin de se doucher, n'était pas fraîche et pimpante. Pourtant, il émanait d'elle quelque chose de profond, presque bestial. Contrairement aux autres, elle n'avait pas envie de danser. Cela lui était nécessaire, vitalité animale. Elle vibrait au son de la musique, quand bien même elle se résumait à celle de ses chaussons sur le sol.

Quand elle décida qu'il était temps de s'arrêter, elle le fit proprement, nettement, comme le reste de ses pas, ses cheveux collant son visage et sa gorge en sueur. Si la jalousie émanait du côté des vestiaires, c'était de l'intérêt qui pointait chez le jury. Quant à Oliver Benson, ce n'était plus du sarcasme ou de l'agacement qu'elle lisait en lui, mais de la convoitise pour le compte de l'ABT.

OceanofPDF.com

SOLEDAD

Août 2021

Avec paresse, les pales du gros ventilateur en bois tournoyaient au plafond. Si mollement, qu'on n'en percevait pas la brise, sauf si on fermait les yeux et qu'on se concentrait sur sa peau et le souffle qui la parcourait. Ou qu'on l'arrêtait. Car à cet instant, il devenait évident que le brasseur d'air avait son utilité, même minime.

Comme à chaque fois qu'elle faisait classe, Soledad revenait régulièrement à la pendule en plastique turquoise, accrochée en haut d'un mur. Quand elle dansait ou enseignait, elle en venait à perdre toute notion du temps, ayant l'impression de débiter le cours quand bien même elle faisait suer ses élèves depuis deux heures.

— *Enchufla, ochenta y cuatro*, et maintenant, *el dos*. Et on recommence, annonça-t-elle en élevant la voix, afin de couvrir momentanément la musique.

En évoluant au milieu de ses élèves, Soledad ne pouvait s'empêcher d'esquisser les pas, de rouler des hanches, de tourner. La danse, elle l'avait dans la peau.

Quelques années plus tôt, en arrêtant sa grande carrière de danseuse de salsa pour devenir professeure, l'envie avait pris à Soledad d'être sa propre patronne. Elle avait écumé les annonces, visité tous les locaux vides qui se présentaient, sans être emballée. Outre un prix élevé, il leur manquait à tous un je-ne-sais-quoi qui la pousserait à se lancer. Puis elle avait reçu une invitation qui ne se refusait pas : une école de danse souhaitait se développer, évoluer, rassembler différentes disciplines en un même lieu, en plus de la danse classique et du contemporain. La fondatrice avait beau être âgée, elle en était toujours l'enseignante attitrée. Et elle vit en Soledad sa future associée, celle qui porterait le flambeau, bien après elle.

La luminosité lui fit plisser un instant les yeux, la faute à ce nouvel enduit à la chaux, aussi blanc et étincelant que le sable au soleil.

— Allez, on tente maintenant un *setenta*.

Au début de sa carrière, parce qu'on reconnaissait son talent, il lui arrivait de donner des sessions de salsa à New York, Los Angeles, Paris, Nice, Moscou, Madrid, Miami, Londres, et même Vienne. Des stages d'été. Des spectacles. Mais en intégrant l'école, elle avait tiré un trait sur tout ça : un brin casanière, elle ne se sentait jamais autant elle-même que chez elle, sur son île. Comme son père. L'aventure, l'étranger, ne l'inspiraient pas tant que ça.

Certains danseurs professionnels faisaient aussi appel à elle comme répétitrice, quand ce n'était pas pour ses chorégraphies. Soledad enseignait aux enfants, tout comme aux adultes. Et pour offrir l'égalité des chances à laquelle elle croyait corps et âme, chaque famille payait ce qu'elle pouvait, selon ses revenus. Pour continuer à faire vivre l'école, Soledad avait donc ouvert ses cours aux étrangers de passage, à ceux voulant s'initier ou se perfectionner à la salsa. Le samedi, elle dispensait également son enseignement dans le palace historique de La Havane, à la réputation autrefois sulfureuse, qui accueillait désormais des réunions familiales plus que des conférences de mafieux.

La musique s'arrêta et Soledad applaudit ses élèves du jour, cinq couples d'amis qui avaient déserté la grisaille de Seattle, pour s'offrir des vacances au soleil. Comme c'était souvent le cas avec les étrangers, la volonté de s'initier à la salsa venait surtout des femmes, et les hommes, pour leur faire plaisir, les suivaient. Ils avaient mis toute leur bonne volonté dans ce premier cours, en attestaient les auréoles sur leur tee-shirt et leur regard vide.

Quand ils eurent repris leur souffle, les hommes commencèrent à plaisanter entre eux, se moquant les uns des autres, de leur concentration en comptant les pas, lorsque ce n'était pas de leur souplesse. Les femmes, quant à elles, rejoignirent Soledad, se groupant autour d'elle, prêtes à vivre une nouvelle aventure, désireuse d'avoir un aperçu différent de la culture cubaine.

— Je suis une inconditionnelle d'Hemingway, débuta l'une d'elles, une brune aux cheveux coupés à la garçonne. Que me conseillez-vous qui sorte un peu des sentiers battus ?

— Avec Hemingway ? s'étonna Soledad. C'est un personnage extrêmement apprécié, tant des Cubains que des étrangers. Où que vous alliez, vous devrez vous attendre à trouver du monde...

— Dommage..., regretta une autre, une grande rousse. Tant pis alors, que nous recommandez-vous, même de très touristique ?

Soledad sourit. Les années passaient mais l'attrait pour cet auteur illustre ne se démentait pas.

— En premier lieu, vous pouvez aller déguster un cocktail dans un de ses bars préférés.

— Oh ça, on en a trouvé un hier, alors qu'on se promenait dans la rue, l'informa une petite ronde, au fessier bien rebondi.

— Faites attention : l'ancienne présence d'Hemingway est devenue un argument marketing pour bon nombre de bars. Comme il en a « visité » pas mal, c'est possible qu'il s'y soit un jour rendu. Mais le plus emblématique demeure El Floridita, un bar à cocktails réputé où toutes les célébrités se donnaient rendez-vous. Gardner, Sinatra, Bacall, Lamarque. Tous des amis de Papá.

L'étonnement se lit sur tous les visages de celles qui l'entouraient.

— Vous voulez dire... Vous voulez dire que c'était... ?

Loin de souhaiter les vexer, Soledad ne put contenir son rire :

— Papá est le surnom affectueux que les Cubains lui donnaient, et qui est resté. Il était vraiment apprécié sur l'île, par tous, quelle que soit leur condition. Il a éclusé des litres et des litres de rhum en compagnie des marins à La Terraza.

— Ah ! ça, j'étais au courant, ajouta une autre, à l'accent très prononcé.

Comme une confidence, pour donner l'effet d'un secret à cette anecdote connue de tous, Soledad baissa la voix :

— Savez-vous que les pêcheurs étaient tellement attachés à lui qu'à son décès, ils se cotisèrent pour financer une statue de bronze à son effigie ?

— Oh !..., s'exclamèrent en chœur les apprenties danseuses.

— Cela devait représenter énormément d'argent pour eux ! médita une blonde à menton fuyant.

— Ils devaient vraiment l'apprécier, appuya la brunette.

Des rires s'élevèrent dans leur dos, les hommes se remettant à danser, entre eux, toujours en comptant les pas. Soledad serra les mâchoires pour éviter de faire une grimace : un des compères avait un sens du rythme... inexistant.

— Et sinon ? demanda la petite ronde, ce qui ramena Soledad à la conversation.

— Vous pouvez visiter la chambre 511 de l'hôtel Ambos Mundos : Hemingway la loua de 1932 à 1939. Depuis sa fenêtre d'angle, il avait vue sur la mer et le port – où était amarré son bateau –, et sur le haut de la cathédrale, émergeant des toits d'immeubles.

— Vous pensez que cela vaut le coup ? Est-ce encore meublé ?

Soledad haussa les épaules : ce genre de considération était personnel. Hemingway était resté un personnage important de La Havane, presque une institution. Alors oui, découvrir certains lieux emblématiques de son existence méritait d'être intégré au programme des visites.

— Pour les amateurs de l'auteur, il me semble que c'est incontournable. Il y a le couvre-lit orange, les cannes à pêche, le bureau...

— C'est là qu'il écrivit *L'Adieu aux armes* ?

— Je crois plutôt que c'est *Pour qui sonne le glas*.

Comme quoi, laisser traîner ses oreilles pouvait s'avérer utile. Sans s'en rendre compte, à force d'entendre des guides palabrer, Soledad avait enregistré des informations. Aujourd'hui, cela lui servait à aiguiller ses élèves du moment. Une sorte de bonus pour plaire à sa clientèle et récolter, en plus du bouche-à-oreille, des étoiles supplémentaires sur les sites d'avis en ligne.

— Où se trouve cet hôtel ?

— Toujours dans La Habana Vieja.

Un bruit sourd retentit sur le parquet et toutes les femmes sursautèrent.

Gary, un spécimen mâle de cinquante ans ayant un penchant pour la bière et les épis de maïs grillés, venait de tenter une figure de hip-hop, pour laquelle il avait vu son fils s'entraîner.

— Bravo, c'est malin ! On a encore une semaine à passer ici, et voilà que tu vas te blesser ! s'indigna sa femme, la blonde. Je te préviens, mal de dos ou non, tu n'échapperas pas aux sorties.

Comme un enfant prit en flagrant délit, Gary se releva :

— Ce n'est pas de ma faute, c'est Will qui m'a mis au défi de le faire...

Will ouvrit et ferma la bouche plusieurs fois comme une carpe mais sa femme, d'un froncement de sourcils, l'empêcha d'ajouter quoi que ce soit.

— On a beau les croire adultes, ce sont des gosses..., se désola l'épouse de Will. Vous n'auriez pas des idées, pour les occuper aussi ?

— Si vous voulez rester sur le thème d'Hemingway et permettre à vos conjoints de se défouler, je vous conseille de les inscrire à des sessions de

pêche au gros.

— Moi, la dernière fois que j’ai pêché, c’était dans un bar, vingt ans plus tôt. Et je n’ai jamais regretté celui qui a mordu à l’hameçon..., s’attendrit la femme de Gary, entraînant des gloussements complices parmi ses amies.

Soledad sortit et tourna la clef dans la serrure. Cet après-midi, elle n’avait pas cours. Elle pourrait profiter d’un moment bienvenu de calme. En short et en débardeur, en plein midi, elle ne craignait pas les rayons du soleil.

Elle enleva la pique de bois qui maintenait ses cheveux dans une grosse masse à l’arrière de son crâne, et ses boucles se répandirent sur ses épaules. Depuis petite, elle avait une chevelure magnifique, à se faire pâmer d’envie les publicistes pour shampoings. Comme tant d’autres, plus jeune, elle avait voulu arborer des cheveux aussi raides et soyeux que sa poupée, et les avait abîmés, à force d’utiliser des produits aux composants douteux et des plaques de fer à lisser. Jusqu’à ce qu’elle comprenne que ses boucles d’ébène faisaient également partie de son identité. Désormais, elle les chérissait et en prenait bien soin, leur faisant des bains d’huile et les nattant sur le pourtour de son visage, comme pour lui servir de bandeau.

Elle balança son sac sur son dos, enfourcha sa bicyclette, et se mit à pédaler. Connaissant les raccourcis, elle s’enfonça dans les rues pavées. Elle serpenta entre les façades bigarrées des ruelles qui s’animent le soir venu, au son des orchestres, au pas des danseurs.

À La Havane il y avait du bruit, jour et nuit, comme dans de nombreuses métropoles. Contrairement à New York, ce n’était pas la rumeur de la ville, mais la rumeur de la vie. Le son des télévisions était poussé à son maximum, de même que celui des postes radio, si bien qu’il fallait parler fort pour se faire entendre. Des musiciens imprégnaient les rues de mélodies dansantes, ponctuées par les coups de klaxon de vieilles Américaines aux chromes rutilants. Les portes des maisons demeuraient la plupart du temps ouvertes, laissant ainsi les paroles des passants et des touristes s’envoler jusque dans des salons inconnus, dévoilant une part d’intimité dont personne ne se souciait.

Oui, La Havane, son *Habana*, c'était la vie. Rien qu'en foulant le vieux quartier, elle vous remontait dans les jambes et pulsait dans votre cœur. Et quand on se perdait sur le Malecón, de nuit, on s'enflammait les sens...

Sur l'animée plaza Vieja, il y avait toujours du monde, des locaux comme des touristes. En période scolaire, on pouvait même assister aux cours de sport des écoles à proximité. Délimitée par des bâtiments de style colonial, les brasseries et restaurants faisaient partie intégrante de la place. Soledad contourna la fontaine en son centre en se félicitant qu'on ait enfin enlevé les grilles qui l'entouraient, et manqua dérapier, avant de se reprendre. Elle secoua la tête en apercevant un groupe de jeunes touristes, des filles tout juste sorties de la puberté qui se baladaient en microshorts et hauts de bikinis très échancrés, et riaient à gorge déployée. Même en fournissant un effort, il était impossible de les rater. On les remarquait davantage que les accents bleus des balcons, crépis, stores ou huisseries. Apparemment, la décence prenait aussi des vacances, pensa Soledad. Où était passé le temps où les vacanciers s'habillaient convenablement et tâchaient d'avoir une attitude correcte, respectueuse des autres, pour se montrer les dignes représentants de leur pays à l'étranger ? Malgré ses quarante-cinq ans, Soledad conservait un esprit que certains qualifiaient de « vieux jeu », alors que pour elle, il n'était question que de correction. De politesse. De respect. Des notions élémentaires dont le monde moderne semblait vouloir se débarrasser.

Elle regarda de tous côtés avant de s'engager sur la promenade, traversa les voies, et monta sur un des larges trottoirs longeant la baie.

Le soleil échauffait ses épaules nues et cuivrées. Quand elle était petite, elle aimait se mettre en danger en pédalant : les yeux fermés, le guidon lâché. Si elle ne craignait pas à ce point les voitures – et si elle osait –, elle recommencerait. Il y en avait toujours eu à La Havane : de vieilles carlingues que les propriétaires entretenaient avec beaucoup de passion, d'ingéniosité, et de bidouilles. Quelques années plus tôt, Fidel Castro avait ouvert les vannes et, en plus des rutilantes automobiles américaines et des modèles soviétiques anguleux, les véhicules d'importation arrivaient.

La Havane gagnait en modernité au détriment de son charme suranné. Une part de Soledad trouvait cela dommage : bientôt ses souvenirs d'enfance ne seraient... plus que des souvenirs. En grandissant dans un univers de carte postale, c'était le prix à payer. Le changement faisait partie

intégrante de la vie, il n'y avait qu'à l'accepter. Soledad détestait ces touristes à l'avis très tranché concernant un pays qui n'était pas le leur, qui militaient pour que La Havane reste dans son décor des années 50. Asiatiques, Européens, Américains, ils aspiraient à ce que les dernières technologies investissent leur quotidien, en possédant par exemple des réfrigérateurs ou des fours qui se connectaient à leur téléphone, mais estimaient que Cuba devait demeurer figée dans une décennie depuis longtemps dépassée. Enfin cela, c'était le discours officiel de Soledad. Personnellement, elle n'enviait pas tous ces voyageurs qui ne décrochaient jamais de leur pavé technologique, pianotant dessus quand ils ne l'avaient pas greffé à l'oreille. À vouloir être connecté avec le monde entier, on ne disait même plus bonjour à son voisin.

Soledad ralentit, s'apprêta à descendre du trottoir pour quitter le boulevard, quand une voiture la frôla de près. Elle leva le poing, d'un air féroce. Avec un peu de chance, il la remarquerait dans son rétroviseur. Avec un peu de chance, il ferait attention, la prochaine fois...

Avant, elle logeait dans La Habana Vieja, dans une de ces rues encore soustraites au tourisme de masse. Soledad n'y voyait que le charme des couleurs passées – bleu, jaune, rose, vert –, tandis que la perception d'autres s'arrêtait aux façades délabrées, aux volets écaillés, aux enduits décrépis, loin d'être les plus photogéniques sur Internet. Pour les habitants du cru, c'était la meilleure façon de se préserver, comme les piquants d'un hérisson. Car derrière les portes dégradées, se cachaient des bijoux aux carrelages à motifs anciens et aux peintures aux teintes fanées, à ce mode de vie protégé dans des lieux chargés d'histoire, et parfois même pour les plus chanceux, à des cours – au sol de gazon ou dalles de pierre – dans lesquelles de gros pots de terre cuite accueillaient des plantes exotiques, ravissant les sens.

Elle ne permettait à ses enfants de sortir qu'avec elle ou son mari. Le plus souvent le soir, quand tout le quartier se retrouvait dans la fraîcheur de la ruelle, de la même façon qu'ils l'avaient toujours fait. Elle craignait les inconnus qui rôdaient et les voitures, et les scooters, qui filaient. À contrecœur, elle et son conjoint avaient donc pris la décision de quitter le centre pour la périphérie, dans un coin plus cossu et calme. Le prix des loyers au mètre carré n'était pas le même, mais heureusement, ils avaient trouvé une belle demeure en colocation, avec le plus raisonnable des contrats de bail. Et la petite famille avait déménagé. Les trajets étaient un peu plus longs. Surtout à vélo, surtout par temps chaud. Le sourire de ses

enfants valait le léger sacrifice. De toute façon, son quartier préféré, elle le retrouvait chaque matin en allant enseigner. Elle avait les avantages d'habiter dans un nouvel endroit, tout en conservant le lien avec son ancien lieu de vie. Le meilleur des compromis.

OceanofPDF.com

CELESTINA

Octobre 1962

Ce soir serait son soir. Sa grande première. Depuis qu'elle était devenue soliste à l'ABT, on la remarquait enfin. On répondait à son salut, souvent même on le devançait. Celestina comptait. Quelques jalousies pointaient toujours derrière certaines amitiés de façade, elle tâchait néanmoins de les ignorer. Elle gardait en mémoire celles et ceux qui lui avaient été agréables, avant sa nomination. De même que celles et ceux qui l'avaient dédaignée. Si ses parents lui avaient enseigné l'art du pardon, pour autant, jamais elle n'oubliait. Elle se montrait cordiale et polie, sans plus.

Elle feignait même de ne rien voir, quand elle trouvait des pinces neige pour chignons, abandonnées çà et là sur le parquet. Le mois précédent, alors qu'elle racontait en riant sa journée à Evy, elle lui avait parlé des autres filles qui devenaient chaque jour plus maladroites, à moins que ce ne soient les épingles qui soient de moins bonne qualité, puisqu'elle en découvrait de plus en plus souvent dans le grand studio commun, ou dans celui, plus petit, dans lequel elle s'entraînait seule. Contrairement à elle, Evy n'avait rien vu de drôle ou de bizarre là-dedans. Elle lui avait expliqué comment certaines en laissaient tomber négligemment – ou plutôt savamment –, de façon à ce que la ballerine qui passe après elle, glisse sur une pince et chute. Les plus mal intentionnées se contentaient d'un rôle par forfait, à défaut d'un rôle par mérite.

Toutefois, ce soir, toutes ces mesquineries ne lui importaient pas. Celestina s'était déjà retrouvée devant le Lincoln Center pour le filage. Mais costumière et générale n'avaient pas éveillé en elle pareille appréhension mêlée de passion : aujourd'hui était différent. Au centre du soleil de la place, près de la fontaine, Celestina ressentait une certaine ferveur face au bâtiment inauguré un mois plus tôt, comme s'il s'agissait d'un édifice religieux. Et de la même façon que la religion reliait l'homme à Dieu, la danse reliait Celestina au monde. C'était en cet art qu'elle incluait toutes ses croyances.

Pour le moment, aucune foule ne se pressait, seuls quelques danseurs et employés du théâtre évoluaient à l'angle de Broadway et de la soixante-cinquième rue. Le palais de verre n'était supporté que par des colonnes et une mince armature de métal, semblant bien frêles pour parvenir à soutenir les parois des trois étages de glaces. Pourtant, dans sa fragilité, le Lincoln Center paraissait fort, dressé pour faire face au temps.

Ce soir, la jeune soliste se montrerait aux spectateurs des deux mille six cent quarante-six places, sous sa forme la plus pure. La musique de Tchaïkovski serait renvoyée par le nuage de cercles dorés, au plafond. Et, depuis les velours rouges des assises, on ne verrait qu'elle.

Il était temps. Il était l'heure. Et Celestina avançait vers son avenir.

— Comme tu es belle...

L'émotion perça dans la voix d'Evy. Elle se tenait dans l'encadrement de la porte, et n'osait pas rentrer. Les loges formaient un sanctuaire, davantage encore lorsqu'elles n'étaient réservées qu'à une personne. Désormais, en acquérant le statut de soliste, Celestina ne partageait plus l'espace avec toutes les autres danseuses du corps de ballet. Son rôle était différent, sa place aussi, que ce soit sur scène ou en coulisses.

Celestina fronça les sourcils :

— Est-ce une larme que je vois pointer au coin de tes paupières ? demanda-t-elle, moqueuse.

Son ancienne professeure ne l'avait pas habituée à cela.

— Pas du tout, répondit avec aplomb Evy. C'est à cause des peintures fraîches. J'ai toujours été sensible aux vapeurs de peinture fraîche. Ils auraient dû mieux ventiler avant d'accueillir le public. Quand je pense à ce pauvre Léonard Bernstein qui a dû diriger le concert inaugural dans ces conditions...

Evelyn avait beau s'éventer de la main, personne n'était dupe.

Voilà plus d'une demi-heure que Celestina avait soif. Cependant, elle refusait de se désaltérer, craignant que l'eau et le stress n'aient raison de sa vessie. Et quel spectacle cela donnerait, de devoir quitter la scène pour se soulager en pleine représentation !

— C'est idiot, asséna Evy. Il faut boire, si tu veux éviter les crampes. En plus, avec la chaleur des spots qui seront braqués sur toi, tu risques de te

déshydrater.

— J'ai bu toute la journée, ce n'est pas de m'abstenir deux heures que je crains quoi que ce soit...

Celestina se tourna pour se regarder de nouveau dans la glace entourée d'ampoules. Son maquillage ne migrerait pas, le noir de ses yeux s'étirait jusqu'à ses tempes, et le rouge de ses lèvres n'avait pas filé dans les commissures de sa bouche. Son chignon haut, plaqué, semblait prêt à défier une tempête en plus de la gravité.

— Odile et Odette sont de retour..., déclara doucement Evy, tandis que Celestina agitait son pinceau sur ses joues et son front.

N'importe qui d'autre que Celestina aurait repris le rôle du Cygne avec appréhension, étant donné la manière dont s'était déroulée l'unique fois qu'elle l'avait jouée. Mais elle considérait ce spectacle comme une bénédiction, une façon d'oublier le mauvais souvenir qui la rattachait à La Havane, ce soir si particulier du 31 décembre. Son dernier souvenir...

Elle allait l'effacer de sa mémoire, le remplacer par un autre. Elle allait réussir.

— Tu as préparé tes pointes ?

Celestina hocha la tête. Mirella Copeland lui avait expliqué qu'on en usait généralement deux paires par représentation. Et Celestina l'avait elle-même expérimentée lors du filage. Pour arborer la plus belle cambrure de pieds, elle ne glissait pas une autre semelle dans son chausson, comme elle le faisait pour les entraînements. Si bien que ses pointes étaient plus remarquables... et également plus fragiles. Celestina devait laisser sa seconde paire dans les coulisses : elle n'aurait que quelques secondes pour changer de chaussons durant l'acte III, juste avant le Grand Pas de Deux et la série de fouettés.

Les lumières clignotèrent, surprenant Evy.

— Bon, c'est le signe que je dois y aller. Je serai présente, au premier rang. Enfin, au premier rang, façon de parler. Je trouve qu'on a une meilleure visibilité depuis le premier balcon. Si tu me cherches du regard, c'est là que tu me verras. Germain nous a déniché des places de premier choix, s'enthousiasma la blonde.

Pour la première fois depuis bien longtemps, le bonheur se lisait sur les traits d'Evy. De ses vacances dans les Hamptons, elle était revenue avec un joli bronzage uniforme et un fiancé : Germain Hollister, ce même « balourd » qui riait trop fort et auquel elle n'avait pas donné sa chance au

bord d'une piscine de La Havane. Elle l'avait rencontré de nouveau à une *garden party* à l'occasion du 4 juillet. Evy ne se souvenait plus de lui mais contrairement à elle, Germain ne l'avait pas oubliée. Cette fois cependant, la spontanéité et la gentillesse du chroniqueur du *New Yorker* avaient percé ses défenses.

— Je file ! lança Evy en s'engageant dans le couloir.

Elle ne voulait rien rater de la représentation. Elle ne doutait pas des capacités de Celestina, même sous la pression. Et son ancienne élève ne manquerait pas d'éblouir les adeptes de classique. Aux spectateurs qui se trouveraient à proximité d'elle, Evy n'oublierait pas de dire que c'était elle, sa première enseignante. Que c'était grâce à elle, que New York et l'ABT comptaient désormais cette belle et talentueuse Cubaine parmi eux.

Celestina ne dansait pas durant le premier acte, les cygnes ne se révélant autour du lac qu'après trente minutes de ballet. Pour autant, elle souhaitait voir l'entrée du prince Siegfried.

Entre les rangées de rideaux noirs des coulisses, lui parvint le frémissement qui précède chaque représentation. L'excitation du public, l'agitation des danseurs. De l'autre côté de l'épais tissu de velours, un chuchotement parcourait l'assemblée, en s'assourdissant de plus en plus.

— Alors, tu te sens prête à les éblouir ?

La remarque la prit de court, et la fit tressaillir.

Teddy Grant la regardait du haut de son mètre quatre-vingt-cinq, les épaules plus larges encore dans son costume de scène taillé sur mesure. Le beau blond aux yeux bleus de la compagnie lui parlait, à elle. Lui souriait. Ces dernières semaines, ils avaient passé beaucoup de temps ensemble, à s'entraîner. Sur la musique de Piotr Ilitch Tchaïkovski, Celestina devenait successivement Odette et Odile, tandis que Teddy demeurait Siegfried.

Elle adressa un rapide salut de la main à Hazel, de l'autre côté de la scène, côté cour, avant de répondre :

— L'est-on jamais vraiment ?

Son ton énigmatique, l'inflexion de sa voix, firent sourire le danseur vedette. À bientôt trente ans, ce pur produit new-yorkais était rompu à la scène. D'apparence discrète et peu bavard avec les membres de l'ABT, il semblait évoluer au-dessus du commun des mortels, avec les autres étoiles. En devenant sa partenaire, son statut de remplaçante de Grace Andrews l'avait comme adoubée. Pourtant, derrière cette apparence distante, Teddy Grant était quelqu'un de gentil, sa timidité ne s'exprimant que dans sa vie,

jamais sur les planches. Depuis qu'elle le connaissait, Celestina lui reconnaissait des qualités, comme celle de prendre soin de ceux qui l'entouraient, d'être toujours très poli et également ponctuel.

La lumière s'éteignit, amena le silence, et la musique s'éleva des hautbois. Bientôt, le rideau disparut dans les cintres, dévoilant six danseurs vêtus de rouge. D'autres les rejoignirent, Hazel comprise, et Teddy s'élança en sautant sur la scène.

Dans les coulisses, attendant son tour, un Cygne blanc observait.

Elle volait. Son bras droit dirigé vers le ciel, une de ses jambes en arabesque, l'autre repliée sous elle, elle volait. Au-dessus de la scène, au-dessus du corps de ballet. Au-dessus de Teddy qui la tenait bras tendus. À plus de deux mètres au-dessus du plancher du Lincoln Center, sous le regard admiratif d'une salle silencieuse, elle volait. Le vilain sorcier Von Rothbart venait de disparaître et Siegfried était tout à elle.

Bientôt, cordes et harpes donnèrent le signal, et Siegfried reposa Odette. Il existait différentes fins possibles au *Lac des Cygnes*. Cette année, bien qu'elle préfère celles plus tragiques, Mirella Copeland avait choisi la version la plus heureuse, afin de surprendre le public : l'amour entre Odette et Siegfried parvenait à vaincre tous les obstacles, et Odette n'était ni condamnée à demeurer éternellement un cygne, ni ne se suicidait dans les eaux du lac.

Après avoir été déposée, Celestina fit quelques menées avant de se retrouver une dernière fois tout contre Teddy, tourner, se cambrer, et attendre que le rideau tombe sur une ultime arabesque, sa main sur le bras de son partenaire.

Le velours ne caressait pas encore le plancher foncé que les applaudissements retentirent et la salle se ralluma. Son cœur était prêt à exploser. Elle ne s'en rendait pas compte, pourtant son large sourire ne la quittait pas.

La main de Teddy dans le creux de ses reins, ils se dirigèrent vers le centre de la scène et le rideau se releva. Celestina fit la plus gracieuse des révérences, Teddy se courba, et bientôt ils furent rejoints par les autres solistes et le corps de ballet. Après que Mrs Copeland arrive sur scène et

tende un énorme bouquet à Celestina, la tenture de velours s'abaissa pour de bon.

Elle s'apprêtait à retourner à sa loge, se changer pour enfiler une robe longue et assister au cocktail donné après la représentation, quand Teddy la retint.

— Dis-moi, petit Cygne, veux-tu aller visiter le parc de nuit ? Tu vas voir, il est magnifique.

Central Park était tout proche, en plein cœur de Manhattan. Cependant, elle avait entendu plus d'une mise en garde à son sujet.

— On m'a dissuadée de me rendre si tard dans ce coupe-gorge.

— Avec moi, tu ne crains rien, lui assura Teddy. Viens avec moi, Odette, allons guetter les cygnes au clair de lune...

Ses iris avaient la couleur de la baie des Caraïbes, au petit matin.

— D'accord. Mais avant, j'ai promis à Mrs Copeland de participer au cocktail. Elle m'a vivement conseillé de m'y rendre.

— Et elle a raison. Comme en politique, il faut savoir soigner ses relations dans le monde de la danse. Nous nous y retrouverons...

Et il disparut dans les coulisses avant qu'elle ait pu ajouter quoi que ce soit d'autre.

Au milieu de cette foule qui buvait une coupe de champagne après la représentation, elle n'était personne. Personne qu'on saluait, personne de connu. Le nom en lettres capitales qui figurait sur l'affiche n'était pas le sien, mais celui de Grace Andrews, bien qu'elle ne danse pas cette saison. Les places se vendaient mieux avec le nom d'une étoile, peu importait le ballet. Toutefois, sous la photo illustrant *Le Lac des Cygnes*, celui de Celestina était noté. Il avait beau être tout petit, il avait le mérite d'être là, et Celestina se rengorgeait de fierté quand elle passait devant un des panneaux publicitaires de l'ABT. Unique ombre au tableau, Oliver Benson lui avait conseillé de choisir un patronyme sonnant « moins latino », seulement « un peu exotique ». De même que les habitants de Manhattan ne voulaient pas vivre dans le Queens, jamais ils ne se déplaceraient pour voir une danseuse qui n'était pas de leur monde. C'était ce qu'il lui avait dit. Et Celestina avait beau eu arguer qu'elle était havanaise, et non « la Latina » ou « la Portoricaine » – comme certains se faisaient un plaisir de l'appeler –, cela

n'avait eu aucune incidence sur la réflexion des têtes pensantes de l'ABT. Au départ, elle avait craint que ses parents, en apprenant qu'elle changeait de nom dans sa carrière, aient honte d'elle. Puis elle s'était convaincue que c'était un moyen de cacher qu'elle était leur fille, et donc de les protéger. Celestina ne s'imaginait pas emprunter certains prénoms, qu'elle jugeait trop étrangers à elle, trop européens, trop américains. Trop différents de celle qu'elle était. Alors elle avait pensé au moment où elle était tombée en amour de la danse, la première fois qu'elle avait vue Evy à l'Hotel Nacional, et au ballet que cette dernière interprétait.

Dans l'abondance des robes longues, babillant avec entrain dans cette foule qui l'entourait, Mrs Copeland l'avisa et l'appela. Quand Celestina fut suffisamment proche, Mirella Copeland déclara :

— Voici la splendide soliste que vous avez eu le plaisir d'admirer ce soir, en remplacement de notre chère Grace Andrews.

Le regard de Celestina devint plus brillant – et pas seulement à cause des énormes lustres qui se reflétaient dans ses yeux –, tandis que la directrice l'introduisait :

— Je vous présente très certainement notre future étoile : Giselle Casarei.

GISELLE

Octobre 1974

En montant cet escalier auparavant emprunté, la main de Giselle caressa le mur, à l'endroit même où demeuraient les vestiges d'une tentative d'assassinat sur Batista. Elle ressentait les fêlures du marbre sous l'impact des balles.

C'était certainement idiot, mais elle comptait les marches, sans même s'en apercevoir. Quinze marches. Palier en quart tournant. Dix marches. Palier en quart tournant. Et...

— Madame Giselle ! l'interpella une voix, au-dessus d'elle.

D'instinct, elle leva la tête. Un homme petit et chauve, précédé de son ventre, l'attendait au-dessus de l'ultime volée de marches. Sa bonhomie naturelle tranchait avec son costume militaire, sur lequel les décorations tintaient joyeusement.

Arrivée près de lui, alors que son pied n'avait pas encore quitté la dernière des neuf marches, il lui prit la main, qu'il serra entre ses deux grosses pognes.

— Oh, Madame Giselle, quel plaisir de vous rencontrer enfin ! Ma femme est passionnée de ballets, et elle pépie du matin au soir depuis qu'elle a appris votre venue.

Giselle lui adressa un sourire poli. Elle étouffait toujours un mouvement de recul quand elle se trouvait à proximité d'un militaire cubain, ou qu'elle en entendait parler. Pur réflexe, peut-être sot.

Quelle idée saugrenue que de se rendre ici. C'était comme se jeter dans la gueule du loup, songea-t-elle. Pourtant, plus qu'un devoir, elle s'était senti le besoin – presque viscéral – d'accompagner le couple Mitterrand.

— Je vous en remercie. J'espère que j'aurai la chance de la rencontrer, tout à l'heure.

— Oh, bien entendu. Ce sera même avec plaisir.

Lorraine se pencha à l'oreille de sa patronne, afin de lui glisser quelques mots :

— L'Amiral Aguila est la personne avec laquelle j'ai traité, pour peaufiner les détails de ta venue. Il a été très à l'écoute.

Il se rengorgea, ce qui eut pour effet de bomber vers l'avant son ventre rond, et bousculer légèrement Giselle.

— Après avoir servi de longues années durant dans la marine en tant qu'amiral, je suis devenu le chef du protocole. J'aime à croire que je suis mélomane, à mes heures perdues, et que cette raison a enjoint notre Líder Máximo à me confier la tâche d'organiser les concerts et festivités.

Sur ces mots, il pencha rapidement sa tête vers l'avant, en signe de déférence, avant d'inviter Giselle et Lorraine à le suivre vers une des salles du premier étage. Giselle renouait avec ses souvenirs tandis que Lorraine répondait aux questions de l'Amiral Aguila sur leur voyage en avion, leur séjour, leur hôtel...

Dès qu'elle avait franchi les portes, tout lui était revenu, comme une bouffée oppressante surgissant du passé. Le bruit de ses pas sur les dalles en provenance de Carrare, l'odeur de la pierre froide tranchant avec celle de la rue, dont la clameur était aussitôt étouffée quand portes et fenêtres se trouvaient fermées. Tel un marlin fendant les flots de la baie, Giselle naviguait dans un enchevêtrement de souvenirs, celui d'un temps qu'elle avait cru, à tort, à jamais révolu.

Parvenus face à une porte, dans un couloir qui en comptait de nombreuses, le militaire en faction claqua des talons. L'Amiral se tut :

— Voici l'endroit qui vous servira de loge. J'espère que nous avons pensé à tout et que la liste de mademoiselle Lorraine aura été scrupuleusement suivie. Si jamais vous aviez besoin de quoi que ce soit d'autre, le sergent Cruz sera là pour vous satisfaire.

Sur ce, il désigna le militaire en faction.

Avant qu'elle ne pénètre dans la pièce qu'on lui avait réservée, l'Amiral Aguila saisit une fois de plus la main de Giselle, qu'il pressa.

— Laissez-moi vous redire à quel point je suis heureux de bientôt vous voir danser, dit-il, un discret trémolo dans la voix.

— Je le suis également. Maintenant, veuillez m'excuser mais je dois me préparer, lui répondit-elle en se dégageant.

Il lui lâcha la main et la salua d'un signe de tête :

— Bien entendu, faites. L'art n'attend pas. Filez, filez ! Que tout le monde puisse bientôt admirer la grande Giselle Casarei !

OceanofPDF.com

SOLEDAD

Août 2021

Rien ne distinguait cette journée, semblable à bien d'autres. Le ciel d'azur tranchait avec l'eau salée dont les vagues refluaient sur le littoral, chacune bordée d'écume au blanc mousseux, avant de s'échouer sur la plage longeant le rivage. Et les feuilles de palmiers s'agitaient mollement dans la brise, indolentes.

La fin août s'étirait avec lenteur, et la chaleur qui frappait actuellement l'île serait bientôt noyée sous les pluies qui s'abattraient dès septembre. Pour l'heure, la torpeur régnait sur La Havane, bercée par quelques rythmes endiablés et lointains, en sourdine, berceuse exotique. En ce début d'après-midi, les Cubains les plus âgés étaient assoupis. Certains au pied de leur maison, dans des fauteuils à la peinture écaillée, pour ne rien rater de ce qui pourrait se passer dans la rue. D'autres chez eux, dans leur lit, sur leur canapé, un hamac ou un transat. Les plus jeunes ralentissaient tout de même le rythme, et prenaient le temps de boire un café glacé, assis sous un porche ombragé, parfois à même la pierre ou le béton, pour bénéficier de leur fraîcheur. Les seuls à s'agiter demeuraient les touristes et les enfants. Les premiers ne voulaient rien manquer de leur séjour, les seconds, de leurs jeux.

Dans le quartier Miramar, la Quinta Avenida se voyait également foulée par de nombreux pas étrangers. On admirait l'avenue, les ambassades. On se plaisait à rêver de pouvoir loger dans une de ces vieilles bâtisses, ces *mansions* au charme colonial suranné, entourées de jardins, de statues. Et on espérait y apercevoir certaines personnalités...

— Si, je t'assure que c'est là ! Nous avons bien suivi les indications transmises par la serveuse, hier.

Une jeune fille blonde passa son visage entre les grilles noires se dressant devant elle. Le port gracieux et l'air intrigué, elle n'avait aucun doute sur la propriété qu'elle contemplait, ou plutôt, sur ses propriétaires. Ce n'était pas là la raison qui l'avait poussée à visiter Cuba, mais elle ne se voyait pas séjourner à La Havane sans tenter de venir ici.

— Tu crois qu'ils y habitent encore ? demanda l'autre, dont les reflets auburn de ses cheveux châtain rappelaient les multiples nuances de ses taches de rousseur.

Son amie haussa les épaules. Ce simple geste fit glisser une de ses mèches dorées derrière son omoplate, comme un voile qu'on tire, ou qu'un rideau qu'on ferme...

— Pourquoi en serait-il autrement ? balaya la blonde comme une évidence.

Les poings agrippés aux barreaux métalliques, les deux couvaient du regard la bâtisse et son environnement, de façon à enregistrer chaque détail et pouvoir se les remémorer.

— Si seulement on pouvait entrer...

De l'extérieur, surtout en plein jour, quand les rayons lumineux se réfléchissaient sur le blanc immaculé des murs, les badauds se trouvaient légèrement aveuglés. Ou peut-être étaient-ils simplement éblouis par l'aura de l'illustre propriétaire ? Toujours est-il que peu d'entre eux remarquaient ceux qui les observaient, depuis l'intérieur, derrière une des hautes portes-fenêtres très souvent ouvertes, à l'abri de la galerie à colonnades.

Au pied de l'escalier, assis sur la première marche, deux curieux à moitié dissimulés dans un recoin du hall espionnaient les visiteurs. Ils se moquaient des grosses lunettes rondes de celle-ci, du tee-shirt de tel autre, et tiraient des plans sur la comète, sur les bons tours qu'ils pourraient leur jouer, sans quitter la propriété.

Soledad les vit en sortant de la cuisine, déposa sans bruit le plateau sur la console, et les approcha, sur la pointe des pieds.

— Ouah ! hurla-t-elle.

Les deux enfants poussèrent à leur tour un cri de surprise, avant de se mettre à rire, pris à leur propre piège.

— Alors les colibris, on espionne ? demanda Soledad en les serrant dans ses bras.

Les enfants jouaient à se débattre mais leur mère les tenait fermement contre elle, respirant à pleins poumons leurs cheveux, leur shampooing à l'odeur fruitée. D'ici peu, ils deviendraient au moins aussi forts qu'elle et, dans les « guerres de câlin », elle ne ferait plus le poids. Yuvia venait de fêter ses huit ans, tandis qu'Esteban en compterait bientôt douze.

— C'est pour nous ? demanda Yuvia en pointant du doigt le plateau.

— Depuis quand bois-tu du thé, Yuvia Morales ? l’interrogea sa mère en mimant l’exaspération. Je comprends mieux pourquoi tu t’endors difficilement...

Les deux billes noires de sa fille fixaient Soledad, la petite bouche s’étirant dans un sourire que Yuvia avait de plus en plus de mal à contenir, faisant apparaître à la fois ses fossettes et ses deux incisives manquantes.

— Maman, il y a encore du lait de coco ? la questionna son fils.

— Dans le réfrigérateur. Prends garde à fermer la bouteille après t’être servi. La dernière fois, j’ai failli me la renverser dessus.

Soledad récupéra le plateau bien garni, et entreprit de monter les marches avec, en faisant attention à ne pas déraiper sur la pierre.

— Esteban, l’interpela-t-elle tandis qu’il se levait, tu veilles sur ta petite sœur jusqu’à ce que je redescende, d’accord ? Vous ne sortez pas du jardin.

Son fils acquiesça.

— Et tu ne la laisses pas manger n’importe quoi. Pas de petits gâteaux, j’ai acheté des fruits hier, sur le marché.

Parvenue au premier, ayant gravi l’escalier sans renverser quoi que ce soit, Soledad croisa Sylvia.

— Où est-elle ?

— Sur la terrasse. Elle vous attend, précisa Sylvia.

Soledad frappa discrètement trois légers coups, et s’autorisa ensuite à pousser la lourde porte en bois foncé. Depuis qu’elle était enfant, elle avait une façon particulière de s’annoncer avant d’entrer quelque part, un rythme singulier, la mélodie de ses jointures cognant contre un battant. Toujours la même, un coup long, deux brefs.

Le panneau sculpté pivota et Soledad s’introduisit dans une pièce spacieuse, aussi grande qu’un petit appartement dans lequel s’entassaient certaines familles. Les fenêtres étaient ouvertes, toutes, y compris celles qui donnaient accès à la terrasse privative. Se détachant des huisseries foncées, des rideaux d’une fine cotonnade flottaient au gré du vent, de même que les voilages du lit à baldaquin, auxquels ils étaient assortis.

Quand une bourrasque plus forte que les autres soufflait du littoral, les voilages quittaient l’encadrement des fenêtres pour chercher à caresser le

lit. On remarquait alors les deux chaises longues en teck et osier. L'une d'elles était occupée par une vieille dame, dont les cheveux blancs étincelaient sous les rayons du soleil, comme des cristaux de neige. Une chevelure de flocons.

Sa chambre, l'aïeule l'avait voulue aux couleurs de son ancienne vie. Des carreaux de ciment ivoire et noir, et des murs du même vert qu'une amande encore duveteuse, tout juste cueillie. Avant, quand elle était enfant, elle habitait La Habana Vieja. Mais la vieille ville était devenue un repère pour touristes, et elle ne s'y sentait plus à sa place depuis longtemps... Heureusement, elle avait acquis la faculté de se recréer son propre univers, son foyer, quel que soit l'endroit, et avec peu de choses. Quelques photos, une plante, une tasse. Des bribes de souvenirs. Des miettes de présent. Des serments d'avenir.

Dans le gros pot en terre cuite, les grappes mauves de fleurs d'orchidées s'agitaient sur les hautes tiges. Et le bougainvillier, dont les branches volubiles grimpaient aux murs, répandait un délicieux et subtil parfum, qui se mélangeait à celui des pompons jaunes du mimosa, reçu en cadeau il y a de cela plusieurs années par celui qu'elle avait longtemps surnommé « son Tsar ».

Elle sentait les rayons du soleil piquant, réchauffer son visage et ses bras. La rumeur du centre-ville était assourdie, lointaine, et les quelques coups de klaxon ne l'empêchaient pas de somnoler. Sur sa chaise longue en osier, rien ne pouvait l'entraver. Ni l'âge... ni rien d'autre.

Quand elle s'assoupissait, elle ne rêvait pas des sablés à l'amande que confectionnait sa mère, ou du rire de ses frères, pas plus que des histoires de son père, ou de ses jeux d'enfants. Elle ne se revoyait pas non plus en train de visiter le Taj Mahal, le Golden Bridge, de pratiquer la pétanque à Saint-Tropez, ou de s'amuser avec ses amies, pendant la récréation.

Elle ne songeait qu'à une chose, ne se remémorait que ce même instant : un après-midi d'avril. Le soleil perçait au travers des fenêtres aux persiennes tirées, ses rayons éblouissant une partie de la pièce, et laissant dans l'ombre le reste. Les poussières se soulevaient en volutes des joints, entre les lames de parquet. Dans l'air flottait un mélange de résine et de cuir frotté et chauffé, auquel s'ajoutaient quelques effluves plus aigres de transpiration. Et quelques notes s'échappaient d'un lointain piano, comme alourdies elles aussi par la chaleur.

Et au milieu des paillettes d'or de poussières, elle dansait. Elle refaisait ce même mouvement, inlassablement, pour qu'il devienne parfait. Un dégagé. Un simple dégagé. Ses pieds en cinquième position, sa main gauche sur la barre de bois lisse – juste la déposer, ne pas s'agripper. Sa jambe droite s'éloignait progressivement de celle de terre, jusqu'à ce que son talon décolle et que seule l'extrémité de son gros orteil reste en contact avec le plancher. Les cuisses tournées vers l'extérieur, le pied pointé, les bras souples, et son regard, radieux. Des dégagés en croix : devant, côté, derrière, côté. Recommencer. La rigueur, la fluidité. La précision et l'effort, sans en avoir l'air.

Ce rêve avait la douceur des souvenirs d'enfance. Une mélancolie ouatée, comme dépouillée des obstacles, des craintes, des doutes.

Danser... Elle ne faisait pas que le rêver. Puisqu'elle l'avait fait.

OceanofPDF.com

CELESTINA

Novembre 1962

Chaque soir, elle dansait mieux que la fois précédente, comme si chaque représentation faisait sauter les maillons d'une chaîne invisible. Elle se libérait dans chaque grand jeté, valse ou pirouette. Elle entraînait en phase avec la musique, la salle, et tous ceux qui l'entouraient. Elle n'était pas une danseuse jouant un rôle : elle devenait le rôle. Chacun de ses souffles donnait vie tour à tour à Odile et Odette. Elle dansait comme elle respirait.

Était-ce dû à la proximité des spectateurs, ou sa relation grandissante avec Teddy ? Peut-être un peu des deux, Celestina elle-même l'ignorait. Elle qui avait toujours craint les démonstrations d'affection en public, n'émettait nulle objection quand Teddy lui tenait la main dans les couloirs, ou l'embrassait en pleine répétition. Tout juste si elle lui donnait une légère bourrade, lui, ricanant.

Depuis leur rendez-vous nocturne à Central Park, les choses s'étaient précipitées entre l'étoile et la soliste. Elle découchait de plus en plus régulièrement, afin de passer la nuit dans les draps de Teddy. Cela ne dérangeait pas outre mesure Evy, puisqu'elle avait trouvé un nouveau colocataire entre les bras de Germain Hollister. Plus que cela même, si on se référait à leur projet de mariage, programmé pour le printemps prochain... Et dans les locaux de l'ABT, les cancanes couraient secs, tout comme les œillades furieuses de certaines qui, en plus de sa nomination de soliste, estimaient que Celestina ne méritait pas un Theodore Grant, Joan Lafferty en tête. Toujours reléguée au corps de ballet, cette dernière ne décolérait pas envers la jeune Cubaine.

Les lumières clignotèrent pendant que Celestina déposait une nouvelle couche de mascara sur ses cils. La représentation n'allait pas tarder à débiter. Elle vit un homme entrer dans sa loge et fondre sur elle dans le reflet du miroir.

— Arrête, Teddy ! Tu vas me décoiffer ! rit-elle.

— Tu as donc peur de la grande Mrs Copeland à ce point ?

— Je tiens surtout à ne pas la mettre en rogne, sinon je suis presque sûre qu'elle pourrait nous punir.

— Nous punir ? répéta Teddy amusé. Non mais quel âge as-tu ?

— Je suis plus jeune que vous, monsieur.

— De toute évidence, plaisanta-t-il.

— Arrête de te moquer de moi. Mrs Copeland nous a accordé un jour de congé pour le week-end de Thanksgiving, et je ne veux pas qu'elle revienne dessus.

Il l'embrassa dans le cou, malgré ses protestations.

— On n'en a rien à faire de Thanksgiving ! balaya Teddy.

— Je ne suis pas sûre que tes parents pensent la même chose, rectifia Celestina.

— Ce qui est étonnant, c'est que cette fête t'importe autant : il s'agit de commémorer la venue des premiers colons sur le continent et le massacre de millions de dindes.

Celestina pivota sur son tabouret, afin de lui faire face :

— Je vais rencontrer tes parents pour la première fois, c'est cela qui est important. Je tiens à leur faire une bonne impression. Et ce ne sera pas le cas si j'arrive en retard ou pire, si je ne peux pas me joindre à vous.

Des bruits de pas retentirent derrière eux, avant que la silhouette de Sandra Fisher ne se dessine à la porte :

— Theodore, tu devrais déjà te trouver en coulisses : le chef d'orchestre ne compte pas t'attendre.

Teddy se redressa d'un coup et lui répondit :

— J'arrive !

Puis il déposa un nouveau baiser sur les lèvres de Celestina :

— Ne crains rien : mes parents, comme le reste de l'Upper East Side, vont tomber à tes pieds !

Et il détala alors que Sandra Fisher demeurait dans l'encadrement de la porte.

— Qu'y a-t-il ? osa demander Celestina.

— Je me suis trompée sur toi, avoua-t-elle. J'ai cru que tu étais comme elle, comme Evy, mais tu vaux plus.

Cette remarque attisa la curiosité de Celestina :

— Que s'est-il passé entre vous ?

— Elle ne te l'a jamais dit ?

Celestina fit signe que non.

— Nous avons monté une petite troupe indépendante, avec d'autres danseurs, en parallèle du Ballet Theatre. Et elle nous a plantés une heure avant la représentation, sans explication. Je ne l'ai pas revue jusqu'à... Jusqu'au jour de ton audition d'entrée.

Décidément, c'était à n'y rien comprendre !

— Si elle a laissé tomber votre troupe, pourquoi est-ce vous qui lui deviez un service ? s'enquit Celestina.

— Parce qu'Evelyn partie, on m'a accordé ma chance. Sans cela, je serais restée dans son ombre. Mais tu n'es pas comme elle, et je suis contente de voir que, finalement, je m'étais trompée sur ton compte. Avec Teddy, vous allez devenir notre prochain couple vedette : ce sera très vendeur pour l'ABT.

Pour la première fois depuis qu'elle l'avait rencontrée, Sandra Fisher lui sourit. Et elle trouva que cela lui allait bien.

L'ABT était au courant de leur idylle naissante. Bientôt, les Grant le seraient également...

Celestina n'était pas sans savoir qu'une relation qu'on dévoile au grand jour démarre sous les meilleurs auspices, surtout quand on souhaite présenter l'objet de son cœur à ses parents. Toutefois, une telle perspective l'angoissait davantage qu'une représentation, même un soir de première. Elle n'avait jamais eu à subir de rencontre officielle face à de potentiels beaux-parents : avant Teddy, il n'y avait eu qu'Adriano, et Celestina connaissait Yolanda depuis si longtemps. Adriano... Son souvenir s'estompait peu à peu, comme le goût de ses baisers. Il n'avait pas suivi d'études supérieures, et vivait de petits boulots, depuis son départ du lycée. Aux dernières nouvelles en provenance de Carmen et Joaquin – les rares qu'ils daignaient lui transmettre –, Adriano avait quitté La Havane pour travailler dans une plantation de tabac. Elle n'en savait pas plus, si ce n'est qu'il allait bien. Il devait l'avoir oubliée, et c'était sans doute mieux ainsi.

Elle venait de plonger dans ses songes un peu plus longtemps que prévu, puisque Hazel frappa à sa porte.

— Dis, tu te dépêches ? Eh bien aujourd'hui, avec Teddy, vous faites la paire. Vous avez décidé de renoncer aux montres ?

Celestina se leva, ajusta son tutu blanc et prit à la main sa seconde paire de chaussons de la soirée. Comme d'habitude, elle la mit de côté, dans les coulisses, sur une des caisses noires de machinistes. Et elle entra en scène.

Dans l'acte III, Teddy et Celestina sortirent avant que l'interprète de Von Rothbart ne débute ses tours en attitude. De même que tous les autres soirs, elle avait exactement une minute pour enlever ses pointes, et en passer une nouvelle paire. Le temps de défaire les lacets de satin, puis d'en nouer d'autres, chaque seconde comptait. Elle sentit que quelque chose la gênait au fond des boîtes, au moment même où elle glissa ses orteils dans les empeignes, mais les secondes lui manquaient pour voir ce qui en était la cause. Elle eut cependant un doute après avoir accouru main dans la main sur scène avec Teddy, lors de son piqué cinquième. Quand elle releva en arabesque attitude, son incertitude se leva. Des morsures. Ou plutôt des piqûres. À chaque fois qu'elle montait sur pointes, c'était ce qu'elle ressentait. Des milliers de piqûres qui lui fendaient la peau, s'insinuaient dans ses chairs. Du verre. Pilé. La douleur devenait insupportable dès qu'elle bougeait, plus encore lorsqu'elle piquait ou relevait. Comme si on lui enfonçait des milliers de lames dans ses pieds. C'était un acte de vengeance, de colère. De bassesse. Perpétré par une personne qui avait connaissance des enchaînements entre les variations : le geste avait été commis juste avant ce Grand Pas de Deux.

Teddy perçut presque instantanément que quelque chose n'allait pas. Il n'était pas aussi en phase avec Celestina que d'habitude, ne la trouvant pas du regard. Quand il enserra sa taille, il sentit son corps tendu, et en la faisant tourner, il vit les éclats de cristaux de sel pointer au coin de ses yeux. La diagonale d'emboîtés parut presque reposante à Celestina. Mais lorsqu'elle dut reprendre la main de Teddy pour faire des piqués en arabesque, elle ne tint plus. Les larmes perçaient, s'écoulaient, sans que les spectateurs ne remarquent rien. Elles se mêlaient aux perles de sueur sur son visage, se déversaient sur le fond de teint.

Après la diagonale à droite, elle se retrouva de nouveau dans les bras de Teddy qui lui demanda ce qui n'allait pas, en murmurant, alors qu'elle se cambrait. Il attendit la réponse, elle ne vint pas : tandis qu'il la faisait tourner, puis se pencher vers l'avant, Celestina concentrait toutes ses forces pour vaincre la douleur, la taire, au moins encore un peu. Elle aurait pu tout laisser, courir se réfugier dans les coulisses. Mais ce n'était pas elle. Pas son caractère. La menée lui fit traverser la scène sur ses deux pointes, mâchoires crispées pour supporter la souffrance des chairs lacérées. Quand Teddy la maintint dans les airs quelques secondes, elle souffla. L'accalmie fut de courte durée.

Son sourire était aussi large qu'elle avait mal. Et si elle craignait que le verre ne coupe ses tendons, elle n'en montra rien. Si ce soir devait être son dernier, alors il serait le plus beau, celui où son talent les inonderait tous.

La fin de la variation approchait. Elle ne sentait plus rien que l'humidité dans ses chaussons. Elle transpirait plus que jamais. Teddy lui tint la main et glissa genou à terre, puis lui fit exécuter huit tours à son fouetté, avant de terminer sur sa seule pointe gauche, en arabesque attitude, le pied si haut et son dos à ce point cambré, qu'elle devait donner l'impression que l'un et l'autre pouvaient se toucher. Régulièrement, à cet instant du Grand Pas de Deux, du public s'élevait une légère clameur, ou quelques applaudissements égarés. Pas ce soir. À la place, un murmure suivi d'un cri d'effroi. Sur scène, il y avait un corps de ballet dans le fond, un prince succombant aux charmes d'Odile, et un Cygne noir chaussé de rouge. Ce n'était pas de la sueur, mais du sang, que le tissu de satin absorbait. Par capillarité, le rose anglais devenait carmin, provoquant la stupeur dans les rangs. Et avant que l'acte ne se termine, le rideau tomba. Celestina s'effondra sur le plancher. Ses jambes, ses pieds, n'étaient plus en capacité de la soutenir.

— Qu'on appelle un médecin ! hurla Teddy, qui n'en avait rien à faire si tout le Lincoln Center pouvait l'entendre.

Les danseurs étaient sous le choc, ne bougeaient plus. Mirella Copeland porta une main à sa bouche, et Sandra Fisher prit le contrôle : le public avait payé pour assister à un spectacle, il fallait lui en donner un et habiller la doublure.

— Qu'est-ce que tu as fait, mais qu'est-ce que tu as fait ? ne cessait de répéter Teddy.

Au centre de la scène, les spots toujours braqués sur eux, il délaça lui-même les rubans de satin, avant de retirer le plus délicatement possible les chaussons, inquiet des gémissements contenus de Celestina.

— Je suis désolé, je suis désolé, je suis désolé...

Et les collants déchirés apparurent. De même que ses pieds tailladés, ensanglantés, parés d'éclats qui tenaient moins de diamants que de tessons pilés. Certaines entailles semblaient superficielles. D'autres au contraire, paraissaient des plus sérieuses, Celestina le comprit à la mine qu'afficha Teddy.

Recroquevillée, Celestina voyait le monde s'agiter, entrecoupé de noir, bourdonnant à ses oreilles. Et sur la grande scène new-yorkaise, un cygne

sombra.

OceanofPDF.com

GISELLE

Octobre 1974

— Peux-tu me donner mes pointes, s'il te plaît ?

Alors qu'elle le lui demandait, Giselle leva son pied droit sur son genou gauche, prête à enfiler le chausson. Lorraine regardait la paire, ses yeux passant de l'un à l'autre. Finalement, elle déclara :

— Je suis navrée, mais je ne sais toujours pas différencier pied gauche et pied droit pour tes pointes. Elles sont identiques, s'excusa Lorraine.

— Tu as raison, elles le sont. Enfin, jusqu'à ce qu'on les travaille...

Giselle sourit et tendit la main vers elle :

— Donne-les moi, je vais me débrouiller.

Et Lorraine déposa dans la paume de son employeuse la paire confectionnée en cuir, toile et carton.

Giselle fit courir ses doigts sur la boîte et l'empeigne, jusqu'à sentir une légère bosse :

— Tu vois ici, ce petit renflement ? C'est l'articulation métatarso-phalangienne de mon gros orteil qui a causé cette déformation du carton.

Lorraine hocha la tête, plus pour faire plaisir à Giselle que parce qu'elle saisissait vraiment la nuance entre les deux pieds.

Glissés entre pouces et index, les rubans de satin s'enroulaient autour des chevilles de Giselle alors qu'elle continuait à dissenter :

— Certaines danseuses les marquent, inscrivent D ou G à l'intérieur, pour « droite » et « gauche ». Tu sais que, pour moi, ce n'est pas la peine...

— Bien entendu, avec un toucher tel que le tien, enchérit Lorraine qui ne lâchait pas des yeux les mains de Giselle, courant avec dextérité le long du tissu rosé.

D'autres souvenirs affluèrent aux pensées de Giselle.

— Je me rappelle de ma première paire. J'étais si excitée à l'idée de monter dessus, d'être une vraie ballerine...

— Et alors ? Tu as été comblée ? demanda Lorraine, qui savourait toujours autant les anecdotes que lui livrait sa patronne.

— Pas du tout : une horreur ! Te faire exécuter ton premier cours de pointes sans protéger tes orteils, c'est une sorte de baptême pour les danseuses. Après deux minutes à peine, j'avais les extrémités en feu. Au bout de trente, les ampoules avaient éclaté et la peau s'arrachait. J'ai fini l'heure, les pieds sanguinolents...

Lorraine réprima un frisson de dégoût : les ballerines ne devaient pas être bien équilibrées, pour aimer souffrir à ce point. Sans compter que cela ruinait les pédicures...

— Et tu n'as pas songé à arrêter, à cet instant ?

— Jamais, confia Giselle. Quand tu succombes à la danse, c'est pour la vie... Les sensations qu'elle te procure, tu ne les retrouves dans rien d'autre.

Cette confession mourut dans un discret sourire.

Ses deux pieds chaussés, encore assise, elle releva les talons pour que seules les plateformes soient en contact avec le sol : une façon de vérifier qu'elle n'en avait pas trop serré les rubans.

— L'avantage avec mes premières pointes, c'est que je repérais le pied gauche du pied droit, aux taches de sang qui en maculaient le fond : mes petits orteils avaient été particulièrement touchés...

Heureusement pour Lorraine, Giselle n'eut pas le temps de lui livrer des détails supplémentaires. On cogna sur les somptueuses portes de la pièce qui lui servait de loge.

Le militaire posté à l'entrée se présenta à elles, un coffret entre les mains. Il le passa à Lorraine, qui le donna ensuite à Giselle. C'était le même modèle que la veille, la même essence de bois, si douce sous les doigts. Si Ernesto n'était pas parti s'établir avec sa famille en Argentine, elle aurait pensé que c'était lui, qui lui en envoyait, pour se faire pardonner de ne pas venir la voir. Mais c'était impossible...

Quand Giselle l'ouvrit, le parfum qui s'en échappa révéla son contenu : de la mariposa. Encore.

— Je peux comprendre que ce soit l'emblème national, mais tout de même ! râla Lorraine. L'Amiral ne va pas t'en faire livrer tous les jours... Que veut-il que tu en fasses, là, tout de suite ? Tu ne vas pas danser avec !

Giselle enserrait déjà la fleur qu'elle glissa derrière son oreille, entre ses mèches de cheveux plaquées vers l'arrière. Elle appréciait l'attention de l'Amiral.

— Et pourquoi pas ?

Entre les couches vaporeuses de tulle retombant, dans une salle bondée de personnalités en tenues de soirée, Giselle dansait. Après que George Balanchine eut idée de remonter *Coppélia*, il avait envoyé la troupe faire une tournée en Europe. Trois mois, dont un à découvrir la France. Pour elle, tourner à l'étranger était devenu monnaie courante. D'autant que, depuis sa nomination au New York City Ballet, ce n'était pas son premier séjour sur les terres de Monet et de Proust : elle y avait déjà fait une incursion prolongée trois ans auparavant, et en était repartie avec sa maquilleuse-habilleuse attitrée.

Dans un pays de caractère, il fallait une danse qui en ait tout autant. Elle n'aurait pu espérer mieux qu'en présentant la « Danse de Swanilda », aux relents de mazurka. De la même façon que seize ans plus tôt, dans ce Palais qui n'abritait plus personne et ne servait plus vraiment à rien, au milieu d'une foule dessinée en cercle autour d'elle, Giselle dansait.

La mise en scène était rudimentaire, pour ne pas dire absente. Aucune fenêtre derrière laquelle mimer un réveil, au cœur d'un village qui n'existait pas. Tant pis, cela lui convenait. Aux décors opulents, elle préférait le faste de la simplicité. Son tutu, resté jusque-là suspendu à l'envers dans sa chambre d'hôtel, n'avait rien perdu de son allure gonflée, mettant en exergue la finesse de ses membres, la musculature de son dos.

Au son des flûtes et du folklore entraînant revisité par Léo Delibes, elle sautait haut, ses pieds fendaient l'air, et elle jouait avec le public. Contrairement à d'autres ballets classiques, l'héroïne n'était pas une princesse lointaine et inaccessible, évoluant dans sa tour de verre. Swanilda était une fille du peuple, comme Giselle.

Quand elle dansait, elle parvenait à oublier tout ce qui lui pesait. Il n'y avait plus qu'elle et la musique. Et elle s'amusait.

Dans sa quatrième fondue, les couches de tulle retombant les unes sur les autres après avoir voltigé à l'horizontale pendant la diagonale de tours, Giselle n'eut pas à attendre longtemps avant que les applaudissements ne crépitaient.

La petite Cubaine était de retour au pays. Et l'émotion qui la saisit fut sans pareil. Elle était chez elle, enfin. À montrer de quoi elle était capable, et pourquoi elle était reconnue au travers du globe. À leur faire voir, à tous, que son sacrifice en avait valu la peine. Qu'elle en valait la peine. Sa gorge

se serra, et elle papillonna vite des paupières. Les gouttes d'eau salée n'avaient leur place que dans l'océan, pas au coin de ses yeux. Pas ce soir.

Rapidement, le diamètre du cercle se rétrécit et les spectateurs se ruèrent vers elle. En principe, après une représentation, Giselle avait besoin qu'on lui laisse quelques minutes pour se retrouver, pour réaliser. Elle comprit cependant qu'on ne lui permettrait pas de se changer, d'enfiler la robe de cocktail qu'elle avait emportée.

Le premier qui lui parla fut l'Amiral Aguila :

— Ma chère, vous avez été... Vous avez été... magistrale ! finit-il par déclamer, après avoir réussi à retrouver ses mots.

Et il lui donna un verre avant de s'accrocher à son bras droit. Une autre main, à la peau plus douce et fine, fit de même sous son coude gauche.

— Je vous présente ma femme, Helena.

— Je ne pensais pas avoir un jour l'honneur de vous rencontrer ou de vous voir danser, le coupa-t-elle. New York, Moscou, Paris, Londres... Vous exportez Cuba partout où vous vous rendez.

Tous deux se turent, et Giselle plaça :

— Je ne sais que répondre à cela.

Et c'était vrai. Sans lui laisser le temps de souffler, on exigeait d'elle des remerciements, des paroles qui feraient date, peut-être un petit discours pompeux – qu'elle n'avait, bien évidemment, pas préparé.

Mais ni l'Amiral ni sa femme ne paraissaient perturbés par son mutisme, la faisant cheminer au travers de l'immense salle de réception, en lui présentant untel ou untel.

— Est-ce vrai que vous connaissez le grand Noureev ? la questionna Helena Aguila.

— Mon Tsar ? J'ai eu la chance de le rencontrer lors d'une tournée à Londres, par l'entremise de George Balanchine. Et nous sommes restés en contact depuis, bien que je n'aie encore jamais eu l'honneur de partager la scène avec lui.

Penser à Rudolf lui arrachait toujours un sourire sincère. Ils avaient lié connaissance lors d'un cocktail et ils s'étaient tout de suite reconnus, eux, les exilés. Pour lui, au travers des années, Giselle conserverait une amitié indéfectible et une admiration éternelle.

Aguila et son épouse s'immobilisèrent près d'un groupe dont la discussion semblait animée.

— Vous a-t-on déjà présenté notre général de brigade ?

— Je n'ai pas encore eu ce plaisir, Amiral.

Il posa sa main entre ses omoplates et elle comprit qu'elle devait pivoter.

— Chère Giselle, voici Adriano Dos Santos, général de brigade de nos forces armées.

Une paire de bottes claqua au moment où Giselle reçut un coup au cœur.

Il était là.

OceanofPDF.com

CELESTINA

Janvier 1963

Aux fenêtres, les lumières clignotaient encore. On venait d'entrer dans la nouvelle année, et depuis 1959, Celestina détestait le réveillon et tout ce qui s'y rapportait.

Pour Thanksgiving, Teddy l'avait gâtée, devant ses parents et sa famille, il avait posé genou à terre et lui avait demandé de l'épouser. Sur le coup, cela lui avait fait tout drôle d'entendre ces mots si intimes entourée d'inconnus. Sans compter que, jusqu'à maintenant, le seul au côté de qui elle s'était imaginée mariée, ne ressemblait pas du tout à Theodore Grant.

Les rêves de petite fille étaient comme tout le reste, ils passaient, pour laisser de la place au réel.

Sans trop y réfléchir, suite à la déclaration de Teddy, elle avait répondu « Oui ». Elle avait besoin d'une famille autour d'elle, et elle ne voulait pas refuser ce que Teddy lui proposait : l'amour et la sécurité. Pressés de s'unir, trouvant romantique l'idée d'un mariage à la sauvette, en comité restreint, ils avaient échangé leurs vœux devant un juge de paix. Du côté du marié, seuls ses parents et sa sœur avaient été conviés. Du côté de la mariée, Evy, Germain et Hazel figuraient comme les uniques invités.

Après cet élan passionné, Celestina s'était pourtant questionnée : la réaction de Teddy aurait-elle été identique si elle ne s'était pas blessée ? Blessée... Le mot la faisait bien rire. C'était celui retenu par Mrs Copeland et tout l'ABT aux yeux du public et des journalistes. Comme un geste malheureux, commis par inadvertance. Mieux valait taire la mauvaise ambiance qui faisait rage au sein de la compagnie, moins glamour, moins vendeur, que l'amère vérité : une personne – peut-être plusieurs – avait sciemment cherché à lui nuire, à briser sa carrière naissante. Depuis, une colère sourde ne l'avait pas quittée, ne sachant pas envers qui la retourner, bien qu'elle nourrisse quelques soupçons...

Avant Noël, elle avait emménagé chez son jeune époux, sur Lexington Avenue, dans un immeuble qui sortait de terre et comptait tout le confort moderne : un réservoir d'eau sur le toit pour assurer une pression

convenable dans la tuyauterie, le chauffage central, des escaliers de secours en façade, une ligne téléphonique desservant chaque logement et ce, sur plus de douze étages ! Evy avait été un brin émue de la voir partir. Néanmoins, sitôt déménagés les cartons de Celestina, les valises de Germain se posaient.

La tête contre la vitre, Celestina observait les appartements, de l'autre côté de la rue. Les airs de fête n'avaient pas quitté la ville, et des guirlandes aux couleurs tapageuses brillaient toujours au coin des fenêtres. Certains n'avaient pas encore jeté à la benne leurs sapins, Celestina faisait partie de ceux-là. Il paraissait de plus en plus triste et nu, comme s'il rouillait, mais les boules en verre semblaient flotter entre ses branches, et cela lui remontait un peu le moral, quand elle en avait besoin. Elle n'avait pas prévenu ses parents, pour ses blessures : il ne servait à rien de les inquiéter. Elle vivait loin d'eux désormais, et elle devait assumer. Quant à Teddy, cela lui avait demandé une certaine dose de courage pour leur annoncer qu'elle allait se marier. Après un blanc au combiné, son père l'avait félicitée tandis qu'elle serrait les dents, entendant les sanglots de sa mère, dans le fond. Celestina devait vivre sa vie. Toutefois, c'était douloureux pour les Casarei d'admettre ne plus en faire partie...

Dans ses chaussettes en laine, Celestina fléchit plusieurs fois ses orteils. S'ils n'étaient plus enveloppés d'épais bandages, les médecins lui avaient conseillé de ne pas forcer, pas tout de suite. Ils craignaient toujours des dommages aux tendons, surtout celui de son gros orteil gauche.

Le téléphone à cadran orange sonna. C'était le signal. Chaque soir, avant de quitter l'ABT, Teddy l'appelait pour qu'elle soit prête quand il arrive, et qu'ils aillent se promener. Celestina se préparait sans broncher, descendait les escaliers et patientait devant leur immeuble. Teddy avait décrété qu'elle ne pouvait pas passer ses journées assise, à attendre on ne sait quoi. La marche était un excellent exercice, et lui permettait de prendre l'air. Jamais il ne lui avait demandé son avis, et bien que cela représente un effort pour elle, elle devait reconnaître qu'il n'avait pas tort. Rester à ruminer entre quatre murs ne l'aidait en rien. Elle faisait un peu de barre au sol, chez elle. Mais il lui était difficile de ne pas bouger ses orteils, alors que depuis toujours on lui avait enseigné de les pointer.

Peu importait. Aujourd'hui était un bon jour : elle avait de nouveau consulté le médecin qui la suivait, et il lui avait annoncé qu'elle pourrait reprendre l'entraînement dans deux semaines. Avec un peu de chance, au

printemps prochain, elle retrouverait sa place de soliste. Elle avait hâte de l'apprendre à Teddy.

Elle se dirigea jusqu'à la penderie de sa chambre, enfila un second pull sur celui qu'elle portait déjà, puis se rendit dans le vestibule. Celestina ne parvenait toujours pas à se faire au froid qui régnait sur la côte nord-est des États-Unis, mais elle espérait que son bonnet, son écharpe, ses gants et son gros manteau l'aideraient au moins à l'affronter. Dans son accoutrement hivernal, avec ses bottes fourrées, elle n'avait plus ni l'allure ni la silhouette d'une danseuse. Elle bougeait avec autant de fluidité que l'emblème d'une marque de pneus, le Bibendum.

En tant que danseuse, elle ne pouvait passer à côté d'un miroir sans regarder de quoi elle avait l'air. Le reflet renvoyé lui fit hausser les épaules, et elle claqua la porte derrière elle.

Si elle habitait le huitième étage, jamais elle n'utilisait les ascenseurs, préférant les escaliers, quand bien même elle souffrait encore.

La nuit tombait rapidement et assombrissait le ciel alors que l'après-midi tirait à sa fin. Aux lueurs des lampadaires commençaient à se superposer les phares des véhicules, jaunes, puissants, faisant plisser les yeux. La neige n'était pas sitôt déblayée des trottoirs, poussée en tas le long des caniveaux, que la chaussée se recouvrait d'une fine couche de glace, un piège pour quiconque n'y prenait pas garde.

Pourtant, Celestina oublia toute prudence en voyant Teddy qui traversait la route et accourait jusqu'à elle. Pressée de lui annoncer la bonne nouvelle, elle le rejoignit sans se méfier dans le crépuscule, sans aviser le verglas sur le bitume. Son pied ripa et elle tomba au sol, l'arrière de son crâne heurtant le trottoir.

En un rien de temps, Teddy fut près d'elle pour l'aider à se relever.

— Je vais bien, ne t'inquiète pas, le rassura-t-elle. Je crois que seul mon orgueil se trouve blessé.

Il eut besoin de quelques secondes pour réaliser qu'elle ne mentait pas, qu'une nouvelle blessure ne risquait pas de lui laisser d'autres séquelles. Il rit de sa maladresse.

— Dire que j'étais si contente de te retrouver.

— Comme chaque soir, non ? demanda-t-il taquin.

— Plus encore... Je peux retourner au studio d'ici deux semaines, le médecin me l'a annoncé ce matin.

Teddy la prit dans ses bras et la souleva, ravi à l'idée de pouvoir de nouveau danser avec celle qui était depuis peu sa femme.

— Je suis tellement heureux, souffla-t-il, au creux de son oreille.

Et ils se mirent en chemin, pour faire leur tour habituel, autour du bloc. Souvent, ils poussaient jusqu'à Madison Square, afin d'apercevoir quelques arbres qui, sans leurs feuilles, paraissaient bien lugubres.

Teddy serrait fort sa main dans la sienne. Dernièrement, il avait dû improviser, et il détestait cela. Il avait dû prendre soin d'une autre personne que lui et il l'avait fait, sans rechigner. Mais il se trouvait soulagé de pouvoir bientôt retrouver la Celestina dont il était tombé amoureux, celle qu'il avait voulu épouser, celle avec qui l'avenir se dévoilait radieux. Il ne serait bientôt plus enchaîné à sa pâle copie, triste, qu'il fallait soigner et rassurer.

— On va pouvoir recommencer comme avant, dit-il tout haut, tant pour lui que pour Celestina.

Comme avant.

Celestina ignorait si cela serait encore possible. Malgré les jalousies, elle ne s'était jamais sentie en danger à l'ABT. Maintenant, si. Elle devrait redoubler de vigilance, ne pas tourner le dos. Mrs Copeland avait bouclé l'enquête – si tant est qu'il y en ait eu une – bien trop tôt. Elle soupçonnait Joan Lafferty plus que nulle autre, et elle ne comprenait pas qu'on ne l'ait pas virée, sans ménagement. Elle avait tenté de nuire à la carrière d'une des solistes de la compagnie. Il était injuste que l'ABT la compte encore dans ses rangs. Dans le scénario inverse, avec Joan en victime et Celestina en présumée coupable, la conclusion aurait-elle été différente ? Elle n'en parlait plus à Teddy : pour lui le sujet était clos et l'ennuyait. Ils n'avaient aucune preuve contre Joan, uniquement des soupçons. Mieux valait se concentrer sur l'avenir. Pour autant, Celestina ne parvenait pas à oublier.

Ils contournèrent la fontaine et continuèrent leur chemin sur les pavés bordant les pelouses de coton. Il faisait trop froid pour s'asseoir sur un des bancs, sous les arbres, et Teddy en convint.

De même qu'elle observait autrefois le visage d'un autre sous les étoiles, elle guetta celui de son mari à la lueur des fenêtres qui s'allumaient. Il était serein et arborait en permanence cet air confiant qu'ont ceux qui n'ont jamais traversé de drame ou d'épreuve. Il faisait partie d'une classe sociale qui pensait que tout leur appartenait. Et il avait raison. Les tragédies

avaient tendance à désertir la vie des gens comme lui. Pour cela, Celestina l'enviait. Elle, elle avait appris que rien ne lui était jamais acquis.

Elle se frotta machinalement l'arrière du crâne. Il était toujours un peu sensible mais heureusement, les cheveux et le bonnet avaient dû amortir le choc.

Sur les travées foncées, chacun de leur pas chassait une neige mouillée. Teddy leva la tête vers le ciel et se lamenta :

— Et cela semble ne pas vouloir s'arrêter...

Depuis deux semaines, la neige tombait tantôt en gros flocons duveteux, tantôt en minces cristaux. Du blanc recouvrant Manhattan à perte de vue. Et depuis deux jours, les New-Yorkais avaient pu profiter d'une légère accalmie. Mais voilà que les petits pions recommençaient à tomber dru. Fins, givrés, cinglants. Du ciel noir, ils semblaient surgir de nulle part, et tourbillonner avant de s'écraser. Celestina les sentait heurter ses joues.

Mais elle ne les voyait pas.

CELESTINA

Avec ses lunettes épaisses, ses yeux paraissaient encore plus gros, démesurés par rapport à la taille de son visage. Il ressemblait à l'un de ces personnages tout droit réchappés d'un cartoon.

— Et là ? lui demanda-t-il.

— Toujours rien.

Et il marmonna, sa lampe braquée sur elle.

Enfin, il s'éloigna des instruments de mesure, fit rouler son tabouret jusqu'à l'interrupteur qu'il enclencha, et revint vers elle, l'air grave.

— Quand m'avez-vous dit que le phénomène a commencé ?

— Avant-hier, en me promenant avec mon mari. Je ne voyais pas les flocons.

— Et depuis ?

— De temps en temps, j'ai l'impression que certaines choses sont brouillées, ou qu'elles disparaissent derrière un voile noir.

— Vous aviez déjà connu de tels épisodes avant votre chute ?

Celestina réfléchit. Le soir de sa dernière représentation, quand elle se trouvait au sol, les pointes ensanglantées, sa vision s'était également obscurcie. Cela devait provenir du choc, de l'angoisse, de la vue de tout ce rouge. Alors elle lâcha :

— Je ne crois pas.

— Vous n'en êtes pas certaine ?

— À devoir répondre à autant de questions, je ne suis plus sûre de rien, s'énerva-t-elle.

Le médecin dut comprendre que son interrogatoire non seulement ne mènerait nulle part, mais ne faisait que l'inquiéter davantage, puisqu'il délaissa son bloc et son crayon, les laissant retomber sur ses cuisses.

— Mrs Grant, souhaitez-vous que nous attendions votre époux ?

Les doigts de Celestina s'enfoncèrent dans le tissu de sa jupe, tendant le tweed. Elle avait dû affronter tellement de choses déjà, que les épreuves l'avaient endurcie. Elle n'avait nul besoin qu'on lui tienne la main pendant qu'on lui assènerait une nouvelle qu'elle estimait assez mauvaise sinon,

jamais le Dr Hauser n'aurait utilisé ce ton professionnel teinté d'une dose de paternalisme.

— Allez-y, je veux savoir. Dites-moi ce que j'ai.

L'ophtalmologue ouvrit son dossier, qu'il se mit à lire et commenter, de façon monocorde, de la même manière qu'il l'aurait fait pour une liste de courses.

Plus les phrases se succédaient et plus les doigts de Celestina se transformaient en griffes acérées. Seuls certains mots lui parvenaient, se différenciant des autres, les éclaboussant, les gommant. Au milieu de tout ce jargon médical, le Dr Hauser venait de poser son diagnostic, et Celestina ne réagissait pas.

Passé quelques secondes il se tut et leva la tête de ses notes.

— M'avez-vous entendu, Mrs Grant ?

Elle ne bougea pas, alors il réitéra :

— Avez-vous compris ce que je vous ai annoncé ?

Elle déglutit péniblement.

— Je crois que oui. Mais j'aimerais que vous le répétiez. Je pense qu'il me faut l'entendre à nouveau, simplement.

Cette fois, il n'allait pas se perdre en explications médicales, il devait se montrer plus concis. Sans détours. Il s'éclaircit la voix :

— Comme je vous l'ai signifié, vous avez un double décollement de la rétine. Les causes peuvent être multiples, congénitales ou non. Vous avez dû avoir des alertes auxquelles vous n'avez pas prêté attention, et le choc que vous avez reçu en tombant a dû aggraver votre affection.

Le Dr Hauser fit rouler son tabouret en avant, pour se rapprocher d'elle, et posa une main sur son avant-bras. Avec ses paupières lourdes et ses sourcils tristes, il avait un regard de chien battu. Sauf que dans cette pièce, il n'était pas celui à plaindre.

— Vous êtes en train de perdre la vue.

Il tapota trois fois la manche de son pull, puis se leva et partit s'asseoir à son bureau, où il recommença à inscrire des notes dans son dossier, avec son lourd stylo-plume. Habitué à tenir un discours apaisant aux gens à qui il distribuait un sombre diagnostic, les paroles consolatrices étaient toujours à peu près les mêmes :

— Je comprends que cela puisse être un choc, mais de nombreuses personnes avec la même pathologie que vous parviennent pourtant à avoir des vies quasiment normales.

Elle ne le laissa pas terminer son monologue réconfortant et le coupa vivement :

— Des danseuses aussi ?

Cette fois, ce fut lui qui demeura silencieux. Il broncha à peine, mais Celestina sentit ses iris gris se poser sur elle. Alors elle répéta plus fort, l'espoir perçant dans les syllabes :

— Des danseuses aussi ?

Au départ, Evy était venue visiter Celestina dans le but de lui annoncer une chose exceptionnelle : une célébration s'était décommandée dans un des salons du Four Seasons, et Germain et elle sautaient sur l'occasion qui leur était donnée de s'unir plus tôt. Avec la future reprise de Celestina, cela faisait deux informations à fêter !

Veillant toujours autant sur sa ligne – et ayant renoncé au Pepsi –, Evy monta chez les Grant en empruntant les volées de marches. À l'aube de la quarantaine, elle refusait de voir sa taille épaissir, surtout maintenant que son mariage se profilait. Et pas seulement. Dans son ensemble à carreaux, tambourinant sous la ceinture vernie qui maintenait les pans de sa veste fermée, un petit cœur battait.

Enthousiaste, Evy appuya à deux reprises sur la sonnette. Personne ne répondit. Alors elle cogna trois fois du poing près de l'œilleton, avant de glisser son oreille contre le panneau. Aucun bruit. Celestina devait pourtant être là. En journée, elle ne sortait quasiment pas. Tout juste allait-elle faire quelques courses, et encore. En principe, Teddy l'y accompagnait le week-end.

— Celestina ?

Evy tourna la poignée et la porte pivota sur ses gonds.

— Celestina, c'est Evy. Je te préviens, j'entre, lança-t-elle afin de s'assurer qu'elle ne risquait pas de surprendre sa sœur de cœur en pleine intimité.

L'appartement était plongé dans la pénombre, et le ciel de plomb donnait une lueur triste aux intérieurs. Evy tendit l'oreille. Aucun bruit. Avaient-ils seulement oublié de fermer à clef ? Dans ce cas, où était partie Celestina ? Il était encore trop tôt pour qu'elle ait obtenu l'autorisation de danser.

Tandis qu'elle refermait la porte et avançait dans le vestibule, Evy fut prise d'un terrible soupçon : pourvu qu'un cambrioleur n'ait pas forcé la serrure et qu'elle se retrouve nez à nez avec lui...

S'engageant dans le couloir, elle inspecta la petite cuisine, avant de surprendre quelqu'un dans son dos, dans le salon, en face de la kitchenette. Elle se retourna vivement, prête à lancer son sac à la tête d'un voleur, quand elle avisa Celestina assise au milieu du sofa, les jambes repliées contre sa poitrine.

— Ah, tu es là !... Tu m'as fait peur, déclara Evy la main sur son cœur. Tu ne m'as pas entendue ? J'ai sonné et je me suis permis d'entrer. Cela ne te dérange pas, au moins ?

Comme si Celestina captait seulement sa présence, elle leva ses yeux de biche vers Evy. Le regard d'une enfant perdue.

— Quoi ? Non. Si tu veux...

Evy ne sut quoi penser. Entre Celestina et l'atmosphère lugubre du trois-pièces, elle déposa son sac et son manteau sur le dossier d'un fauteuil, avant de retirer son chapeau en feutre de laine. Elle allait se diriger vers l'interrupteur pour que les ampoules à filament donnent toute leur clarté, mais Celestina lui fit suspendre son geste.

— Cela ne sert à rien.

— Pourquoi ? s'étonna l'autre. Vous avez oublié de régler votre facture d'électricité ?

Evy avait déjà connu cela, une fois, peu après son arrivée en Amérique. Elle avait différé un paiement, afin de s'offrir un sac d'une grande marque. Si elle s'était tout de suite aperçue de la coupure, le technicien n'aurait pas été sensible à son charme, et elle avait dû s'équiper de bougies et d'un réchaud à gaz jusqu'à sa paie suivante.

Le ton monocorde de Celestina la tira de ses propres souvenirs :

— C'est bientôt ainsi que je verrai le monde, sombre. Avant de ne plus rien voir du tout.

Evy eut besoin de quelques secondes pour digérer l'information. Elle avait dû mal comprendre.

— Quoi ? Que me racontes-tu ? Tu as été blessée au pied et...

Celestina la coupa :

— Je suis tombée, avec Teddy. Et je me suis rendu compte que ma vision avait perdu en netteté.

Elle planta ses yeux dans ceux d'Evy. Une intensité profonde et douloureuse s'en dégagea.

— Double décollement de rétine. Bientôt, mon univers sera noir.

Evy se précipita à côté de Celestina, lui prit les mains.

— Voyons, que me racontes-tu ? On ne devient pas aveugle en tombant. Enfants, adultes, tout le monde tombe au moins une fois dans sa vie.

— Le médecin m'a dit que je devais déjà porter ce problème, mais que ma tête heurtant le sol devait avoir déclenché le processus.

Elle espérait qu'elle se jouait d'elle. Oui, du plus profond d'elle-même, fort comme jamais elle n'avait auparavant désiré quelque chose, Evy souhaitait que Celestina ait retrouvé sa facétie enfantine et qu'elle lui fasse une blague. Elle prit son visage dans ses mains et le scruta. Ni malice ni plaisanterie ne s'en dégageaient. Seulement de la peine et une terrible souffrance. Evy n'aurait pas eu plus mal s'il s'était agi de son propre diagnostic.

Elle serra plus fort encore ses mains contre l'ovale du visage de Celestina :

— Mais tu te relèveras. Tu te relèves toujours.

Pour la première fois depuis que le Dr Hauser lui avait parlé, Celestina s'autorisa à pleurer. De fines perles d'abord, qui s'accrochaient à ses cils, comme des gouttes de rosée aux ailes d'un papillon. Avant qu'une pluie tropicale n'inonde son visage, forte et brutale.

— Je ne sais pas si je pourrai...

— Oh si, la reconforta Evy avant de la prendre dans ses bras. Et tu danseras, mon petit roseau, tu danseras. Encore et longtemps... Comme dans les *Fables*, tu plies mais ne romps pas. Les épreuves te bousculent, te font te pencher en avant ou te cambrer, ton corps ondule, mais jamais ne se brise. Un corps de danseuse.

La tête de Celestina contre sa poitrine, elle se balançait d'avant en arrière, pour apaiser celle qui demeurerait à jamais sa protégée.

— Tu te relèves toujours, répéta-t-elle doucement.

— Je suis épuisée ! Le comprends-tu ? Je suis épuisée de devoir me battre, envers et contre tout. Je suis épuisée de paraître forte. Épuisée de ne pas voir ma famille. Épuisée de devoir vivre loin de chez moi.

— Celestina... Je saisis tout cela. L'épuisement, ta blessure, ce diagnostic... Ce sont des épreuves que la vie t'envoie. Et si elle les place en

travers de ta route, c'est parce qu'elle a la certitude que tu as en toi la force nécessaire pour les vaincre.

Mais la soliste de l'ABT venait de déserteur Celestina. Seule la petite fille apeurée demeurait.

— Je veux mes parents...

Son épaule accueillant la tête de Celestina, Evy passa une main sur son front, pour dégager de son visage une mèche d'ébène un brin trop envahissante.

— Je sais... Quoi qu'il en soit, tu te doutais bien qu'en souhaitant atteindre le niveau d'étoile, tu allais devoir quitter La Havane. Quand bien même il n'y aurait eu ni Batista ni Castro, tu n'aurais pas pu rester sur ton île : une danseuse vogue toujours à l'international. La danse veut cela, et le talent a un prix...

Plus les années s'écoulaient et plus Evy devenait maternelle. Cela avait commencé avec Celestina, qui avait mis à mal certaines de ses défenses. Puis le changement s'était installé en enseignant à des enfants qui s'accrochaient à ses jambes et rivalisaient de couleurs pour lui offrir chaque semaine les plus beaux de leurs dessins. Sa grossesse n'y était également pas étrangère, bien que récente.

— La danse..., répéta Celestina. Tout cela, c'est à cause de la danse.

Celestina abandonna l'épaule d'Evy et réfléchit à haute voix.

— Tout est de ta faute !

— Quoi ? Comment cela ?

Toujours sur le canapé, elle s'écarta vivement d'Evy :

— Si je ne t'avais pas rencontrée, jamais je ne serais devenue ballerine. Je n'aurais pas connu Marta Batista, je n'aurais jamais dû partir de chez moi. Je n'aurais pas intégré l'ABT et on ne m'aurait pas versé des morceaux de verre dans mes pointes. Je n'aurais pas eu un arrêt et Teddy ne m'aurait pas emmené promener le soir, pour me sortir. Je ne serais pas tombée. Je ne deviendrais pas aveugle. Tu comprends ? Tout ce qui m'arrive, c'est à cause de toi.

Le cœur d'Evy se pinça.

— Ce n'est pas juste, ce que tu me dis.

C'était la faute du diagnostic, pensa la jolie blonde. Celestina était malheureuse et éprouvait le besoin de trouver un coupable, pour distraire sa souffrance avec de la colère.

Evy voulut prendre la main de son ancienne élève, mais celle-ci se leva d'un bond et se dirigea vers le manteau de la cheminée, sur lequel elle s'appuya.

À défaut de gestes, Evy tenta de radoucir Celestina avec des mots :

— Et, tu l'oublies, tu as Teddy. Sans la danse, jamais tu n'aurais fait sa connaissance. Tu ne serais pas sa femme.

— Mais j'aurais encore Adriano !

Cette phrase était sortie toute seule, sans qu'elle ne puisse la retenir. Avec lui, tout aurait été différent, quand bien même les épreuves auraient été identiques. Dans une expression, une lueur, un regard, elle cherchait des morceaux d'Adriano dans ceux qu'elle croisait. Avec lui, elle aurait pu tout affronter. Avec lui, elle se sentait entière, bien, à sa place. Si seulement il l'avait rejointe. Si seulement elle n'était jamais partie... Ce à quoi elle devrait bientôt faire face lui semblerait moins terrible si sa mère n'était pas trop loin, pour lui caresser les cheveux. Et protégée sous le bras de son père, elle aurait pu tout braver. Dans la ville de son enfance, elle aurait pu se repérer au bruit des vagues, à la musique de ses pas sur le sol, aux odeurs... Et si elle en avait eu besoin, ses frères et Adriano seraient devenus ses yeux.

— Comment cela ? l'interrogea Evy. Ne me dis pas que tu penses encore à lui, après tout ce temps ? Il ne t'a même jamais donné signe...

De rage, Celestina agrippa la première chose qui se trouvait près de sa main, un soliflore, et le jeta au travers du salon. Il se brisa sur le mur avant de se répandre en éclats brillants dans la pièce. Evy se protégea la tête au dernier moment, en levant ses bras devant elle.

— Tu ne vas pas bien ! s'écria-t-elle ensuite. J'ai tout fait pour toi, tout ! Et c'est ainsi que tu me remercies ?

— Tu as gâché ma vie... Va-t'en, pars de chez moi ! Je ne veux plus te voir !

Lorsqu'elle entendit ce dernier mot résonner, Celestina fut prise d'un rire qu'elle ne maîtrisait pas. Bientôt, ce serait le cas. Littéralement. Elle ne verrait plus Evy. Elle ne verrait plus personne. La porte claqua tandis qu'elle s'écroulait sur les fines lattes du parquet.

Elle resta ainsi prostrée plusieurs heures, presque la journée. Jusqu'à ce que Teddy rentre.

Quand elle lui répéta le diagnostic du Dr Hauser, Teddy lâcha sa main, sans même le remarquer. Il n'était pas prêt à cela. Pas prêt à l'entendre. Il s'était engagé avec une prochaine étoile, libre et passionnée. Jamais il

n'avait pensé prendre à sa charge une personne qui compterait sur lui pour tout, tout le temps. Le futur handicap de son épouse ébranlait son ambition. Celestina attendait un geste réconfortant de sa part, à défaut qu'il ne puisse s'exprimer. Mais il ne vint pas. Pas tout de suite.

Teddy alla d'abord se servir un scotch, qu'il but sec. Qu'allait devenir le couple vedette de l'ABT ? Alors qu'elle n'y était pour rien, une rancœur se logea dans la gorge de Teddy. Des mots cinglants, prêts à sortir, à jaillir, guettaient la moindre occasion pour la blesser plus encore, pour la meurtrir autant que lui se sentait brisé. Comme sa soif de réussite. Il prit un autre verre, pour détruire ces propos, les dissoudre. Au fond de lui, il devinait que Celestina n'avait pas besoin de cela, d'éprouver plus de souffrance qu'elle devait déjà en ressentir. À sa place, il ignorait comment il aurait réagi. Les yeux dans le vague, assise sur le canapé, les jambes sous un plaid, elle lui apparut soudain comme un chaton qu'on découvrait abandonné au bord d'un chemin, ne sachant plus où trouver son foyer. Il fondit sur elle et la serra aussi fort qu'il le put, avant de lui faire l'amour, brutalement, sauvagement, une façon bête pour essayer de la retenir, telle qu'elle était encore.

GISELLE

Octobre 1974

Giselle n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche que, déjà, l'Amiral la conduisait vers un autre coin de la salle de réception. Elle tourna la tête tandis qu'elle marchait, son regard absent s'attardant sur le fantôme qu'elle venait de croiser, espérant capter quelque chose. Autre chose que des taches floues de lumière.

Elle sentit que la personne à laquelle on comptait dorénavant la présenter, n'était pas du même acabit que les précédentes. Avant de stopper leur progression dans la foule de convives, elle entendit le silence révérencieux qui régnait dans cette partie de la pièce. Elle comprit sans qu'on ne prononce un mot. Elle était face à Fidel. L'homme qu'elle avait fui durant seize ans se tenait là, près d'elle. Pourtant, à cet instant, elle saisit qu'elle n'avait plus peur. Pas grâce à la présence de la délégation française, ou d'Adriano. Mais parce qu'elle n'avait plus rien à perdre. Elle était au-dessus de tout cela. La seule chose qu'on pouvait lui enlever, c'était sa liberté. Et même en prison, elle la retrouverait, en dansant dans son cachot. On ne pouvait rien contre les esprits affranchis, qu'on soit à la tête d'une nation ou non.

Elle le salua, de façon identique aux fois où elle avait rencontré Johnson ou Nixon. Ni plus ni moins. Et il fit de même.

— Comment se sent-on quand on rentre enfin dans son pays ?

Contre toute attente, son ton se révélait plutôt charmant. Elle décida toutefois de rester sur ses gardes et pesa ses paroles avant de déclarer :

— Chez soi, monsieur le Premier ministre.

Cette réponse parut le satisfaire, puisque l'Amiral et sa femme avaient retenu l'air contenu dans leurs poumons, jusqu'à ce qu'ils s'autorisent finalement à expirer, en voyant le Líder Máximo sourire.

La conversation fut brève, badine, jusqu'à ce que Castro commente :

— Votre frère était un très bon élément. Notre armée le regrette.

Le poing de Giselle enserra plus étroitement son verre. Elle ne voulait pas qu'on lui parle de Clemente, surtout pas venant de lui. Cinq ans

s'étaient écoulés depuis son décès, et comme pour les autres, elle n'avait pas digéré son absence forcée, à ses obsèques.

Giselle fut ensuite poussée vers Osvaldo Dorticós. Malgré ses paroles affables, Giselle ne parvenait pas à profiter du cocktail. Encore bouleversée par les mots sur l'aîné de sa fratrie, elle s'éclipsa rapidement et se rendit dans sa loge, où Lorraine l'attendait déjà.

À son silence, elle comprit la confusion de sa patronne, emmêlée dans des sentiments contradictoires, de bonheur et de colère. La robe de cocktail ne servirait pas ce soir. Lorraine l'aida à enfiler le combi-pantalon avec lequel elle était arrivée. Elle ne se décoiffa pas. Ne se démaquilla pas.

Et dans la nuit, elle fila.

SOLEDAD

Août 2021

La grand-mère semblait dormir, tranquille, paisible. Derrière ce calme apparent, difficile de croire que, dès la rentrée prochaine, elle officierait encore auprès des élèves, ne pouvant raccrocher les chaussons, préparant déjà la version de *Paquita* que ses petites ballerines danseraient. Car en plus d'accueillir Soledad et sa famille dans son immense maison, l'aïeule lui avait demandé de venir enseigner dans son école. Qu'une jeune femme accepte de la seconder dans son rôle de directrice lui avait ôté un poids des épaules. Désormais, elle ne faisait plus que ce qu'elle aimait : se consacrer à son art. Elle s'installait sur une chaise, en plein centre de la salle, au milieu de ses élèves, et elle tendait l'oreille. Elle parvenait à les corriger au seul son des chaussons sur le plancher, du chuchotement de leurs mains sur les barres, de leur souffle en rythme sur la musique. Quelle chance c'était pour elle de pouvoir vibrer d'émotion par procuration, quand ses protégées dansaient ! Et quel bonheur, et quelle fierté pour ces dernières, de recevoir l'enseignement de celle qui avait obtenu le titre suprême, celui de *Prima ballerina assoluta* !

Les palmes frissonnèrent sous une nouvelle bourrasque en provenance du grand large. D'ici peu sonnerait la réouverture de l'école. Mais l'octogénaire bénéficiait d'encore un peu de temps pour se reposer...

Sur la table basse entre les deux chaises longues, Soledad installa précautionneusement le plateau, avant de se pencher vers la vieille dame allongée.

— Alors maman, bien dormi ? s'enquit Soledad, en lui déposant un baiser sur le front.

Un sourire se fraya un passage entre les rides, et grandit jusqu'à ce qu'on ne voit plus que lui au milieu de son visage.

— Je venais tout juste de m'assoupir, lui apprit l'aïeule.

— Je suis navrée, je croyais que tu avais fini ta sieste. Tu veux que je rapporte le plateau ? Je te ramènerai ton thé plus tard.

La mère trouva le bras de sa fille et posa sa main dessus :

— Pas la peine, chérie. C'est gentil à toi, merci. De toute façon, avec la chaleur qu'il fait, le thé ne risque pas de refroidir.

— C'est étrange que tu sois encore allongée : il est près de quinze heures trente.

— J'aurais voulu m'endormir plus tôt, mais Sylvia n'arrêtait pas de parler, de parler, de parler... Comme à chaque fois. As-tu coché la case « pipelette » quand tu l'as embauchée ?

Soledad eut un regard sévère :

— C'est une excellente gouvernante, et cela me rassure qu'elle soit avec toi à la maison, quand nous partons travailler. Elle est gentille, elle n'aspire qu'à te distraire.

— Qu'elle essaie de le faire à un autre moment que pendant ma sieste. À cet instant-là, je cherche le repos, pas la distraction.

— Ah décidément, Celestina Dos Santos, vous avez une sacrée personnalité.

— Le caractère, c'est comme les plantes de pieds : ça se muscle en même temps qu'on pointe.

CELESTINA

Mars 1963

Elle posa ses mains sur ses hanches, le buste penché, geste désespéré pour récupérer son souffle plus vite. Le temps lui manquait. Et elle avait encore tant à faire... Trop pour se permettre de perdre seulement une seconde afin de calmer sa respiration.

Quand les battements saccadés dans sa poitrine semblèrent s'apaiser, elle reprit son arabesque. Elle ferma les yeux, remonta de la pointe de ses orteils dans ses jambes, à son bassin, son tronc, sa gorge, ses bras, son cou, sa tête... Elle tâchait d'imprimer chaque mouvement, chaque position dans la mémoire de son corps car, bientôt, elle ne pourrait plus se corriger seule, sans regard extérieur.

À cette pensée, un léger sursaut. Un raté dans son cœur. Elle rouvrit les paupières, affolée. Mais face à elle, dans ce miroir tant de fois observé, elle se voyait encore. Encore un peu. Les contours flous de sa silhouette derrière des taches sombres, de plus en plus nombreuses.

Il ne lui restait que quelques semaines. Des mois, avec un peu de chance. Tout dépendait d'une volonté sur laquelle Celestina n'avait aucun contrôle : celle d'une puissance supérieure qui la dépassait.

Elle qui était toujours allée au-devant de son destin, attendait désormais qu'il la frappe de plein fouet.

Pas question qu'elle patiente sagement. Passé le choc et le contrecoup de l'annonce, du diagnostic, avec l'accord du médecin orthopédiste, elle avait recommencé l'entraînement. Plus dur qu'avant. Pour ne plus rien perdre. Pour retenir tout ce sur quoi elle avait encore prise.

Elle n'avait rien voulu dire, pour ses yeux. Ne rien divulguer aux dirigeants de l'ABT, aux professeurs, c'était conserver l'image qu'on avait d'elle. Sa fierté, sa place. Et surtout, ne pas avoir à endurer la compassion de façade et, pire que tout, la pitié.

Celestina s'était naturellement livrée à Hazel, sa seule amie à l'exception d'Evy. Sous couvert de gentillesse, la langue de l'Américaine

s'était déliée dans les couloirs de l'ABT. Et Celestina avait saisi que leur amitié n'était pas aussi profonde qu'elle le croyait.

Bien entendu, la nouvelle était parvenue rapidement à Mirella Copeland qui, sans attendre, était venue confronter Celestina dans le but d'obtenir la vérité.

La consternation sur les traits pâles de la directrice de la danse. Un bref élan de panique, également. Mais Celestina avait d'instinct compris que ce n'était pas tant pour elle que pour son précieux ballet. Chaque danseuse était remplaçable pour que continue de briller le nom de l'American Ballet Theatre. La détresse s'était à cet instant muée en rage chez la Cubaine. Pas question qu'on lui prenne sa place. Elle était la meilleure et elle ne permettrait pas qu'on l'oublie. Elle ne laisserait pas son titre de première danseuse. Pour son rêve, elle avait dû tant abandonner. Tellement sacrifier. Néanmoins, sans vraiment trop savoir pourquoi, Celestina le devait. C'était comme si, dans le Grand Livre des destinées, tous ses lendemains y avaient déjà été tracés. Ce n'était pas seulement pour satisfaire une envie, un caprice. Plutôt un besoin à combler, un destin à accomplir. Un futur à créer qui la dépassait parfois. Était-ce Dieu qui le lui soufflait ?

Les dirigeants de l'ABT avaient suspendu leur décision concernant l'avenir de leur nouvelle ballerine vedette. Tout dépendrait de Celestina... quand elle ne verrait plus. De quoi serait-elle encore capable ?

Elle était terrifiée, plus que jamais elle ne l'avait été. Une angoisse profonde qui la tenait en éveil la nuit, et lui vrillait le ventre en journée.

Si elle ne dansait plus... Que ferait-elle ? Et, plus important, qui serait-elle ? Que devenait-on quand la seule chose qu'on aimait faire, qui nous définissait, nous laissait orphelins ? Se transformait-on pour redevenir... du néant ? Un grain de poussière insignifiant dans cet univers en constant mouvement ?

D'autant plus qu'elle n'avait personne à qui se raccrocher. Plus de famille. Pas de nouvelles d'Evy même si, au départ, Celestina avait cru que cette brouille s'effacerait. Une distance instaurée avec Hazel, afin de se prémunir. Elle avait perçu une sorte de joie chez cette dernière, lorsqu'elle avait appris pour sa perte de vue. Comme si elle était... soulagée ? Celestina ne lui ferait plus d'ombre. Quant à Teddy... Son mari s'était éloigné. Même quand ils dînaient ou se promenaient, ce n'était plus pareil. Il avait épousé une image, une jolie image à glisser dans l'album des

réussites. Pas une pauvre chose aveugle. Elle sentait son regret poindre quand son regard pesait sur elle. Sur ce qu'elle avait été. Et surtout, sur ce qu'elle ne serait plus.

Elle se dit qu'en définitive, elle ne connaissait personne véritablement. Personne sur qui compter. Dans les couloirs, on la saluait, on l'esquivaient. Celestina avait eu quelques difficultés à faire confiance par le passé... Et elle n'était pas quelqu'un avec qui l'on se liait facilement. Elle avait toujours eu un côté impénétrable. Evy lui avait expliqué que c'était normal : cela était dû à la manière de se tenir des danseuses classiques. Dans leur port de tête, dans les mouvements de leurs bras, leur regard, il se dégageait quelque chose de particulier. Une espèce de froideur. Qui gardait les autres à distance.

Une façon de se protéger. Des murs érigés.

Celestina recommença la variation. Chaque jour, elle en répétait une nouvelle, avec l'énergie du désespoir. Elle tâchait d'en apprendre le maximum même si, au fond, elle savait que c'était inutile. On n'aurait qu'à lui dicter les pas d'une chorégraphie pour qu'elle les exécute. Le problème tenait aux placements, aux déplacements, à leur orientation. Et, plus que tout, à l'équilibre. Difficile d'en avoir sans la vue. Les gens ne le comprenaient sans doute pas, pourtant le regard était l'un des fondements de la danse. Comment trouver de la stabilité, sur la seule extrémité de ses orteils, sans pouvoir fixer un point à l'horizon ?

— Avec l'entraînement, soufflait Celestina.

La plupart des personnes se faisaient une fausse idée des ballerines. On les imaginait comme des êtres doux, sensibles, vulnérables. Un brin de fragilité. Celestina était tout l'inverse, de même que toutes les danseuses de l'ABT. Certains arts exigeaient, en plus de l'abnégation et du travail, une force de caractère à toute épreuve.

Elle en avait à revendre. Même si, cette fois, cela ne la sauverait pas.

Cette nouvelle épreuve, c'était comme chuter d'une falaise après en avoir été poussé. Celestina n'avait pas de prise sur le temps, ne pouvait appuyer sur la marche arrière ou sur pause. Impossible également de se raccrocher à l'air alors qu'en cet instant, elle se trouvait en plein milieu du plongeon. Elle ne déciderait pas non plus de quand le moment serait arrivé de toucher le sol. Toutefois, elle espérait que le surcroît de travail qu'elle s'infligeait depuis quelques semaines lui permettrait de maîtriser l'atterrissage.

Les déplacements étaient tout autant codifiés que les enchaînements. Si bien qu'elle dansait des variations les yeux fermés et ne relevait les paupières qu'à la toute fin, pour voir si elle avait suivi le bon tracé sur le parquet. Si elle n'était pas trop descendue vers le miroir, ou si elle ne se trouvait pas côté cour quand elle aurait dû être côté jardin. Si elle ne montrait pas sa nuque à son public imaginaire, lorsqu'elle aurait dû l'avoir face à elle.

De dos, réalisant alors un pas de basque, Celestina sentit la porte s'ouvrir. Elle avait encore tant à faire, et voilà qu'on venait l'importuner !

— Oui ? se retourna-t-elle vivement, agacée.

Elle pencha sa tête à gauche, à droite, plissa les yeux. Une silhouette, floue. Une voix fluette, de femme. Une nouvelle quadrille, prénommée Lucinda. Cette dernière regrettait, cherchait à s'expliquer : elle voulait répéter et pensait qu'il n'y avait personne.

— Je suis toujours quelqu'un, proclama Celestina.

Lucinda, dans ses intonations, paraissait à la fois impressionnée et gênée. Interrompre ainsi l'entraînement d'une des solistes... Elle renouvela ses excuses et, espérant se faire pardonner, Lucinda tâcha de converser avec la Cubaine, son modèle à l'ABT. Elle saisit le premier sujet qui lui vint à l'esprit, maladroitement. La crise des missiles.

La politique n'avait jamais intéressé Celestina. Quel que soit le camp choisi, il ne s'agissait que d'hommes, qui cherchaient par tous les moyens à gagner le pouvoir, pour régner sur leur peuple. Que ce soit avec Batista ou Castro, pour elle, la liberté n'était qu'illusion. L'accès à un meilleur avenir aussi.

Elle les détestait, leur crachait dessus, les vomissait. Tous ! Qu'ils aillent au diable ! Ils ne valaient guère mieux les uns que les autres !

Ils ne valaient rien.

Des hypocrites, des félons, des fielleux, des haineux, des rusés, des vendus. Des malfaisants, des jaloux, des menteurs, des sournois, des nantis, des prétentieux. Des envieux, des lâches, des belliqueux, des égoïstes, des perfides... Des salauds.

Tous des traîtres envers leur peuple !

Tous des traîtres, pour elle.

Elle ne regardait aucun journal ou article évoquant son pays. Lui parler de Cuba, c'était lui planter des aiguilles dans le cœur, lui arracher les entrailles et les fouler au pied. Ne pouvant aider les siens, ou intercéder en

leur faveur, comment pourrait-elle survivre à l'annonce de conditions de vie encore plus difficiles pour ses proches, restés là-bas ?

Depuis un moment, Celestina ne parvenait plus à joindre ses parents par téléphone. Quant au courrier, elle craignait qu'il ne tombe en de mauvaises mains et les place dans une situation délicate. Il suffisait de peu pour être frappé du sceau de la trahison. Une lettre en provenance des États-Unis pourrait-elle les conduire en prison ?

Avaient-ils faim ou soif ? Habitaient-ils encore dans leur appartement ? Les avait-on délogés ? À La Havane ? Loin de la capitale ? Étaient-ils encore ensemble... ou séparés ?

Étaient-ils toujours en vie ?

Alors Celestina attendait. Des nouvelles qui ne venaient pas. Un salut qu'on ne lui accordait pas. Derrière son insensibilité de façade, sa distance avec tout le monde, elle cachait une peur dévorante qui grignotait chaque jour des petits morceaux de son âme : celle de n'avoir plus personne.

Ne pouvant porter secours à ses parents, ses frères, Adriano... se noyer dans la danse l'aidait paradoxalement à vivre. À continuer. Elle les avait délaissés pour la danse, alors elle n'avait pas d'autre choix que de poursuivre et ne pas flancher pour eux.

De l'extérieur, cela aurait pu donner l'impression d'une égoïste. Mais, pour elle, il s'agissait de survie. Ne se focaliser que sur ce qu'elle pouvait maîtriser, ce sur quoi elle avait un pouvoir. Son art.

Maintenant, elle ne devait se concentrer que sur elle. Juste sur elle. C'était ce qu'elle faisait de mieux. La seule chose qu'elle faisait de bien. L'unique qui lui permettrait de ne pas perdre pied dans ce monde à l'équilibre chancelant. Elle n'avait de force que pour ça.

Elle n'avait plus que ça.

Alors elle s'y accrochait, s'y raccrochait, avec l'énergie folle du désespoir, celle qui enfle en ceux qui ont déjà trop perdu. Une petite orpheline criant sa hargne dans son corps de femme.

Pourquoi n'était-elle pas comme les filles de son âge, à pouvoir se satisfaire d'un mari, d'un foyer ? Ces questions flottaient autour de Celestina. Elle en connaissait pourtant la réponse. Tout ça parce qu'un matin de novembre 1950, elle avait assisté au plus beau spectacle qui lui avait été donné de voir, celui d'Evelyn dans *Giselle*. Et elle était tombée en amour de la danse. C'était bête, simpliste, irrationnel. Magnifique. Dévastateur. Sublime. Comme d'Adriano, Celestina avait aimé la danse. Et

on ne choisit pas de qui l'on tombe amoureux. On ne l'explique pas non plus. On accepte et on se laisse emporter par ce tourbillon insensé, cette tempête passionnelle.

Sans ménagement, Celestina fit comprendre à l'importune qu'elle n'avait pas de temps à gaspiller, quelque chose d'autre à faire. Plus important.

Machinalement, elle tourna la tête vers le miroir, pour évaluer sa position avant de recommencer. Elle se surprit elle-même face à ce flou. Elle discernait vaguement sa silhouette, mais plus son visage.

Elle porta les mains à ses joues. Tâta sa peau, sa bouche, son nez. Ses yeux. Pour s'assurer qu'elle avait encore une figure. Une identité propre.

Nouveaux sursauts dans son cœur, énièmes soubresauts dans ses pieds. Elle s'élança dans une succession de mouvements. Elle tournoyait, autour de la salle de répétition. Un manège de pas sautés. Le manège de sa vie, bercée d'imaginaire et de désillusions.

Le monde des images n'était-il pas uniquement rempli de cela ?

Elle écrivait son histoire. À elle. Rien qu'à elle. Elle décidait de ce qui s'intégrait à son récit... et de ce qui en était libéré. Son univers n'avait jamais tourné qu'autour d'elle. Et elle voulait qu'il continue à virevolter.

Chaque mouvement – pointé, arabesque, port de bras, rond de jambe... –, chaque mouvement avait depuis longtemps inscrit une empreinte dans ses os, ses articulations. Dans chacune des fibres de ses muscles. La mémoire de son corps pouvait restituer à la perfection le moindre geste, sans qu'elle ait besoin de se regarder pour l'ajuster.

Elle devrait juste se faire confiance.

Et s'habituer au noir.

CELESTINA

Octobre 1963

La Bayadère serait le grand ballet de la saison.

Dès le départ, au début du printemps, le nom de Celestina avait circulé pour danser le rôle-titre de Nikiya. Mirella Copeland ne jurait plus que par elle et le genou de Grace Andrews n'était toujours pas remis. Et puis les rumeurs concernant la vue de leur soliste prodige s'étaient répandues... Alors on avait commencé à chercher une autre ballerine et Oliver avait bien entendu proposé Joan Lafferty. Après tout, elle avait pris la place de Celestina après sa « mésaventure » avec les bris de verre, et s'en était « remarquablement bien sortie ».

Comme toujours dès que les dirigeants chuchotaient, les murmures s'amplifiaient jusqu'à se répercuter dans tous les couloirs du 890 Broadway.

Alors qu'elle pensait voir son nom briller en haut de l'affiche, avec celui de son mari, Celestina avait appris la nouvelle au vestiaire. On l'avait soufflée dans son dos. Elle avait fait semblant de rien, continuant à se coiffer dans la petite glace de son casier, par habitude. Car de plus en plus, elle se servait du plat de la main pour sentir les mèches rebelles et les bosses, apercevant de moins en moins son reflet. Ses yeux lui faisant défaut, elle se tournait vers ses autres sens.

Avant même de lui avoir donné, on lui reprenait Nikiya, alors qu'elle était capable de jouer un rôle ! La preuve : elle jouait celui de la personne voyante.

Quand le nom de son ennemie avait été prononcé, entre deux vaporisations de laque, Celestina s'était mordu les joues, pour ne pas hurler. Elle avait trop sacrifié dans la danse, pour que sa passion l'abandonne aussi.

Elle méritait Nikiya.

Feignant l'indifférence, elle avait fermé son casier, tourné les talons, pour rejoindre le studio, tout en réfléchissant. Toutes ces années, Evy ne lui avait pas seulement enseigné l'art de la danse. À force de l'observer parler, bouger, badiner, Celestina avait également appris celui de la manipulation.

Ses plans, elle les avait cachés à Teddy. Il avait beau être son mari, il était surtout le danseur étoile du ballet, et les intérêts de l'ABT – et donc les siens – passeraient avant ceux de son épouse. Il craignait trop qu'une mauvaise critique l'éclabousse.

Il avait suffi que Celestina rencontre « par hasard » William Penn à la sortie de son immeuble, qu'elle se livre avec émotion à ce généreux contributeur de l'ABT en lui faisant jurer « de ne pas en souffler mot », pour qu'une vague d'indignation s'élève et que les mécènes demandent à ce que Celestina incarne cette gardienne du feu sacré du temple. Avec Teddy Grant, ils formaient le couple parfait, sur scène et à la ville. Sans compter qu'aucun d'eux n'avait jamais vu danser une ballerine presque aveugle, prouesse à laquelle beaucoup souhaitaient assister.

Alors à l'American Ballet Theatre, ils n'avaient pas eu le choix. On leur avait forcé la main : Celestina serait Nikiya.

Pour ce soir de générale, Celestina paraissait plus confiante qu'elle ne l'était réellement. Son dernier passage sur scène lui laissait un goût amer, qu'elle devait à tout prix adoucir. Néanmoins, cela serait certainement plus difficile qu'elle ne l'avait imaginé...

Depuis quinze jours, elle naviguait dans une obscurité presque complète : elle s'était réveillé un matin devenu perpétuellement nuit. Ses hurlements et sa détresse n'y avaient rien changé. Teddy l'avait trouvée terrassée sur le lit, enchevêtrée dans les draps, pleurant tout ce que son corps pouvait contenir de larmes. Il avait tout de suite proposé de joindre Mirella Copeland, pour lui annoncer sa défection, mais Celestina l'avait retenu par le bras. Un sursaut de fierté, l'énergie du désespoir, elle lui interdisait d'en parler à quiconque, il lui devait bien cela. Elle appelait de tous ses vœux à pouvoir, au moins une ultime fois, danser sur scène. Teddy ne pouvait lui en vouloir de souhaiter sauver les apparences. Après tout, quand il s'agissait de ses aventures avec quelques filles du corps de ballet, cela lui convenait...

Il avait alors donné sa parole, pas tant par amour envers sa jolie femme, que par crainte du qu'en dira-t-on.

— C'est bon, j'ai terminé !

Au son de sa voix, la maquilleuse paraissait fière de son travail. Teddy avait embauché Amanda, au prétexte que Celestina préférait user de ce temps en loge pour se concentrer plutôt que le passer à se préparer. En

réalité, ses tentatives de se maquiller seule, au juger, s'étaient révélées plus catastrophiques les unes que les autres.

Celestina fit semblant de s'admirer.

— Pour vous, cela correspond-il au cliché que je vous ai donné pour modèle ? demanda-t-elle sans montrer la moindre émotion.

— Heu... Oui, c'est exactement cela, lui assura Amanda en comparant de nouveau Celestina à la photographie. Pourquoi ? Vous n'aimez pas ?

— Bien sûr que si, sourit la soliste. Je voulais seulement tester votre confiance en vous.

Personne n'avait besoin de savoir qu'elle n'était plus en mesure ni de dessiner ni de juger du tracé de son eyeliner. Pour cela, toutes les ruses étaient bonnes.

Après avoir congédié la maquilleuse, Celestina posa ses doigts sur sa coiffure. Tout semblait en ordre. On frappa à sa porte : Teddy incarnant Solor. Ils avaient convenu qu'il viendrait la chercher, pour la mener jusqu'à la scène. Cela n'attirerait pas l'attention : ils étaient mariés.

Sa paire de pointes de rechange en main, elle avait élaboré un stratagème pour qu'à l'avenir, ses chaussons ne recèlent plus d'objets coupants. Parvenant aux coulisses, Celestina sentit le parfum sucré et écœurant de Joan. Elle était toute proche. Elle l'appela.

— Joan ?

— Quoi ?

La mignonne New-Yorkaise ne prenait pas la peine de dissimuler son énervement dans sa voix : le rôle qu'elle convoitait avait encore échoué à Celestina. Cette dernière en sourit. D'autant plus qu'elle comptait lui asséner le coup de grâce.

— Comme tu es ma doublure, je te confie mes chaussons. De cette façon, nous nous assurons que du verre pilé ne risquera plus de se perdre dans mes pointes. Mrs Copeland est d'accord avec moi. Au nom de l'ABT, je t'en remercie...

Une autre leçon enseignée par Evy : politesse et diplomatie pouvaient s'avérer des armes redoutables. Ainsi, devant témoins, Celestina confiait ses pointes à Joan. Celle-ci était coincée : si quoi que ce soit venait à blesser la soliste phare de l'ABT, Joan Lafferty serait virée sans ménagement. Les deux le savaient.

Celestina ne put savourer que quelques secondes sa ruse : les premières notes de *La Bayadère* résonnèrent. Elle ne voyait plus les

danseurs se mouvoir. Elle ne se concentrait que sur le bruit des pieds sur le plancher et sur l'orchestre pour repérer son entrée.

Après quelques minutes, elle reconnut les mesures, para sa tête d'un voile et pénétra sur la scène. Son public l'attendait.

Peut-être qu'en coulisses, certains commençaient à nourrir quelques doutes, car elle pouvait sembler parfois perdue. Mais sur scène, Celestina brillait comme jamais, d'un éclat nouveau, comme une étoile lorsqu'elle craint de disparaître dans l'univers. Étinceler, brûler, se consumer, avant de périr.

Les heures passées ici, à l'abri des regards, lui avaient permis de répéter les placements avec le chef éclairagiste. Suivant les chorégraphies et les musiques, elle avait appris à se positionner en fonction des spots, faibles soleils dans sa nuit.

D'ici quelques minutes, quand les instruments se tairaient, elle pourrait se dire qu'elle avait réussi. Alors seulement, elle dévoilerait tout à Mirella Copeland. Elle ne voyait plus, mais cela ne l'empêchait pas d'accomplir son destin. Elle pouvait toujours danser.

Et c'était ce qu'elle s'apprêtait à faire. Après le faste oriental, les ors des saris et un éléphant, le troisième acte vit descendre trente-deux Ombres au Lincoln Center. Partageant un pas de deux avec Solor, dans ce rêve suspendu et pâle, Nikiya n'avait pas été la seule à mourir ce soir.

La Belle au bois dormant, La Sylphide, Casse-Noisette, La Fille du pharaon, L'Oiseau de feu... Un ballet imprégnait son être plus que les autres, habitait ses gestes, sa mémoire. À demeure dans son corps. Comme s'il lui parlait à elle, rien qu'à elle. Lui chuchotant des vérités sans utiliser de mots. Lui expliquant la raison de ses errements, son mal-être. Soufflant à son âme tout en justesse... Qu'elle porte tutu ou pantalon, sur scène ou à la ville, il y avait toujours un cygne en Celestina. Majestueux. De glace. Fendant l'eau d'une surface où il n'avait pas pied. Tantôt blanc, tantôt noir. Question de choix. Le ballet dont le rôle double n'avait jamais cessé de l'imprégner et grâce auquel la jeune Cubaine avait compris qu'Odette et Odile ne pouvaient cohabiter.

L'une devait forcément laisser sa place pour que l'autre puisse exister.

Celestina décidait de laisser derrière elle tout ce qui pouvait la freiner, la peiner. Les souvenirs, les regrets, les craintes, le doute. Sa famille. Ses amis. Elle avait trop enduré, trop souffert.

Mieux valait que Celestina s'endorme... pour ne plus être que Giselle.

OceanofPDF.com

GISELLE

Octobre 1974

La conscience perdue dans le lointain, Giselle écoutait le murmure des vagues, en sourdine. Elles avaient déjà entendu tant d'autres secrets chuchotés par des passants... Mais elles ne s'étaient jamais autorisées à les dévoiler. La mer ne faisait que tendre l'oreille et apporter son réconfort aux âmes esseulées.

Odeurs, ambiance, le Malecón n'avait pas changé. Comme le Nacional, il restait fidèle à ses souvenirs d'enfant. Les Cubains avaient toujours autant plaisir à le fouler, y flâner, écouter de la musique, s'évader... Des groupes hétéroclites dispersés à quelques mètres les uns des autres jouaient des mélodies différentes, qui se mariaient pourtant d'une charmante façon, telle la bande originale d'une vie.

Giselle étouffait. Elle était à court de souffle. Elle défit le col foulard de sa combinaison, les deux pans s'abattant contre sa gorge. Elle aspira une grande bouffée d'air chargé d'embruns. Les battements de son cœur se calmèrent peu à peu.

Elle venait de rencontrer celui qui, sans jamais l'avoir croisée, l'avait inquiétée au point de plier bagage et de s'enfuir, alors qu'elle n'était pas encore une adulte. Aujourd'hui, de la même façon que dans un cauchemar, en faisant face à l'ennemi, elle avait fermé la porte entre elle et lui. Et le tourment s'était évanoui. Elle se libérait de cette crainte sourde, qui l'avait accompagnée durant tout ce temps.

Elle rejeta la tête en arrière. Au-dessus d'elle, le ciel devait briller. Mais elle ne sentit que la brise des Caraïbes, chatouiller son visage et ses épaules. Elle était enfin de retour à la maison. Dommage qu'elle soit vide.

Une main se posa dans son dos et elle sursauta. De loin, peut-être ne la croyait-on armée que de sa seule canne blanche, mais elle possédait du courage à revendre, et un caractère de feu. Elle comprit rapidement qu'elle n'en aurait pas besoin. Dans le noir, une voix fit écho en elle, bien qu'un léger voile de cigare en cache certaines intonations.

— Je t'ai suivie. J'étais persuadé que tu viendrais ici, comme avant.

Adriano.

— Tu permets que je te tiennne compagnie ?

Elle hocha la tête : les mots avaient du mal à se frayer un passage jusqu'à ses lèvres.

Face au large, aux possibilités qu'il offrait, ils demeurèrent ainsi, plusieurs minutes, dans le silence relatif de la nuit havanaise.

Adriano fut le premier à le rompre :

— Pourquoi n'es-tu pas restée ?

— Je...

— Trop d'émotions ? De souvenirs ?

Elle acquiesça :

— Le Palais présidentiel me rappelle le 31 décembre. Et je déteste à jamais le 31 décembre...

— Depuis que Batista est parti, ce n'est plus un Palais. Après avoir abrité le gouvernement et le Parti communiste, il est depuis cette année le musée de la Révolution. Tu as dû voir les photos et...

Adriano s'arrêta. Sur le moment, il avait oublié. On lui en avait parlé, quelques années auparavant, et il en avait été meurtri, même s'il n'y pouvait rien. Même s'il n'y était pour rien. La canne était là pour le rappeler.

— Je suis désolé, je n'ai pas fait attention...

— Ce n'est pas grave. Il m'arrive également de ne plus m'en souvenir. Je me réveille en pensant qu'il fait encore nuit, jusqu'à ce que je réalise...

Dans un sourire triste, elle haussa les épaules.

— Les choses sont ainsi. Et je m'y suis faite. Ce qui me gêne le plus, c'est de ne plus pouvoir admirer les étoiles.

Elle tourna son visage vers lui :

— Te souviens-tu des cours que mon père nous donnait ? Des mythes qu'il nous racontait ?

— Bien sûr. Je n'ai rien oublié.

Elle n'avait pas changé. Elle était devenue plus femme, mais son profil était toujours aussi régulier, et les flammes dans ses yeux, toujours aussi étincelantes. Des petits sillons se creusaient, au coin de ses paupières et à la périphérie de sa bouche. Adriano prenait tout son temps pour l'observer, la détailler, la pudeur d'être surpris n'existant plus. Il ignorait que ses sens étaient à ce point développés, qu'elle sentait son regard la caresser.

— Les étoiles toujours étincellent, lâcha-t-il.

— Elles savent surtout comment nous éblouir. Et de quelle manière attirer notre attention à un endroit, plongeant dans l'obscurité tout ce qu'elles souhaitent cacher.

— Penses-tu qu'elles ont tant de choses que cela à dissimuler ?

— Plus encore que tu ne crois. Comme le soleil.

— Comme toi ? s'enquit-il.

Elle ne répondit pas. Alors, il effleura la mariposa ornant toujours sa chevelure.

— J'étais sûr que cela te ferait plaisir. On ne doit pas souvent en trouver à New York.

Giselle fronça les sourcils :

— C'était toi ? Je croyais que c'était un cadeau de bienvenue de l'hôtel, puis d'Aguila.

Maintenant qu'elle prenait soin d'y repenser, il était évident que cela ne pouvait provenir que d'Adriano. Il connaissait son lien avec la fleur.

Il l'invita à faire quelques pas sur le bord de mer, et elle prit son bras pour se guider, sa démarche calquée sur la sienne.

— Tu sais, je regrette tellement de choses, lâcha Adriano.

Celestina se retourna, l'incompréhension se lisant sur son visage.

— Quoi donc ? demanda-t-elle.

— Cette nuit de décembre, quand on était partis observer les étoiles filantes, l'essaim de Géminides traversait le ciel. Tu t'en rappelles ?

Celestina acquiesça, avant de préciser :

— Nous devons avoir huit ou neuf ans, et nous étions avec mon père dans le château de rocaïlle.

— Nous en avons dix, la corrigea Adriano. Joaquin venait de découvrir que tu prenais des cours de danse avec Evelyn. Il était furieux.

— Peut-être... Et alors ? Pourquoi des regrets concernant une soirée vieille de plus de vingt ans ?

— Parce que c'est ce soir-là que je t'ai perdue. Nous avons fait des vœux, t'en souviens-tu ?

Il semblait agité, les muscles de ses bras se crispèrent sous les doigts de Giselle. Il aurait pu s'asseoir sur le rebord de pierre et s'exprimer à tête reposée, mais cela lui aurait demandé plus de courage. Adriano parlait, ses paroles sortant en un débit saccadé, telles quelles.

— Le mien, c'était de t'accorder plus de chance, pour que ton vœu se réalise. Je t'aimais tellement, que te voir heureuse était la chose la plus

importante pour moi, même à dix ans. Pour moi, tout irait bien si tu étais comblée.

Adriano s'arrêta, obligeant Giselle à faire de même.

— Et cela n'a pas changé, lui dit-il en enserrant délicatement ses bras fins entre ses mains.

— Encore ? demanda-t-elle.

Il n'était pas le genre de personne à faire de beaux et grands discours. Mais l'idée qu'il puisse ne jamais plus la revoir, le poussa à agir.

— Toujours. Au cours de toutes ces années, j'admets avoir connu quelques femmes. Mais là, reprit-il en pointant sa poitrine, il n'y a de la place que pour toi. Il n'y en a jamais eu que pour toi.

Cette déclaration la mit mal à l'aise, et elle se dégagea de son étreinte.

— Pourquoi n'as-tu rien dit avant ? Rien fait ? Tu aurais pu venir me rejoindre.

— Je n'allais pas partir. Pour faire quoi ? Et ma mère ? Elle n'avait que moi, j'étais son unique famille. Je n'allais pas la laisser seule, alors qu'elle avait tout fait pour me rendre la vie meilleure.

— Tu aurais pu me parler au téléphone, au moins. Tu as toujours refusé.

— Tes parents m'ont convaincu qu'il valait mieux que tu m'oublies. Ils craignaient que tu réapparaisse à Cuba, et que cela tourne mal. En ne te donnant plus de nouvelles de moi, petit à petit, tu as fini par ne plus poser de questions. En m'inventant une existence dans laquelle tu n'avais plus ta place, tu as pu te construire un avenir.

Giselle n'en revenait pas :

— On n'a pas à choisir pour les autres. Vous ne deviez pas le faire pour moi !

— Mais tu as décidé toute seule. Lorsque tu as voulu danser avec Evy.

— Je ne pouvais pas faire autrement ! J'en éprouvais le besoin, je le ressentais là, dans mes tripes ! plaida Giselle en posant les mains contre son ventre. C'était tellement fort... Cela aurait été comme de demander au soleil d'arrêter de se lever, ou à la lune, de ne plus accompagner les étoiles.

— Oui, mais tu as pactisé avec les Batista et...

Giselle le coupa, hors d'elle :

— Batista ! Castro !... Je me fiche de ton armée, de ta Révolution. Tu me parles d'hommes alors que je te parle d'art. Tu brandis ton intellect et ta logique, quand il n'est question que de passion.

Quand elle avait quitté son pays, Adriano n'avait pas d'affect particulier pour les troupes castristes. Vite convaincu par Ernesto et Clemente qu'un nouveau jour se dessinait pour le peuple, il avait rallié leur cause. Ce n'était pas de la faute de Castro si Celestina était partie, mais de celle des Batista et d'Evy, Clemente l'en avait persuadé.

— Tu as tellement changé.

— Pas toi. Tu restes campée sur tes positions. Et pourtant, s'il l'avait voulu, Fidel t'aurait refusé le droit de revenir au pays, ou t'aurait fait arrêter. Tu vois qu'il n'est pas si terrible que tu le pensais.

De mépris, Celestina renifla :

— On a refusé à une jeune femme le droit de remettre le pied sur son sol durant seize années, tout ça parce qu'elle avait un jour noué un lien artistique avec une dame qui lui garantissait de vivre de sa passion. Tout cela parce qu'un jour, âgée de seize ans, j'ai souhaité entrevoir un avenir plus prometteur que celui auquel me destinait ma condition.

Elle voulut savoir, tranchante :

— Crois-tu vraiment que c'était une raison suffisante pour m'empêcher de revenir aux obsèques de mes parents ? Avec vos histoires d'hommes et de politique, vous gâchez tout, même le plus beau. Même l'amour. Vous m'avez demandé de faire un choix impossible entre les miens et ma passion, vous avez exigé de moi que je déchire mon cœur en deux. Pour moi, tous autant que vous êtes, quel que soit votre parti, de gauche, de droite, vous ne valez guère plus les uns que les autres, toujours en train de chercher à scinder le monde. Comme si vous saviez ce qui est bon pour chacun. Excepté que vous ne détenez aucune clef de la connaissance. Vous êtes petits, et lâches. Moi, j'ai osé ! Je suis partie tenter ma chance ! Et ce n'est pas mon soi-disant lien avec les Batista que vous me reprochez réellement, mais plutôt que j'aie refusé de me satisfaire de la même vie médiocre que vous autres. Voilà la vérité ! hurla-t-elle. Elle brille sur les scènes du monde entier, voilà ce que fait la fille de Joaquin Casarei !

Des larmes roulèrent. Cette fois cependant, elle ne voulait pas les empêcher de s'écouler. Adriano allait lui essuyer la joue, mais elle retint sa main. Elle soupira :

— Et tous autant que vous êtes, vous m'avez privée de le montrer à mes parents. Tout cela pour d'obscuras raisons qui, un jour, n'importeront plus...

Il refusait qu'elle pleure encore. Il souhaitait seulement la tenir contre lui, comme avant. Il prit son visage dans ses mains et s'apprêtait à l'embrasser, quand elle le repoussa :

— Vient le temps où il faut cesser de vouloir remuer une époque révolue, cela ne rime à rien. J'ai un mari, à New York. Une vie. Et je dois faire tout mon possible pour qu'elle fonctionne.

Elle prit congé d'Adriano : elle quitterait demain La Havane. Teddy l'attendait, et elle devait arranger les choses.

Elle s'apprêtait à partir, s'arrêta juste à temps. Elle caressa la joue de son ancien amour, y déposa un baiser, et dit au revoir à son passé.

De la même façon que dans sa ville d'adoption, elle héla un taxi et laissa un jeune général misérable, sur le large trottoir du Malecón.

Elle entra au Nacional en taxi, et retrouva la tiédeur de sa chambre. La pénombre bleutée devait être bercée par le clair de lune, songea Giselle.

Elle s'assit au pied du lit, sur le tissu en damas beige.

De la même façon qu'elle avait commencé à le faire, depuis qu'elle avait quitté les siens, ses deux mains s'enlacèrent, ses doigts s'entrecroisèrent, lui donnant l'illusion, brève, sommaire, qu'elle n'était pas seule. Que quoi qu'il se passe, il y aurait un jour quelqu'un auprès d'elle.

Elle ignorait que penser de cette journée, mais elle savait qu'elle lui avait permis d'avancer, de trancher, de choisir. En rencontrant Castro et Dorticós, elle avait reçu la tacite autorisation de revenir au pays. Mais pour qui ? Pour quoi ? Entre elle et Adriano, trop de temps s'était écoulé. Et la bague à son annulaire était là pour lui rappeler qu'elle était mariée. L'anneau figurait presque comme le seul élément stable de son mariage. Teddy et elle naviguaient en eaux troubles, et elle supposait que le problème provenait d'une troisième personne qui était souvent invitée à bord. Dernièrement, ce devait être cette chère Hazel... Elle ou une autre, cela avait-il une quelconque importance ?

Elle se remémora une conversation qu'elle avait eue avec Evy, tout au début de son aventure à l'ABT. Elle lui avait conseillé de saisir sa chance sans attendre qu'on la lui donne, et de chercher des amies en dehors de la danse classique. Pour la Française, on pouvait détester les gens sans même prendre la peine de les connaître, si leur talent nous dépassait. « Ce n'est

pas intelligent, et même un brin pathétique. Mais la jalousie gangrène les rapports des faibles et des négligeables. Alors, sors les griffes, Celestina : la vie est une lutte. » Et cette dernière avait bien combattu, pendant des années.

Giselle porta les mains à sa nuque, et enleva une à une les épingles qui retenaient sa longue natte en un chignon. Puis elle peigna sa chevelure de ses doigts, libérant plus encore le parfum de mariposa. La mariposa... Elle l'avait presque oubliée.

Elle décrocha la grappe fleurie et la passa, une fois de plus, sous son nez. Elle lui rappelait l'odeur de sa mère... Et pas seulement. La première fois qu'elle l'avait tenue entre ses mains, elle n'avait rien perçu de particulier. Pourtant là, peut-être en la serrant un peu plus fort, elle sentit quelque chose dans la tige creuse, comme au temps de la révolution dans les montagnes. Du bout des doigts, elle retira une sorte de cylindre, souple, du cœur de la mariposa. Sauf qu'il ne s'agissait pas d'un petit bout de papier roulé, mais d'un fin morceau de cordelette aux fibres rugueuses.

Un signe que le destin lui envoyait.

Elle n'en revint pas : après tout ce temps, elle non plus, n'avait pas oublié. Adriano n'avait pas dit de mensonge. Elle eut beau se répéter que les serments d'enfants étaient sans importance, Giselle s'éloignait... Celestina revenait...

Comme elle l'avait déclaré à Adriano, elle devait penser à son union. En ce moment plus que jamais, sur ce point elle n'avait pas menti. Pourtant, plutôt que de se concentrer sur son second mariage, elle appliquerait son énergie à tenter de sauver celui qui avait le plus compté. Le seul. Le premier...

CELESTINA

Octobre 1966

Après l'annonce des résultats, très vite, Celestina avait compris que Teddy n'était pas le genre d'homme à se marier pour le meilleur et pour le pire. Uniquement le meilleur. Après tout, jusqu'ici, son existence n'avait été faite que de ça.

Le handicap de Celestina faisait dorénavant partie de sa vie. À défaut de l'accepter, elle avait appris à vivre avec. Sa vue et son champ de vision avaient progressivement diminué, jusqu'à ce qu'un matin, toutes les images aient disparu. Quand elle fermait les yeux, elle parvenait encore à s'entendre, à surprendre le cri d'effroi qu'elle avait poussé. Sa plainte animale. D'habitude, au printemps, les chants d'oiseaux la réveillaient, et elle apercevait leurs silhouettes s'agiter sur le rebord des fenêtres. Ce matin-là, rien. Elle avait hurlé qu'elle n'arrivait pas à soulever ses paupières, s'était palpée les yeux, et Teddy avait accouru de la cuisine. Il l'avait trouvée, errant au milieu des draps, la peur sur son visage. Et les paupières ouvertes.

Mais elle s'était relevée. Encore. Toujours. Tel qu'Evy le lui avait prédit. Elle n'avait pas le choix. Dans sa vie, ne comptaient plus que Teddy et l'ABT. L'un nourrissait l'autre. Et dans la famille Grant, si l'on ne divorçait pas – sa belle-mère le répétait régulièrement –, on pouvait s'éloigner. Comme Teddy. Et Celestina ne voulait pas de cela. Elle était une danseuse professionnelle mariée, et elle le resterait. Elle s'était alors fait une promesse : celle de ne plus jamais paraître faible. Elle avait remonté la pente et Teddy était revenu, tel un boomerang.

Avec Teddy à ses côtés, pour toujours, le meilleur ne pouvait être qu'à venir. Elle se trouvait liée à lui : tout irait bien. Tout irait mieux. Surtout si elle remisait Celestina au placard, pour devenir entièrement Giselle. Choisir, ne plus subir. S'épanouir. Celestina était une petite immigrée avec qui la vie s'était montrée en maintes occasions cruelle. Giselle était une soliste de l'ABT, mariée à un danseur étoile, et ils formaient un couple que

le gotha new-yorkais enviait. Les apparences, même trompeuses, restaient les apparences.

Peu importait où qu'elle puisse se trouver dans le monde, son union avait fait d'elle Mrs Grant. Sauf à un endroit : sur scène. À chaque représentation, chaque ballet, sur chaque affiche, il n'y avait qu'une danseuse qui jouait avec l'excellence. Il n'y avait que Giselle Casarei.

Une fois de plus, l'ABT avait allié mari et femme à la ville, pour les faire se réunir sur les planches. Ce soir, comme les autres.

Face à elle, il y avait... du noir. Rien que du noir. Du noir foncé et du noir plus clair. Mais que du noir. Par un savant stratagème de jeux de lumière, Giselle avait appris à se repérer. Dans l'obscurité de ses yeux, elle arrivait à repérer les taches vives des éclairages, comme autant de lueurs dans une nuit étoilée. Les spots. Côté cour, côté jardin. Le phare dans la nuit devait être de tel côté, de telle grosseur, quand elle terminait tel saut. Pour les piqués, elle devait observer tel autre, placé à tel endroit. En plus de la chorégraphie du ballet, Celestina mémorisait celle des spots. Un travail bête et répétitif, qui donnait cependant le change : aucun spectateur – excepté ceux au courant – n'aurait pu soupçonner que la belle ballerine était aveugle, dans ce monde qui expose à la lumière.

Privée d'un de ses sens, elle évoluait avec encore plus d'intensité. Elle avait tellement arpenté la scène, qu'au discret son du plancher, elle pouvait dire qui se tenait où. Elle infiltrait la musique, sentait la poussière voler quand Teddy sautait, devinait ses efforts à la moiteur de son costume. Au Lincoln Center, derrière le lycra, la sueur et la colophane, elle percevait les effluves provenant du public, les parfums capiteux comme les plus délicats. Chaque fois qu'un danseur la touchait, l'effleurait, il laissait une trace invisible sur son justaucorps, contre sa peau, telle une caresse qu'on ne veut pas sentir disparaître. Quand Teddy la prenait par la taille et la soulevait, elle décelait sa faim dans la marque de ses doigts. Pour elle, c'était indécemment. Pour le public, rien ne perçait.

Elle devinait la tension des spectateurs quand elle tournait, leur émoi quand elle volait, leur désir quand elle se cambrait. Il était fort à parier que, tout à l'heure, en rejoignant sa loge, elle y retrouve des fleurs et des bijoux, comme souvent. Elle acceptait les bouquets, mais renvoyait toujours les diamants. Les premières, elle pouvait les sentir, caresser leurs pétales et chercher leur essence. Les seconds... Rien ne ressemblait plus à une pierre taillée qu'une pierre taillée, et ce cadeau pouvait uniquement ravir le sens

qui lui faisait désormais défaut. Sans compter qu'elle n'était pas femme à laisser un homme se méprendre sur ses intentions. Elle était mariée, avait prêté serment.

La fin de l'acte III approchait, et plus que jamais, Giselle paraissait voler. Elle était si légère dans ses tours, dans les bras ou sur les épaules de Teddy. Raymonda épousait Jean de Brienne, et célébrait ses noces dans le palais du roi. Son tutu, aux nuances d'or, renvoyait les lumières et la mettait en valeur, plus que jamais.

Le ballet était enjoué et coloré, empruntant les accents folkloriques aux danses de caractère. Car si l'amour était encore une fois au premier plan, le dernier ballet chorégraphié par Marius Petipa était le plus moderne de ses chefs-d'œuvre. Surtout le troisième acte, dans lequel aucune tragédie, aucun drame, ne survenait. Il n'y avait que la danse. La danse par la danse. La danse pour la danse.

Dans la dernière diagonale, Teddy la soulevait à chaque petit saut, envoyant dans les airs son colibri des îles, si léger.

Elle tourna, développa sa jambe en seconde, et enfin glissa à terre, et épaula.

Le calme, la pause, le silence, qui précèdent le triomphe. C'était à cet instant précis, à chaque fois, que le cœur de Giselle connaissait un loupé, juste avant que ne surviennent les applaudissements. Et les applaudissements. Et les saluts et les révérences. Et les applaudissements. Et les pieds qu'on tape entre les strapontins. Et les sourires. Toujours sous les applaudissements.

Cette fois, le rideau ne se baissa pas, comme il l'aurait dû. Mrs Mirella Copeland avançait sur scène avec un énorme bouquet. Mais pas seulement. Ce soir, la première danseuse était nommée étoile.

Tout le monde était parti, danseurs et public. Il ne restait plus qu'elle dans la salle vide. Quelques minutes lui étaient nécessaires pour réaliser ce qui venait de se produire : elle avait accompli le rêve d'une vie, celui auquel aspirent des milliers de ballerines sans parvenir à le concrétiser. Elle faisait désormais partie des étoiles qui, une fois nommées, brillaient à jamais.

Elle avait réussi, et elle en était encore un peu étourdie. Elle avait besoin d'un moment, rien qu'à elle... Elle avait décliné les invitations à

sortir : plus tard, il serait toujours temps. Elle préférait fêter son triomphe avec l'amour qui ne l'avait jusque-là jamais trahie : la scène. Se pincer, pour ne pas rêver.

Fondue dans l'or et le rouge, elle se trouvait au milieu du parterre, écoutant ce que la scène avait à lui dire. Et elle l'entendait nettement mieux depuis que la plupart des machinistes s'étaient retirés. On devait attendre qu'elle sorte, elle aussi, pour fermer la salle, le théâtre. Pour rentrer chez soi. Le commun des mortels dormait la nuit. Pas elle. Plus elle. Dans le cercle clos des étoiles, il n'y avait plus ni jour ni nuit. Qu'on les voie ou non, elles étincelaient. Giselle scintillait. Ayant quitté ses vêtements de scène, même dans sa tenue noire sophistiquée, elle avait l'allure d'une reine.

Et du fond de la penderie où on l'avait remise, derrière le tulle d'une danseuse et les plumes d'un cygne, la petite Celestina ressortit. Elle pensa à son père, qui avait passé sa vie à observer les étoiles, et qui venait de manquer la nomination de sa fille. Son astre.

À défaut d'un membre de la famille Casarei, elle avait espéré qu'Evy et Germain seraient présents, ce soir. Elle leur avait envoyé une invitation, mais ils avaient décliné. Il fallait s'en douter. En lui faisant prendre la responsabilité de tout son malheur, elle l'avait blessée à un point sans retour. Quelques mois plus tard, alors qu'elle ne voyait plus rien, elle avait tenté de se rapprocher d'Evy. La brune lui avait présenté ses excuses, la blonde les avait acceptées. Pourtant, on avait beau recoller la porcelaine d'une tasse, elle restait ébréchée. Pour leur amitié, il en était pareil. Avec toute la bonne volonté du monde, on n'oubliait jamais les fissures de ce qui avait volé en éclats. Même pour le baptême de Frances, Evy ne l'avait pas conviée. Il ne servait à rien de ruminer sur le passé. Mais dans ce cas précis, les remords étaient pires que les regrets.

Elle repensa à ce que lui avait dit Evy, dans le studio de l'Hotel Nacional, tandis qu'elle s'entraînait aux pirouettes. « L'exigence est une clef ouvrant sur un monde sans fin. » Ne s'y était-elle pas perdue ?

Quelqu'un toussota, Giselle ne l'avait pas entendu entrer. Elle prêta davantage attention à son pas lourd sur la moquette rase, tandis qu'il se rapprochait. Arrivé au bout de la rangée au milieu de laquelle elle était assise, il la questionna :

— Puis-je vous rejoindre ?

Elle aurait préféré qu'on s'abstienne de troubler la musique du silence. Toutefois, elle accepta. Elle ne reconnaissait pas la voix, ce discret accent slave. Mais s'il devait s'agir d'un admirateur, d'un donateur, elle devait faire preuve de diplomatie.

Il s'approcha et elle décela dans sa démarche une claudication, légère. Un défaut de rythme. Peut-être si infime qu'il ne se voyait pas, seulement s'entendait.

— Je vous ai trouvée sublime, ce soir. Vos jambes bougent comme celles de nulle autre. Quels sauts ! Quels tours ! Et votre façon d'habiter le personnage est unique.

Giselle baissa les yeux, empruntant un air faussement modeste, comme Evy le lui avait appris.

— Je vous remercie, monsieur. J'ai seulement souhaité faire honneur au ballet.

— Et vous y êtes parvenue, au-delà des espérances du public ! Votre musicalité m'a ému...

Il se trouvait à moins d'un mètre d'elle et demanda :

— Puis-je... ?

Sans le voir, elle devina qu'il parlait d'un des fauteuils libres, et elle l'invita d'un geste à s'asseoir près d'elle.

Comme toute la ville, il avait été mis au courant, trois années plus tôt, de cette soliste devenue non-voyante qui, malgré tout, dansait. L'exploit l'avait laissé sans voix, surtout en sachant à quel point le regard jouait dans les tours et les équilibres, sans compter les placements sur scène. Ne plus pouvoir danser, ce n'était pas un sacrifice, mais une condamnation. Comme un animal blessé à mort, à vie. Il savait ce que cela représentait, et elle l'écoutait converser distraitement.

La façon qu'avait Giselle de ne plus se tourner face aux gens qui lui parlaient, lui donnait un air détaché du monde qui l'entourait. Comme si rien, finalement, n'avait d'importance. Comme si elle était au-dessus de tout cela.

Il détaillait la finesse de son profil, son port altier, et sa peau, reflets bronze sur bois d'orme.

— Votre mari doit-être fier de vous.

Teddy l'était-il vraiment ? Il s'appropriait une part de sa réussite. Néanmoins, parvenait-il à se réjouir de ce qui arrivait à Celestina, juste pour ce que cela lui apportait, à elle ? Elle se contenta de hocher la tête et de

répondre par une pirouette car, même dans ses paroles, elle préférait la danse aux mensonges crus :

— Qui ne le serait pas ?

Il marmonna, l'air d'être d'accord avec ce qu'elle venait d'énoncer.

C'était un homme calme et réfléchi. Sa façon d'agir, les mots qu'il choisissait avec soin, il devait avoir cinquante, peut-être soixante ans.

— Quel sera votre programme pour le reste de la saison ? s'enquit-il.

— *La Fontaine de Bakhtchissaraï*.

— Oh !... Un ballet russe. Vous aimez le genre ?

Elle perçut une pointe d'enthousiasme.

— J'apprécie surtout qu'il soit créé à partir d'un poème de Pouchkine.

Cette remarque amusa son interlocuteur. Elle saisit son sourire dans son silence.

— Et que ferez-vous ensuite ?

— Je danserai. Quoi d'autre sinon ? Je ne sais faire que cela.

— Mais vous le faites bien.

— C'est même ce que je fais de mieux.

Il éternua et s'excusa. Giselle comprit qu'il sortait un mouchoir d'une de ses poches, et s'en frottait le bout du nez, avant de reprendre :

— L'American Ballet Theatre est une très belle institution. Pour autant, n'avez-vous jamais eu envie de voguer vers d'autres compagnies ?

Elle trouvait cette question bien indiscreète. Elle-même n'avait jamais voulu se la poser. Elle devait choisir les paroles les plus adéquates, pour répondre sans froisser. Pour répondre... sans répondre. Après tout, elle ignorait tout de cet admirateur. Qui était-il ? Quelles étaient ses motivations ? Mieux valait ne pas trop en dévoiler, au risque sinon de se mettre en danger avec les partenaires de l'ABT.

— Mon mari est ici. Notre union serait sans doute un brin bancale si l'un de nous quittait la ville, ne croyez-vous pas ?

— Alors, restez à New York.

Elle acquiesça :

— C'est ce que je compte faire.

— J'ai entendu dire que le New York City Ballet recherchait une étoile pour rompre avec les codes habituels. Je vous imagine très bien dans *Casse-Noisette*, vous feriez une sublime Clara. Dans *Agon*, vous seriez magistrale.

Une ville, deux compagnies de ballet professionnelles. Quitter New York signerait certainement la fin de son mariage, et elle craignait qu'un

jour elle ne se reproche de ne pas avoir suffisamment essayé. En revanche, évoluer dans une autre compagnie que Teddy en journée, leur permettrait peut-être de mieux se retrouver en soirée.

Amusée, Giselle fronça les sourcils :

— Monsieur, vous me paraissez bien renseigné. Plus que moi, en tout cas.

— Que voulez-vous, dans une ville où tout va si vite, c'est le moins que je puisse faire, que de transmettre les informations que je juge essentielles, aux personnes qui me semblent importantes.

Elle l'entendit quitter le siège de velours et elle sentit que la silhouette de l'inconnu la dominait désormais de toute sa hauteur.

Il lui prit la main pour la saluer :

— Je suis ravi d'avoir pu échanger avec la grande Giselle Casarei.

— Ce n'est pas juste : je ne sais pas quant à moi avec qui j'ai eu plaisir à converser, dit-elle d'une petite voix enfantine.

Elle changea d'inflexion tout en arquant un sourcil :

— Sans connaître votre identité, j'ignore surtout si l'information que vous m'avez transmise est fiable ou non...

— Certaines personnes m'appellent monsieur Balanchine. Mais pour vous, j'accepte de n'être que George.

Il pressa légèrement sa main avant de la lâcher. Et il partit, ses pas feutrés accompagnant sa démarche inégale.

Son statut modifié, tout changeait. Avant, elle n'était qu'un nombre au milieu d'autres, une anonyme qui espérait, comme tant d'autres. Qui attendait. Qui s'entraînait sans relâche. Qui passait des auditions.

Ce soir, on l'avait recrutée sans qu'elle ait besoin de fournir un effort supplémentaire à ceux qu'elle effectuait déjà d'ordinaire. George Balanchine venait de lui dire qu'elle avait sa place dans la compagnie du New York City Ballet. Dans sa compagnie. Et l'offre lui paraissait des plus tentantes. Mieux que ça : elle arrivait à point nommé.

GISELLE

31 décembre 1975

Adriano ne s'était jamais résolu à quitter l'appartement dans lequel il avait grandi. Même quand sa mère était repartie dans sa campagne. Même quand de nouveaux voisins avaient remplacé les Casarei.

Les festivités de fin d'année lui pesaient sur le moral, et il préférait décliner les invitations, rester chez lui. Par le simple vitrage des fenêtres, la clameur joyeuse venait à lui, si bien que cela l'obligeait à lancer un disque.

Cette nuit-là ne fit pas exception.

Bercé par les trompettes et les bongos, Adriano était sur le point de s'assoupir quand une autre percussion se superposa à celle de la musique. Il se leva pour baisser le volume, et comprit qu'il ne rêvait pas : on frappait à sa porte. Pourvu que ce ne soit pas des fêtards égarés, pensa-t-il, sinon il se ferait un plaisir de les renvoyer d'où ils venaient.

Passablement agacé, il s'apprêtait à rugir, quand il découvrit un garçon sur son paillason. Il le côtoyait depuis tout petit, puisqu'il s'agissait du fils de Bartolomé.

— Bonsoir, Enrique. Que fais-tu là ? Tu vas bien ?

— Bonsoir, Adriano. J'étais devant, avec mes parents, quand une dame est venue nous voir. Elle connaissait papa et m'a demandé de t'apporter ceci.

L'enfant lui tendit un paquet et partit en courant : il avait d'autres chats à fouetter que de jouer les messagers. Le réveillon l'attendait.

Adriano regarda Enrique déguerpir, incrédule. Enfin, il dénoua le ruban qui fermait la boîte. À l'intérieur se trouvait un morceau de cordelette. Lui faisait-on une mauvaise blague ? Il plissa des yeux, cherchant dans la pénombre des communs des garnements qui se seraient cachés. Mais il était seul. Alors il ouvrit l'enveloppe qui l'accompagnait, et découvrit, couchés sur une carte, six mots. L'écriture était moins régulière, légèrement déformée et les lignes bancales, mais les courbes rondes des « a » et des « o » encore présentes.

« *Oui, pour toujours ;
Oui, à jamais. »*

Il n'avait pas besoin d'en lire davantage : il savait.

Il ne prit pas la peine d'enfiler une veste ou un manteau, d'arrêter le disque ou d'éteindre la lumière. Il avait déjà trop attendu. Ce 31 décembre serait différent des autres : on s'encombrait la mémoire de souvenirs... jusqu'à ce qu'on les remplace.

Adriano courut dans les rues de La Habana Vieja, se frayant un passage au milieu de la foule.

Ce n'était pas sur le Malecón qu'il la retrouverait, cette fois. Mais dans cathédrale San Cristobal où deux enfants s'étaient murmuré des promesses, un quart de siècle plus tôt.

OceanofPDF.com

CELESTINA

Avril 1950

Tandis que la sieste touchait à sa fin, débordant largement sur l'après-midi, Celestina sortit de la maison, sans bruit : Adriano lui avait donné rendez-vous. Le soleil avait déjà décliné, juste un peu, juste assez pour que chaque *calle* ait un trottoir se tenant dans l'ombre des immeubles.

Elle se dirigeait sur la place de la Cathédrale. Elle en connaissait le chemin par cœur pour avoir parcouru les rues et avenues de nombreuses fois avec ses parents, ses frères, ou encore Adriano. Car la ville était leur terrain d'amusement préféré.

Les deux enfants avaient tant l'habitude de s'évader lors de leurs parties de jeux, que leurs parents ne s'inquiétaient même plus, du moment qu'ils les revoyaient réapparaître en fin d'après-midi. Au début, Celestina prévenait ses parents qu'elle allait chez Adriano, tandis qu'il faisait de même avec sa mère, à qui il soutenait que le rendez-vous était donné chez son amie. Les premières fois, en se rendant compte que leur progéniture n'était ni chez les uns ni chez les autres, les adultes avaient paniqué, avant de s'y faire. On s'habitua à tout.

Celestina et Adriano avaient pour mot d'ordre de ne pas quitter La Habana Vieja. Mais Centro Habana n'était pas si loin que cela, en définitive. Et tant qu'à avoir un pied en dehors de la limite autorisée, autant y glisser tout le corps...

Pas cet après-midi-là.

Celestina déboucha sur la place, accablée par la chaleur déjà cuisante. Sur les balcons des bâtiments qui circonscrivaient l'espace, il n'y avait personne. Les volets étaient encore fermés, en majorité. Quelques personnes discutaient et patientaient sous les galeries à colonnades. Certains même, avec un cornet de glace dans leur poing... Celestina détourna vite son attention : cela lui faisait trop envie.

La main en visière sur son front, la petite fille essayait de s'accommoder à la forte luminosité réfléchie par les milliers de pavés clairs constituant le sol.

On ne voyait qu'elle.

Si Celestina appréciait la beauté extérieure de la cathédrale San Cristóbal, avec frontons, courbes et pilastres, elle s'amusait surtout de l'asymétrie de ses deux clochers. Quand elle était au pied de l'édifice baroque et qu'elle en avait le temps, elle pouvait rester des heures plongée en avant, à quelques centimètres de la pierre de corail. Depuis que son père lui avait fait remarquer que des fossiles marins s'y cachaient, elle se réjouissait à l'idée d'en découvrir d'autres, vestiges de faune ou de flore, et essayait de les imprimer dans son esprit, pour ne plus en oublier l'emplacement sur les murs imposants. Mais encore une fois, pas aujourd'hui : elle avait un rendez-vous.

Elle se tenait en plein milieu de la place, et tournait sur elle-même, cherchant du regard Adriano. Le manège dura plusieurs secondes, avant qu'une silhouette connue se détache sur le fond noir des portes ouvertes de la cathédrale. Son ami agita la main, et Celestina courut jusqu'à lui. En pénétrant dans l'édifice religieux, elle eut très vite un frisson : les vieilles pierres avaient su conserver la fraîcheur intacte, et quel écart de température avec l'extérieur ! La luminosité éclatait sur les murs et les sols clairs, mettant en valeur, plus que jamais, les fresques et les peintures, les détails de la pierre, et même les bancs foncés, dont la nuance tranchait.

Celestina s'apprêtait à demander tout haut pour quelle raison Adriano lui avait dire de venir ici. Il eut tôt fait de poser un doigt sur ses lèvres pour l'empêcher de parler, avant de lui prendre la main et de s'enfoncer avec elle plus encore dans la cathédrale.

Après quelques pas, il pointa du bras le chœur, et Celestina vit qu'un mariage se déroulait. C'était un petit mariage, avec vingt ou trente invités. Sous le voile, des boucles tournées au fer encadraient le visage de la jeune mariée. Toute de dentelle blanche vêtue, elle se tenait auprès de son futur époux, qui ne la lâchait pas des yeux.

Celestina et Adriano contournèrent le bénitier, soulevant et reposant délicatement leurs pieds, afin d'être le plus silencieux possible. Ils avancèrent, un peu, en remontant la cathédrale par les côtés, et en s'abritant derrière les colonnes. D'ici, ils entendraient mieux ce que disaient le prêtre et les mariés. D'ici, ils entendraient même un des invités pleurer et se moucher.

De la poche de sa chemise, sur sa poitrine, Adriano sortit une grappe de fleurs attachées sur une même tige, qu'on avait coupée courte. Elles

ressemblaient à de petits papillons blancs, délicats, qui auraient eu l'idée de se déposer sur une seule branche : c'était une mariposa, la fleur nationale de Cuba, celle que préférait Celestina. Si la plante semblait avoir un peu souffert de la chaleur, elle était encore belle. La fillette la porta à son visage, pour mieux sentir son parfum discret mais entêtant, presque semblable à celui du jasmin, puis de glisser la fleur derrière son oreille, comme elle avait vu tant de fois sa mère le faire.

Adriano lui prit ensuite la main et souffla :

— Tu es prête ?

Alors elle répondit, de la même façon :

— Oui.

Depuis le moment où ils s'étaient connus, et qui datait de l'arrivée d'Adriano et de Yolanda dans leur immeuble, les enfants étaient devenus aussitôt amis, ne s'imaginant plus les jeux et la vie l'un sans l'autre. Demandant à Joaquin, sur le chemin de l'école, à quoi servait-il de se marier, ce dernier avait déclaré que cela permettait aux gens qui s'aiment de ne jamais s'éloigner. Les enfants avaient eu immédiatement la même idée, et Adriano avait promis qu'un jour Celestina et lui feraient de même, s'assurant ainsi de toujours être ensemble, présents l'un pour l'autre.

Cet après-midi d'avril, Adriano Dos Santos tenait sa promesse, dans une cathédrale fraîche et lumineuse, face à son amie, espiègle et rieuse. Ils récitaient les mêmes paroles que les mariés, en même temps, sous des colonnes qui ne révéleraient rien de leurs serments. Et, en lieu et place d'anneaux d'or, ils nouèrent l'un à l'autre un fin morceau de cordelette, à leur annulaire.

Quand la cérémonie toucha à sa fin, Adriano déposa un baiser sur la joue de Celestina. Et avant de sortir, les enfants n'oublièrent pas de faire un signe de croix devant la statue de la Virgen de la Caridad del Cobre, la sainte patronne de l'île. Puis ils coururent au-dehors, profiter des divertissements que leur offrait la ville, et des parties de jeux qu'elle leur promettait : il fallait fêter cela, on ne se mariait pas tous les jours. Surtout que cet engagement, renouvelé un soir de réveillon, durerait plus de soixante-cinq ans. Assez longtemps pour mettre au monde un petit soleil et le regarder grandir...

SOLEDAD

Août 2021

Comme ses parents et ses frères avant lui, son tendre Adriano avait cessé de lui tenir la main. La faute à une saleté de crabe qui n'avait pas voulu rester dans le golfe, et était remonté de la baie des Caraïbes pour lui grignoter l'intérieur, entre deux cigares. Jusqu'au dernier de ses souffles, son mari et elle étaient demeurés ensemble, l'un contre l'autre. Sans lui, les journées de Celestina se révélaient fades et sans saveur. Jusqu'à ce que sa fille et sa famille emménagent chez elle : Soledad cherchait un logement plus grand, Celestina en avait un trop vide. Un arc-en-ciel s'était alors installé dans son salon et dans son cœur. Combien de temps cette cohabitation durerait-elle ? Celestina l'ignorait, mais elle avait appris à profiter du moment présent, des cadeaux que la vie nous offre, sans les gâcher avec des questions dont les réponses nous viendraient invariablement trop vite.

Un jour, Celestina le rejoindrait, son amour. Mais pas maintenant, c'était trop tôt. Elle ne le savait pas encore, pourtant leurs retrouvailles n'auraient pas lieu avant quinze ans et dix mois. Ce jour-là, elle serait au centre d'une scène dont elle verrait tous les détails, le plancher légèrement pentu, les cintres au-dessus de sa tête. Et l'épais rideau de velours rouge s'ouvrirait, dans son murmure qui invitait au respect. Et dans la salle baignée d'obscurité, parmi tous ces spectateurs dont elle ne discernait pas les traits, ils seraient tous là, au premier rang. Ses parents, ses frères, Adriano, Evy...

Elle se mettrait en position et s'élancerait dans la variation qui l'avait révélée au monde entier. Mais pour les trente-deux fouettés du Cygne noir, Celestina n'aurait nul besoin des spots pour se placer. Ses repères de lumière, ce seraient les siens, dont tous les visages défileraient, tournoieraient autour d'elle pour la danse d'une vie.

La danse de sa vie.

— Abuela, abuela ! Qu'est-ce que tu fais ?

Une voix d'enfant la sortit de ses songes, et ses paupières tombantes s'ouvrirent sur des yeux encore vifs, foncés comme l'ébène, bien qu'ils ne discernent plus grand-chose.

— Je rêvais, Yuvia.

— À quoi ? demanda l'enfant en grimaçant, le soleil en plein visage.

Celestina prit la main libre de sa petite-fille dans la sienne et l'embrassa :

— À mes étoiles.

Quelques mots...

Il y a quinze ans, peut-être plus, tandis que je feuilletais un magazine dévolu aux arts, j'ai été happée par un article consacré à la grande étoile cubaine, Alicia Alonso.

Étant l'une des rares étoiles à accéder au titre de *Prima ballerina assoluta* pour sa carrière exceptionnelle, Alicia Alonso a tant servi la danse et fait rayonner cet art dans le monde, qu'elle a obtenu dès 2002 le titre d'ambassadrice de bonne volonté à l'UNESCO pour sa contribution au développement et à la sauvegarde de la danse classique. Mais ce n'est pas tout...

Quelle ne fut pas ma surprise de constater que cette femme avait su bâtir une carrière exceptionnelle, alors qu'elle avait perdu la vue à tout juste vingt ans, d'une double dégénérescence de la rétine. Si vous avez déjà eu l'occasion de vous retrouver sur scène, vous savez que la perception de l'espace est particulière. Vous, ébloui, et la salle, plongée dans l'obscurité. Imaginez maintenant une ballerine, qui danse, bouge, évolue sur cette scène, qui change de position, de place, en ne se repérant qu'aux spots, dont elle discerne vaguement le halo, aux taches de lumière dans un monde d'obscurité. Fermez les yeux, et tentez de maintenir un équilibre sur une jambe... Et imaginez sur pointes... Tournez. Tournez plusieurs fois, en revenant toujours au même endroit.

Désormais, vous comprenez pour quelle raison j'ai été subjuguée. Comment l'idée a germé... Et puis, je l'ai mise de côté.

Au début de 2019, elle a réapparu. Elle s'est faite insistante. Alors, j'ai effectué quelques recherches. Alicia Alonso était encore en vie. Quant à moi, je ne me sentais pas le droit d'écrire une biographie sur une femme dont on ne connaît la vie que dans les grandes lignes, et que je n'ai jamais eue l'occasion de rencontrer. Je trouvais cette idée de relater l'existence d'une de nos contemporaines, dérangement, s'apparentant à une sorte de voyeurisme sans son accord ou celui de ses proches.

Néanmoins, rien ne m'empêchait de m'inspirer de certaines de ces grandes lignes, pour nourrir un personnage fictif. Et Celestina s'est peu à peu construite, au fil des mois, prenant plus d'épaisseur et de consistance. Triste coïncidence, j'ai écrit les premières lignes de *L'Astre de La Havane* à

l'automne 2019, tandis que madame Alonso quittait ce monde au mois d'octobre de cette même année.

Hormis leur ville d'origine et leur handicap, ne cherchez pas de point commun entre Madame Alonso et ma Celestina Casarei, que ce soit dans leur vie personnelle, la progression de leur carrière, ou leurs convictions politiques. Le plus important demeure cet attachement profond, ténu et fort, qui les a liées à une même passion, leur vie durant. L'amour de la danse...

" Moi, je danse dans ma tête. "

Alicia Alonso (1920-2019)

OceanofPDF.com

Remerciements

Peut-être le savez-vous déjà, mais la partie « Remerciements » m'est la plus difficile à rédiger, celle dans laquelle les mots semblent me manquer. Peut-être parce que j'estime que ceux qui comptent le savent déjà ? Ou que les sentiments sincères, profonds, se passent de lettres pour les parer... ?

Au cas où vous n'auriez pas saisi ces cinq lettres que je vous envoie même lorsque je ne les prononce pas, laissez-moi vous dire ces quelques phrases :

Tout d'abord, je tiens à remercier ma famille, mon clan. Vous en avez l'habitude désormais, vous êtes toujours les premiers.

Un grand merci aux médias qui ont donné de la visibilité à mes précédents livres, et surtout – surtout ! – un immense merci aux chroniqueuses qui me suivent depuis le début ou que je rencontre en cours de chemin. À vous qui prenez du temps pour lire et rédiger vos avis, sans relâche, la passion intacte. En espérant n'oublier personne depuis les tous premiers retours, merci à : Bernadette, Laurena, Cindy, Séverine, Coralie, Magali, Sandrine, Flavie, Marine, Julie, Claudia, Sandra, Christelle, Angélique, Eclipsia, Caroline, Pauline, Sybil, Alexandra, Aude, Aline, Marie, Tiphaine, Mélanie, Fanny, Céleste, Julie, Joanna, Sha, Fanny, Déborah, Olympe, Manon, Anaïs, Orane, Amandine, Caroline, « Cissou », Marine, Julie, Anaëlle, Lili Rose, Aurélie, Eva, Eline, Lia, Lisa, Stéphanie, « Lecture2coeur », Annabelle, Nelly, Virginie, Juliette ... et à tous celles et ceux qui suivront.

Aux libraires, aux employés de médiathèques et de bibliothèques qui accueillent à pages ouvertes *L'Astre de La Havane*, merci de permettre à mes mots d'accompagner vos lecteurs.

Enfin, à vous qui avez choisi cette lecture parmi tant d'autres, merci. J'espère que l'aventure de Celestina, sa persévérance, ont su trouver un écho en vous, et que vous conseillerez ce roman à votre entourage.

Et n'oubliez pas : chérissez vos rêves, ne les abandonnez pas.

Qu'avez-vous pensé de ce roman ?

Dans les nombreux ouvrages disponibles en librairie, voir son livre choisi est toujours un honneur pour un auteur. Vient ensuite l'attente insoutenable : savoir si vous avez aimé votre lecture ?

J'espère que votre corps a pulsé sur les accords avec la même liberté que celui de Celestina lorsqu'elle vibre sur scène. Que vous avez dégusté un Pepsi avec Evy sur un transat en bord de piscine. Que vous avez voyagé au cœur des Caraïbes. Que vous avez ressenti le feu de la passion...

Aussi, même s'il ne comporte que quelques mots, je vous serais extrêmement reconnaissante de bien vouloir partager votre ressenti dans un commentaire et votre expérience avec d'autres lecteurs et lectrices, que ce soit sur [Amazon](#) ou d'autres plateformes.

N'hésitez pas non plus à m'envoyer un petit mot...

Je vous en remercie par avance,

*Chaleureusement,
Marie*

OceanofPDF.com

De la même auteure

Romans

Jamais trop tard pour être heureux (City, 2019)

Le Parfum des femmes (City, 2021)

Roman jeunesse

La Communauté de l'Urbex

Tome 1 : Déracinement

Lauréat Jeune Public du Prix des Étoiles 2021

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Pour retrouver l'auteure

Sur Instagram :

[www.instagram.com/marie_compagnon /](https://www.instagram.com/marie_compagnon/)

Sur Facebook :

www.facebook.com/MarieCompagnon.Auteure/

Et sur son site :

www.mariecompagnon.com

OceanofPDF.com